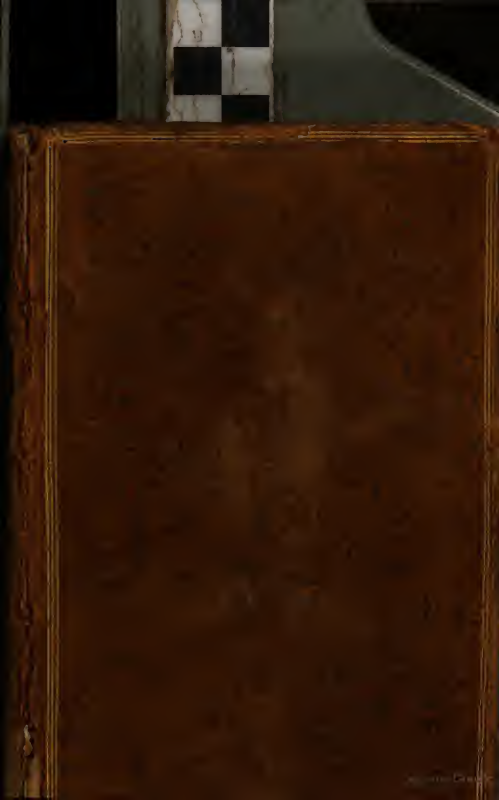




60
8
328

BIBLIOTECA NAZIONALE
CENTRALE - FIRENZE

50.000 - 10-939

R. BIBLIOTECA NAZIONALE CENTRALE
DI FIRENZE

PUBBLICAZIONI TEATRALI

RACCOLTE

DAL

Cav. LUIGI SUÑER

AUTORE DRAMMATICO

nato all'Avana il dì 11 febbrajo 1832

N.

16 Maggio 1892



40-

5



10. 00 007

010500

LES
COMEDIES
DE
PLAUTE,
Nouvelle Traduction
Par
Monsieur GUEDEVILLE.
TOME PREMIER.



A L E I D E,
Chez PIERRE VANDER Aa.
M D C C X I X.
Avec Privilège.

60. 8. 328





LES
COMEDIES
DE
PLAUTE,

NOUVELLEMENT TRADUITES

en Stile Libre , Naturel & Naif;

Avec des Notes & des Reflexions enjouées,
de Critique , d'Antiquité , de Morale
& de Politique;

Par Mons^r. GUEUDEVILLE.

*Enrichi d'Estampes en Taille-douce à la tête
de chaque Tome & de chaque Comedie.*

TOME PREMIER,

Qui contient,
L'AMPHITRION.



A LEIDE,

Chez PIERRE VANDER Aa,
Marchand Libraire , Imprimeur Ordinaire de l'Université
& de la Ville , demeurant dans l'Academie.

MDCCXIX.

Avec Privilège sous peine de 3000 florins d'amende
de &c. contre les Contrefaiteurs.



PRÉFACE

DU TRADUCTEUR.

L faut avouer que l'Animal nommé Homme est d'une bizarre & plaisante structure. Je ne pretens point, par là, toucher à la premiere Origine de nôtre Espèce. Je veux bien que l'Homme étant l'effet d'une Cause infiniment Sage, tout seroit réglé dans sa Machine, si malheureusement, il n'étoit point sorti de sa Destination. Mais je laisse-là ce *Mistère profondissime* ; & je ne m'attache qu'à ce qu'on voit. Sur ce pié là l'Homme, pris, par les deux endroits qui composent la meilleure partie de son Etre, c'est à dire la Connoissance & l'Amour, n'est qu'un tissu de Contrarietez ; & rien, à mon sens, ne divertit plus agreablement que de reflechir sur ses disparates & sur les travers.

A quoi bon le prendre de si haut ? Un simple retour sur l'expérience de tous les Siècles met la chose en plein jour. De tout tems les Hommes ont pris plaisir à voir leur Ridicule. Qu'on

* * nous

P R E F A C E

nous montre nos taches & nos défauts; qu'on nous represente à nous mêmes dans nôtre état defiguré, pour vu qu'on ne nous attaque point *individuellement*, nous ne trouvons guere de pafsetems ni d'amusement plus doux. Voir l'Homme être son propre miroir; & faire des eclats de rire en se reconnoissant tout autre qu'il dévroit être; n'est ce pas là une idée des plus rejouissantes?

Je remonte, par cette Morale, jusqu'à la source de la Comedie. Ses premiers Inventeurs nous sont inconnus; & quelque mouvement que nos Savants Coureurs sur les terres de l'Antiquité se donnent, pour decouvrir les Auteurs Originaux du Comique, ils les perdent de vuë dans les tenebres epaisses du vieux Temps. Mais, sans nous soucier de conoître les plus anciens Fondateurs du Theatre, on ne sauroit disconvenir avec raison, que le projet fut heureusement imaginé; & qu'on ne pouvoit s'aviser d'un moïen plus innocent, plus solide, ni plus efficace pour la Correction des mauvaises Mœurs.

Quand la Fictiion s'est introduit dans le Monde; aparement le motif n'en étoit point mauvais. *Les Sensez* n'avoient

ent.

DU TRADUCTEUR.

ent que trop sujet de s'apercevoir que la Verité toute nuë, effraiant l'Esprit Humain, il étoit à propos de lui donner à cette Verité, je ne parle que de la naturelle & morale; de lui donner, dis-je, une parure étrangère, une enveloppe engageante; & de s'accommoder, par cet artifice ingénieux, à la foiblesse de la Multitude. Etrange effet du derangement Commun! pour faire goûter le vrai; comment s'y est on pris? Il a fallu avoir recours à son Opposé formel; je veux dire à la Fausseté.

Helas! le remède étoit pire que le mal. Quelles ont été; ou pour mieux dire, quelles n'ont point été les malheureuses suites de la Fiction? Les Hommes laissèrent là le suc pour s'attacher à l'écorce: ils prirent pour la Verité les productions chimeriques d'une Cerveille féconde en phantômes; &, donnant aveuglément dans les belles sotises de Gens qui ne pensoient qu'à faire valoir leur genie, ils se familiariserent peu à peu avec des imaginations Creuses; enfin, ils en firent autant de realitez essentielles. On a vu presque tout le Genre Humain se repaître de vaines esperan-

P R E F A C E

ees ; ou troubler par des terreurs paniques , le précieux repos de la Vie. Quelle en fut la cause , ou du moins , l'occasion ? La FABLE. On commença par inventer des Contes : ce fut ensuite , à qui encheriroit , à qui en forgeroit de plus beaux ; & par là , les préjugés se multipliant à l'infini , on ne peut penser , sans étonnement , à cette inondation d'erreurs visibles , grossières , absurdes qui couvroient la Terre ; quelle affreuse diversité de Spéctres étoit l'objet de la Speculation & de la croïance des misérables Mortels ! sont ils revenus d'un si grand égarement ? Ils se piquent tous d'être éclairés ; & pour peu qu'on y regarde de près , on voit que les folies ne font que succéder les unes aux autres. La VERITE' a si peu de Sujets ; l'Empire de cette Reine est renfermé dans des bornes si étroites que ce n'est pas la peine d'en parler. La Verité n'occupe que comme un point dans l'Espace immense de nôtre Globe ; l'Illusion s'est emparée de tout le reste , & le remplit. La Fiction m'a mené plus loin que je ne voulois ; je reviens à la Comédie.

Est il un Art mieux conçu pour ensei-

DU TRADUCTEUR.

seigner, pour inspirer, pour faire aimer la bonne & saine Morale? Où peut-on mieux voir la noirceur du Crime; la difformité du Vice; les méchans effets de l'un & de l'autre? Un Scelerat ne voit absolument rien que par les yeux de sa Passion. Le plaisir cruel & impitoyable de la Vengeance; l'envie de s'enrichir à toute main; le desir rongé de se tirer de la Foule, & de s'élever aux dépens de qui il apartiendra; un penchant naturel à violer les Loix, & à faire tout ce qui est défendu: enfin, tous les motifs & tous les ressorts de la Sceleratesse: nul retour sur la Conscience; aucun égard pour l'honneur, pour la probité, pour la bonne foi: généralement tout le Bon sacrifié à l'Inique. Quand vous voyez ces horreurs bien copiées, bien exprimées par un habile Acteur, n'en concevez vous pas, même sans y penser une indignation secrète contre le Crime? Ne vous soulevez vous pas machinalement contre un tel Monstre? ne faites vous pas dans l'ame, des vœux pour une punition proportionnée à la méchanceté?

Un Voluptueux, vil esclave de ses sens, ruine sa santé, sa fortune, sa ré-

* * *

pu-

P R E F A C E

putation ; & cela, pour des douceurs qui, s'envolant rapidement, ne laissent apres soi, qu'un long & inutile repentir. Ce déplorable Avare qui, n'ayant jamais assez de ce qu'il à toujours de trop, consume peniblement ses jours à amasser de quoi exercer une dureté barbare sur sa personne, & sur ses semblables. Cette Sirene de Courtisane, qui ne chante que pour attirer dans le goufre ; qui encore plus fardée de cœur que de visage, affecte tous les dehors d'une tendresse qu'elle ne connoit point, bien loin de la sentir ; vendant chèrement toutes ses faveurs : heureux quelquefois l'Acheteur ! si après les avoir païé par la souffrance la plus violente, il ne lui en coute point aussi la vie. Ces Valets corrompus & corrupteurs, vraies pestes domestiques, toujours prêts à tromper & à voler ceux dont ils mangent le pain : mais qui, sur tout, pour fomenter & pour soutenir le dérèglement du jeune Maître, n'épargnent ni la fourberie, ni l'imposture. De vieux Maris chez qui les frimats de l'Age n'ont point éteint l'ardeur de la débauche ; & qui, sans aucun respect pour la fidélité conjugale, veulent partager
avec

DU TRADUCTEUR.

avec leurs Fils dans un lieu de debauche, les plaisirs de la table & du lit. Des Femmes jalouses, emportées, contredisantes: ou celles qui, se dedommageant avec les Intrus, du Jeune ou de la maigre chere du *Menage*, font une foret du front *marital*, à force d'y planter le bois d'Acteon.

Ce sont là les principaux Personnages qui paroissent sur la Scène Comique. Si ces Vices sont peints avec toutes les couleurs convenables; si on les represente, comme cela se doit, avec tout ce qu'ils ont d'odieux & de mepriable; de bonne foi, cela ne degoute-t-il pas du desordre? Ces vilains objets n'inspirent ils pas l'amour d'une bonne conduite & d'une vie reglée?

D'ailleurs, la Vertu se produit aussi sur le Theatre: ne l'y voit on pas avec cette tranquillité, cette assurance, cet air respectable qui l'accompagnent partout? Le portrait d'un Homme raisonnable, humain, bienfaisant, ennemi de toute obliquité; & qui n'aime rien tant que la bonne route, c'est à dire qu'une droiture invariablement apuiee sur les impressions naturelles de l'Équité; la vue de ce beau portrait n'eloigne-

P R E F A C E

t-elle pas de la Sceleratesse; n'excite t-elle pas tout machinalement à devenir Homme de bien?

Jesfâi que quelques Devots, ne sont nullement de cet avis-là. Cette pieuse & venerable *Gent* declame impetueusement contre les Représentations des Mœurs; elle foudroie le Spectacle Comique, avec toute l'Eloquence possible; Et disent, que les Amateurs, & même tous les Spectateurs de la Scene, divertissante sont dans ce chemin large & fleuri qui mene à la perdition: à les entendre, dis-je, la Comedie est une des *foires* où Satan fait mieux son Compte; & ceux qui la frequentent, s'imaginant n'acheter que deux ou trois heures d'un plaisir innocent, paient d'avance les fagots de l'Enfer.

Suivant l'Ordonnance des Saints Canons, point de terre Consacrée, point de fond arrosé d'eau benite, pour loger le Cadavre d'un Mortel qui a fait le metier de Comedien. Jolie matiere à reflexion! Quel forfait a donc commis ce Malheureux, pour l'exclure de la Société des Morts; pour ne vouloir pas lui permettre d'attendre en la Compagnie des autres, le terrible Jour de la Trompette

Reflu-

DU TRADUCTEUR.

Reffuscitante ; enfin , pour le priver des honneurs , & du profit Spirituel d'une Sepulture Religieuse ?

On excommunie ce Comedien vif & mort : pourquoi ? par ce qu'il a copié les Hommes en bien & en mal féricieusement ; cette Action n'est elle pas ridicule ? Si en contrefaisant les infenfez , les aveugles , les bossus , les manchots , les boiteux , & tous les autres disgraciez de la Nature , c'étoit un moyen possible & facile pour les guerir , dites moi , je vous prie , si on feroit un crime à ceux qui emploiroient ce remède-là ? Tant s'en faut : ces Charitables Réparateurs des écarts de la Nature , aquereroient de l'estime , meriteroient la gratitude du Public ; & sur tout , les Infirmes gueris ne pourroient pas leur avoir assez d'obligation.

Je l'ai déjà dit ; & je ne me laisserai point de l'insinuer : rien n'est plus propre pour la correction des mauvaises mœurs ; que d'en exposer la honte & la turpitude par le badinage & par le jeti. Pourquoi donc attacher une flettrissure , une espèce d'infamie aux Gens qui font profession de monter sur le Theatre ?

* * * 3

Que

P R E F A C E

Que ne les regardons nous plutôt comme des Medecins agreables qui guerissent en amusant ; comme des Censeurs Commodes qui sans fiel , sans aigreur, sans chagrin , nous montrent nos veritez , & nous les font goûter ?

On a dit d'un des plus grans Originaux qui ait jamais fleuri dans le Genre Comique, qu'il faisoit lui seul, par ses Pièces , plus de conversions morales, que tous les Precheurs de Paris ensemble ; Et les Defenseurs de la Comedie soutiennent , que le Théâtre est une chaire profane d'où on prêche l'Homme ; & où on le met devant ses propres yeux : il voit là sa depravation, sans s'apercevoir qu'on ait en vûe de la lui reprocher. On y étale ses défauts : mais d'une maniere si simple, si naïve, si incontestable ; & en même tems si plaisante, que rien ne le divertit mieux que son Ridicule. Apres le plaisir, la Raison entre en Lice ; & combat pour ses droits contre les passions. Est il possible, se dit on à soi même, que je donnerois dans tous ces desordres grossiers, dont je viens de voir la peinture & l'image parfaitement ressemblante ? Voudrois-je donc me rendre aussi mepris-
ble,

DU TRADUCTEUR.

ble, que cet Avare; que ce Debauché; que cet Imposteur; que ce Fanfaron; que cet Etourdi, &c ? l'Honneur se joint à la Raison; &, sans faire de grans efforts, on prend le bon chemin, si on se sent égaré: ou on se confirme dans la vie réglée, si on a le bonheur d'y marcher.

C'est, si je ne me trompe; par cet endroit là que le Celèbre *Moliere* fit main basse sur la corruption des mœurs; & qu'il devint un grand Réformateur. Jamais peut-être Comique n'a si bien attrapé le Risible de nôtre Espece; & jamais peut-être aussi Comique n'a mieux réüssi à en faire revivre le Raisonnable. Peut on apres cela, penser de sens froid, à l'afront qu'on fit à la Memoire d'un Homme qui avoit si bien merité du Genre Humain? On refuse durement à son Corps ce qui s'accorde sans la moindre difficulté aux plus grans Scelerats; & ce n'est que par l'intervention de l'Autorité absoluë du Prince, que cet illustre Mort est admis dans ce *Reposoir* Commun où les Cadavres pourissent & se pulverisent, pendant que les Ames souffrent, ou se rejouissent dans l'autre Monde. Dieu fait si le Prélat qui en agissoit si rigoureuse-

P R E F A C E

ment & si canoniquement dans cette conjoncture-là, vivoit d'une maniere à mériter après sa mort, d'être enfoüi dans le terroir de Benediction & de Sainteté!

Oh mais, *criaient* Nos Zèleux, la Comedie est une Ecole pernicieuse pestilentielle, execrable pour les Mœurs. Le Vice y paroît à découvert, & environné de tous ses attraits. Ces Spectacles remuent les passions; excitent le penchant au desordre; met en mouvement tous les ressorts de l'Ame, pour le plaisir des Sens, & pour la Volupté défendue; le Libertinage y régne par tout. Les piéces semblent composées à la gloire du Déréglement: on les exécute sur le même pié; & presque tous les Acteurs se naturalisant avec cet esprit-là, paroissent avoir secoué toute honte & toute pudeur.

Doucement Messieurs: vous prenez à gauche, ou du moins vous outre. Quel fut le premier but de la Comedie? Corriger le desordre; dissiper les abus, & rappeler le devoir. Cela est si vrai que sur l'ancien Theatre, on ne ménageoit personne: les Gens étoient nommez publiquement; & on exposoit le Reprehensible à la risée,

à

DU TRADUCTEUR.

à la huée de la Multitude. Vous voïez, par là, qu'une Satire morale & bien fondée a enfanté la Comedie; & que ses Inventeurs, loin de vouloir gêner les Hommes, ne visioient qu'à les rendre meilleurs.

Cette premiere methode n'eut point de reüssite; le remède se trouva pire que le mal. Les Interressez se formalisoient: plus attentifs à la confusion qu'il leurs falloit essüier, qu'à leur amendement, la Verité ne faisoit que les blesser, que les aigrir; & n'aimant pas, comme de raison, qu'on les timpanisât ainsi devant le Peuple, cet essai de Réformation n'aboutit qu'à des troubles & qu'à des animositez.

On fut donc obligé de changer la batterie, & de recourir à la Prudence. Laisant là le Particulier & le Personnel, on se restraignit au General; faisant grace aux *Individus*, on declara la Guerre au Vice; on le combatit par des Portraits de fantaisie, par des Caracteres vagues; par des tableaux qui embrassoient tous les Vicieux, sans en designer aucun. Il est donc vrai que la Comedie, tant l'ancienne que la nouvelle; tant dans son commencement

* * *

5

que

P R E F A C E

que dans ses progrès, n'a eu pour but & pour fin que le Triomphe de l'Honnêteté naturelle, & de la Morale, nécessaire pour vivre sûrement & agréablement ensemble, sous certaines Loix, comme Membres d'un même Corps.

Cela supposé: se dechainer contre un Art si louable; & qui peut être d'une si grande utilité, n'est ce pas tomber manifestement dans un écart de raison; n'est ce pas sacrifier le bon sens à la fausse prevention? Mais direz vous; la Comedie a étrangement degeneré du bon motif de son institution: elle s'est relâchée insensiblement; & perdant de vuë; peu à peu, les effets salutaires auxquels on l'avoit destinée, elle est enfin venue au point d'être plus propre à attirer au mal qu'à en détourner. Voici ma Réponse: la Comedie n'a rien en cela qui ne lui soit commun avec les autres choses humaines. Quelle bonne Invention, quelle heureuse découverte ne dégénere point parmi les Mortels? Ce qui est même venu du Ciel; & conséquemment ce qu'il y a de plus fixe & de plus immuable; n'a-t-il pas été mille fois l'occasion du Sacrilege, de l'Impiété, du Blasphème;
&

DU TRADUCTEUR.

& de ce qu'on nomme ces Erreurs damnables qui , à ce qu'on prétend , meritent le fagot passager , en attendant la brulure éternelle ? Oserat-on décrier la Religion , parce que elle seule a causé & cause encore tous les jours , quoi qu'innocemment , plus de maux sur la Terre , que tous les autres usages ensemble ? La différence de Culte donne lieu à des massacres affreux ; à des troubles horribles ; à des haines implacables ; au renversement de l'Equité naturelle : conclura-t-on de-là qu'en bannissant le Culte , on ôteroit une Source inepuisable de malheurs ? En soutiendra-t-on avec moins de fermeté , que la Religion est un présent digne de la bonté infinie du Createur ; qu'elle élève l'Homme au dessus de tous les autres Etres vivans ; au dessus de soi même ; & que tous les biens de cette Vie-ci ne sont que de la fumée en comparaison de ce précieux Tresor ?

Mais enfin : sous quelque aspect odieux qu'on tâche de peindre la Comedie ; quelques efforts qu'on fasse pour la diffamer , il est au moins certain qu'elle est bonne en soi même & de la nature : qu'on la reduise donc à son juste

* * * 6

prix:

P R E F A C E

prix: supposons-là, dans les Livres & sur le Theatre, épurée de toute ordure & de toute saleté; chaste dans son enjouement; *bouffonne* sans violer les loix de la bienséance; *folâtre* sans passer les bornes de la modestie; alors, sur quoi ses Ennemis pourront ils fonder leurs impetueuses & foudroyantes declamations? Disons plus: je veux que la Comedie soit dans ses discours & dans ses manieres, aussi effrontée, aussi débordée qu'une Publique, quelle impression cela fera-t-il sur les Esprits bienfaits, & dont on aura cultivé le bon naturel par une belle Education. Leur pudeur souffrira; & abhorrant ces airs de debauché, ils se sauront gré d'être nez sous les auspices de la Sagesse; ils l'en aimeront d'avantage. Pour les Vicieux? Leur cœur est un estomac ulcéré qui ne fait que de mechantes digestions; & qui tourne en poison le suc des meilleurs alimens. Quoi donc? à cause des Malades, doit-on défendre aux Sains une nourriture qui peut les entretenir & les confirmer dans leur bonne disposition?

Il en est, à peu près, de la Comedie comme de la Peinture. Dans le
grand

DU TRADUCTEUR.

grand Art d'imiter les Ouvrages de la Génération Humaine; la Nudité est le point sur lequel les habiles Maîtres s'exercent principalement; & où ils se font le plus admirer. Ces objets Nus scandalisent les Foibles; ils reveillent la convoitise des Lascifs: mais les honnêtes Gens; sur tout, s'ils sont Connoisseurs, ne regardant ces représentations libres que par rapport à l'industrie & à la ressemblance; ils réfléchissent sur l'habileté de l'Artiste; & lui donnent les Louanges qu'il merite. Ainsi en va-t-il de la Comédie: on y peint le Vice sans enveloppe, sans déguisement; on l'y représente sous ses couleurs convenables, sous ses traits naturels: les Scrupuleux, gens presque toujours d'un petit génie & d'une cervelle mal timbrée, se formalisent à la vue de ces vilains objets; ils crient au libertinage; à la contagion des mauvaises mœurs. Les Amateurs du plaisir illicite, de la volupté défectueuse sont ravis de trouver parmi ces peintures Libres, le portrait de leur passion favorite. Mais les Partisans de l'Ordre, de la Règle, de la Vertu, ne s'appliquant qu'à comparer la Copie avec l'Original; s'écrient tout bas, *qu'est-ce que*

P R E F A C E

l'Homme? & quelquefois ils sortent d'un Spectacle, beaucoup plus indignez contre le derangement & la depravation de nôtre Espèce, que quand ils sortent d'un Sermon.

Enfin, je l'avance hardiment : la Comedie, principalement lors qu'elle est aussi circonspecte que nous la voions aujourd'hui, peut faire plus de bien que de mal. Lisez la; soiez son Spectateur, elle vous decouvre naïvement le fort & le foible, le bon & le mauvais de Nôtre Espèce. Si elle est dangereuse pour les Simples, qu'ils la laissent-là: il faut qu'un Vicieux soit bien endurci pour n'y pas rougir de son desordre; pour ne point s'y dégoûter de sa mauvaise conduite; pour ne pas former, tout d'un coup, la resolution de prendre un meilleur train. Quant aux Réglez & aux Vertueux, ne seroit ce pas une dureté criante de les frustrer d'un divertissement dont ils font un bon usage? Helas! Je ne sai si ceux qui inventent si violemment contre la pauvre & innocente Comedie, n'auroient pas besoin de ce Miroir fidèle pour apercevoir leurs taches & leurs défauts: il est vrai que ces bons Messieurs ont la vue
bien

DU TRADUCTEUR.

bien basse & bien trouble sur l'article essentiel de la Connoissance de soi même. Mais *chut!* c'est trop de preambule sur le Comique en general: je passe enfin au Sujet de nôtre Ouvrage.

On donne ici au Public une Traduction des vint Comedies de Plaute, & pour s'accommoder au goût general, on a jugé à propos de les donner ici complet; & avec ses Obscenitez. C'est, autant qu'on l'a pû, sous des enveloppes modestes. Cependant, pour ménager la pudeur des yeux & de l'Imagination, le Lecteur, trouvant tous les endroits sales marquez exactement à la fin de l'ouvrage, il ne tiendra qu'à lui de les omettre.

Le nom de cet Ancien Dramatique est assez célèbre, pour réveiller l'amour de la Lecture; & pour mettre la belle curiosité en mouvement. En effet: Plaute étoit un de ces Genies rares, superieurs, & nez pour amuser avec autant d'utilité que d'agrement. Il avoit bien étudié l'Homme; & il possédoit à fond les mœurs de son tems. La Satire enjouée, c'étoit son fort; & jamais homme n'a mieux attrapé le secret difficilement *trouvable* de pincer; & de mordre en riant.

Nô-

P R E F A C E

Nôtre Comique a beaucoup exercé son talent contre la mauvaise Morale; & on peut dire qu'il n'a entrepris aucun sujet qu'il ne l'ait mis dans tout son jour. Pour détailler exactement le *Maquerellage*, le *Putanisme*, l'*Ivrognerie*, l'*Imposture*, l'*Avarice*, &c. je doute que Plaute ait eu son semblable; du moins soutiendrai-je sans façon qu'aucun Auteur ne l'a surpassé dans ce Genre-là; & si ma proposition choque, je defie qu'on en fasse voir la temerité. Oui; je repète la thèse: chez Plaute; un Maquereau, une Courtisane, un Esclave Scelerat, un Avare; ce sont autant de Chef d'œuvres, autant d'imitations presque inimitables. L'Avare de nôtre Moliere est une belle Pièce: mais cette Copie a-t'elle toute la finesse, toutes les graces de l'Original? Je m'en raporte volontiers à la decision des vrais Connoisseurs.

Avec tout cela, je suis bien éloigné de vouloir proposer Plaute pour un modèle accompli. Cet Astre du Theatre a ses taches, comme tous les grans Hommes, il a ses bornes & ses exceptions. Une envie excessive de moraliser sur tout ce qu'il trouve dans son Chemin;

DU TRADUCTEUR.

min; peut-être pour affecter une connoissance universelle, & pour en faire parade, cela le fait tomber dans des raisonnemens embarrassés, obscurs; & qui, nonobstant les veilles, les sueurs & les efforts des Interpretes ne laissent pas d'être encore inintelligibles. Plaute n'avoit rien moins que le don d'eclaircir & d'abreger sa matiere.

On ne sauroit non plus lui pardonner son penchant pour l'équivoque. Il jouë souvent sur les mots: mais d'une maniere si basse & si fade, que le bon goût se souleve jusqu'à la nausée. De deux choses l'une; ou ces vieux Romains étoient de bonnes Gens qu'on faisoit rire à peu de frais; ou il y avoit autant de bas que de haut dans le discernement de nôtre Poëte. Ne dites point qu'il s'abaisse en cela tout exprès, pour se proportionner à ses Personnages; & pour mieux remplir leurs Caracteres: un Comique ne doit rien mettre dans la bouche d'un Acteur qui ne soit digne des Spectateurs: dans le Serieux, le bon Sens doit en être l'ame: dans le Risible rien ne doit marcher sans pointe & sans sel. Les illustres *Sceniques*, tant anciens que modernes, ont évité soigneusement cet

P R E F A C E

cet ecueil-là. Chez eux les Valets, les Païsans même, parlent avec esprit ; ils ne servent rien que d'assaisonné, que de ragoûtant.

Plaute n'est il pas aussi censurable pour ses Obscenitez ? On ne peut guere, ce me semble, l'excuser sur ce point-là, qu'en conjecturant qu'il s'accommodoit-là dessus à la grossiereté de son Siecle. Aparemment les Romains d'alors n'étoient point encore parvenus à la belle delicateffe : beaucoup moins polis qu'ils ne devinrent dans la suite, leurs oreilles recevoient avec plaisir les expressions sales, les paroles impures. Si cela est, la chose n'en donne pas une idée beaucoup plus avantageuse de nôtre Auteur. Un Ecrivain qui se mêle du grand Art d'instruire en divertissant, doit s'appliquer à corriger le mal, bien loin de le fomenter. Plaute n'auroit eu qu'à retrancher ce qu'il y avoit de trop libre dans ses Pièces, ses Auditeurs réfléchissant sur la chasteté de sa Plume, il n'en falloit pas d'avantage, pour les guerir de leur mauvais goût. D'ailleurs : la seule vuë du respect qu'on doit aux Dames, ne suffit elle pas pour reprimer une Licence qui jette toujours
le

DU TRADUCTEUR.

le beau Sexe dans l'embaras , & qui tout au moins le fait rougir. Parlez moi de Terence sur ce Chapitre-là. Ce Comique n'est pas moins estimable par la pureté de son imagination que par celle de son stile ; & par la netteté, par la beauté de ses idées : pas une phrase, chez lui, pas un terme qui puisse blesser, ni revolter l'honnêteté ; & des que son sujet lui en fournit la moindre occasion, il prend finement un détour pour s'en écarter ; enonçant la chose ambiguë dans toutes les règles de la bienséance. Cette même Modestie brille aussi sur le Theatre François, où pour mettre la pudeur à couvert, on n'emploie que des envelopes supportables, permises ; & où l'Obscénité n'oseroit se montrer dans son naturel.

Autre défaut de nôtre Dramatique : son stile est l'opposé du Laconique : non seulement il n'est pas Serré , châtié , limé ; mais même il regorge en prolix & en superflus. Les pensées de cet Ecrivain sont souvent comme des fleurs cachées par une trop grande abondance d'herbes ; ce sont des fruits dont la quantité de feuilles empêche quelquefois de decouvrir la beauté. Sujet à
re-

P R E F A C E

repeter la même phrase & le même mot, on diroit ou qu'il est trop content de sa production, pour ne la donner qu'une fois ; ou qu'il croit ses Lecteurs, ses Spectateurs, d'une penetration trop courte, pour le comprendre du premier coup. Quoi qu'il en soit : je m'imagine, peut-être faussement que Plaute est entre tous les Poëtes, Singulier pour la Redite & pour la Battologie. Je ne m'arrêterai point sur sa Poësie : cette matiere passe ma portée ; & j'en laisse aux Heros du Pedantisme le travail de la discussion, sans leur en envier l'honneur. A propos de cela, je me souviens d'une Saillie du Philosophe Montagne : apres avoir fait une description vive & patétique de ces faux Savans, qui passent le jour & la nuit sur leurs Bouquins ; & qui, Sacrifiant le repos & la Douceur de la Vie, à une faim canine de savoir, enervent leurs forces, confisquent leur Santé, abregent leur Vie : en sorte que, à les voir masquez d'un jaune pale & plombé ; defaits, pleins de rides ; & les yeux renfoncez dans leur Caverne, on les prendroit pour des Deterrez. Mais, à vôtre avis, demande Montagne, pour quel

DU TRADUCTEUR.

quel sujet se rendent ils si misérables? C'est répond ce Socrate Moderne, pour savoir, au juste la mesure des vers de Plaute. C'est dire en bon François qu'ils se tuënt pour rien. Grand Dieu, que ces pauvres Fous ont d'imitateurs! combien de Mortels, *ignorantissimes* dans la connoissance du Vrai Bien, tant naturel que moral, & qui se soucient tres peu de s'instruire dans cette Science essentielle, s'épuisent, s'usent à courir après des Speculations creuses, abstraites, chimeriques? Si le nombre n'en est pas tout à fait si grand que celui des Fous, il ne s'en faut pas la moitié.

Enfin: mon dernier grief contre l'illustre Auteur que je prens la liberté de critiquer, quoi qu'un de ses plus grans admirateurs, c'est son peu d'égard pour la Vrai semblance. Plaute n'est assurément point l'Esclave de cette Regle. qui pourtant, est si nécessaire dans une Representation; & laquelle on ne peut violer sans donner atteinte au Bon Sens. Nôtre Comique n'est nullement scrupuleux sur ce point-là. Au lieu de mesurer le tems par la durée de l'Action qui doit le remplir il ne pense qu'à l'action

P R E F A C E

l'action même ; & souvent, il se fait dans l'intervalle de deux Scènes, des choses dont l'exécution demandoit nécessairement un long espace. Qu'en une ou deux minutes, quel-cun soit allé sur la Grande Place ; qu'il y ait fait son affaire ; qu'il en soit revenu ; qu'avec la même rapidité on ait préparé un Repas ; on ait parcouru toute la Ville pour trouver son homme ? Vingt autres exemples de cette nature-là : c'est de quoi nôtre Dramatique, nôtre Peintre en mœurs ne s'embarasse point.

Mais il y a sur l'article du Vraisemblable, un endroit extrêmement choquant. Vous voyez sur le Théâtre les Porteurs de bonne nouvelle : ordinairement ils viennent du Port ; & ils en accourent tout essouffez, pour annoncer le retour d'un Pere, d'un Mari, d'un Fils ; enfin, de ceux qui sont attendus avec la dernière impatience. Que font ces Mercurès soi disant si pressés ? C'est un plaisir : ils crient qu'on leur fasse place ; ils avertissent qu'il ne feroit pas bon les arrêter ; ils déclarent net qu'ils renverront à droit & à gauche, tous les Facheux qui auront la temerité de s'opposer à leur passage. Dites moi, s'il vous plait :

DU TRADUCTEUR.

plait : si un Courier, un Postillon, un Coureur, ne trouvant personne dans son Chemin, s'arrêtoit toute court pour se répandre en imprécations & en menaces contre celui qui entreprendroit d'interrompre sa course; & cela, par la raison que l'affaire dont il est chargé ne peut pas souffrir le moindre retardement, y auroit il un indice plus certain d'une cervelle demontée? C'est, néanmoins, précisément le Role que Plaute fait jouer aux Personnages dont je parle. Ce n'est pas tout : ces mêmes Messagers qui ont si grand hâte qu'ils tremblent de ne pouvoir arriver assez tôt, ils se donnent fort bien le loisir de passer tranquillement en revue les Grans & les Petits; les Riches & les Pauvres; toutes les Espèces de Gens qui, par leur condition, par leur profession, par leur métier sont obligez de courir les ruës & de *battré le pavé*.

C'est un badinage de Comedie : qui en doute? Mais est il permis de badiner aux dépens de la Raison? Je poserois bien en fait qu'aucun Comique de réputation n'a suivi le Nôtre dans cette route-là. D'ailleurs : il y a un milieu. Qu'un Acteur aprenne à l'Assemblée sa
bon-

P R E F A C E

bonne on fa mauvaife avanture ; qu'il expose, en peu de mots, le sujet de sa grande impatience ; que sur cela , il raille en Poste , & dise brièvement de jolies choses : à la bonne heure. Mais remplir tout une longue Scène à répéter qu'on a le motif le plus pressant pour faire diligence ; pour n'avoir pas un moment à perdre ? vous m'avouerez qu'on ne peut aller plus directement contre le bon sens.

Je supprime un autre défaut ; c'est de confondre la Representation avec l'Action. L'Acteur parle à la fois , & comme Personnage, & comme Comédien : dans le tems de sa Declamation, il designe qu'il n'est point ce qu'il paroît ; mêlant même ses qualitez personnelles avec son Rôle & avec son Caractere. Il ne seroit pas difficile d'approfondir ce travers-là : mais , en faveur de votre patience , j'aime mieux vous indiquer l'endroit , & n'y point toucher. Conclusion : toutes les ombres de Plaute n'obscurcissent point l'éclat de son jour ; toutes ses irregularitez ne gâtent point ses beautez originales. Il ne tiroit point de son propre fond le dessein & le Plan de ses Pièces : il travail-

DU TRADUCTEUR.

vailloit sur le Canevas des autres : on n'est pas même sûr qu'il ait inventé aucune Comedie : le Theatre Grec étoit la grande source ; il y a puisé presque tous ses sujets : mais il couvroit ces Canevas, d'or & de broderie : il refondoit en excellent Maître ; & je ne doute point que cet Imitateur n'ait laissé bien loin derriere soi ses Modèles & ses Originiaux. Aussi fut il en grande estime lors que les Romains, après avoir secoué les restes du mauvais goût, devinrent fins conoisseurs dans le genre de penser heureusement , & de donner un beau tour à ses idées. Ciceron savoit son Plaute ; & le cite souvent. Il n'étoit pas moins familier à plusieurs Ecrivains, Celèbres Orateurs , Poètes & Grammairiens. Enfin quoique nôtre Comique ait fleuri dans un tems où la Republique se sentoit encore de son ancienne Barbarie, il n'a pas laissé , à travers tant de Siècles , d'avancer vers nous, du même pas que tous ces Illustres réchapez de l'Oubli , qui sont encore à present, les Oracles du Bel Esprit : n'est-ce pas là porter avec soi son titre de Haute Noblesse dans le Monde Litteraire ; sur tout dans le Pais de l'Antiquité ?

Il est grand tems que je rende compte de ma Traduction. * * * * * Je

P R E F A C E

Je m'attens bien de passer chez la Nation *pedantesque* pour un temeraire & pour un etourdi. Les Critiques ne manqueront pas de me reprocher que j'ai entrepris un Ouvrage beaucoup supérieur à mes forces; & s'ils ne me font pas l'honneur de me le reprocher; s'ils dedaignent de me citer à comparoître devant leur redoutable Tribunal, je n'en serai pas plus épargné dans leurs doctes & sourcilleuses conversations. Je sai quelle est, à mon égard, la disposition de ces Arbitres du merite; de ces Controleurs Souverains des Productions d'Esprit.

Certains *Extraiteurs* de Livres m'ont, de leur grace, donné le coup de Dent; & il n'a point tenu à ces Dogues du Parnasse que je ne perdisse, par cette morsure venimeuse, le peu d'Approbateurs que je puis avoir chez le Public Sensé. Ma Sentence enonce trois Chefs. 1. Je n'ai point d'erudition. 2. Je pense *facetieusement*; & comme cette maniere d'ecrire est hors de la route commune, peu de Gens y prennent plaisir. 3. Et enfin; je donne à mes Lecteurs le chagrin de trouver force *Gallecismes*. Il est vrai, graves Satires, Votre Etoile vous a garanti de ces trois défauts. Vous devés savoir quel-

DU TRADUCTEUR.

quelque chose : non par acquisition , & de votre propre fond : mais par le benefice des Auteurs que vous abrez ; & semblables à la Corneille de la Fable, Oiseau de mauvais augure , aussi bien que vous , vous relevez votre petitesse , en prenant le Plumage des Paons , pour vous fourer dans leur belle Troupe. Vous êtes tres éloignez de penser *facetieusement* ; & votre Stile froid , maigre , vulgaire n'est bon qu'à servir de *soporatif*. Enfin : vous n'emploiez que les termes de l'usage , par la raison que vous n'êtes point capables d'en inventer de nouveaux ; & jamais notre Langue ne vous aura obligation de son enrichissement.

Pour réfuter , en peu de mots la Censure insipide de ces pitoiables Journalistes ; je ne me suis jamais piqué de Sçavoir ; & toujours privé du Secours de la Memoire & des Livres , j'ai compté uniquement sur le travail de la Reflexion.

Sans avoir dessein de pousser l'enjoûment jusqu'au *Facetieux* , j'ai visé , je l'avoue , à ce rare & difficile mélange de l'Agreable avec l'Utile , qui , comme dit Horace , fait la perfection de l'Ecrivain : si je n'y ai point réussi : c'est que ne me conoissant pas assez , j'ai visé trop haut : toujours puis-je confesser ingenuement que l'approbation , pour ne point dire la douce fumée de l'encens des Lecteurs , que je croïois bonnement sinceres & Judges competens , m'encourageoit beaucoup dans ce Loüable projet. Enfin : je conviens que je forge des mots : mais dès que je les donne dans un Caractere different , où est donc le crime ? Ces

P R E F A C E

Journalistes sont d'une grande délicatesse. Je suis sûr que cette nouveauté ne déplaît point aux Gens d'Esprit : & d'ailleurs ; quand entré vingt de ces termes nouveaux , il ne s'en trouveroit qu'un de recevable , ne feroit-ce pas toujours autant de profit pour une Langue dont la sterilité desole les Manieurs de Plume ?

Que je raisonne en cela , juste ou de travers , je suis entré dans cette Carrière *Plantine* à la persuasion d'un Ami judicieux , qui m'assura que c'étoit mon fait. Ma Traduction est fort Libre : je ne me suis gêné que par le Sens de mon Auteur : encore est il vrai qu'il y a tels endroits où à cause de l'épaisse obscurité du Texte , je ne sai pas trop moi même ce que je dis.

Du reste : je n'ai rien omis pour habiller ce Vieux Comique à la Françoisë ; & à la mode. J'étens , sans façon , ses pensées : je tâche de ne lui faire rien dire qui ne soit de son genie ; & qu'il auroit peut-être dit , s'il avoit veçu dans nôtre Génération. Je n'ignore pas qu'une telle liberté formalise nos Critiques rigides ; & qu'ils la condamnent comme une Licence impardonnable. Mettre du Sien à un Celèbre Auteur ? C'est , selon ces Messieurs , le corrompre , le défigurer ; c'est lui ôter tout son prix. Mais enfin : est il juste qu'un Traducteur tienne en esclavage son imagination ? J'ai suivi mon penchant ; & je me flatte que les Lecteurs du vrai goût , petit Troupeau ! me sauront gré d'avoir voulu contribuer à les mieux divertir.

Je prévoi une autre plainte ; & je ne puis me dispenser de la prévenir. Votre Traduction ,

DU TRADUCTEUR.

tion, direz vous, abonde en Phrases & en termes inutiles ; c'est une forêt de mots qui signifient la même chose ; cela est vrai : mais vous plaît il m'entendre à justification ? Vous croiez aparemment, que je vais alleguer la Battologie, la redite continuelle de mon Original ? Ce n'est point cela. J'ai eu dans mon travail beaucoup d'égard aux Etrangers ; & je croi, en effet, que cet Ouvrage-ci pourroit leur être d'une grande utilité pour se perfectionner dans notre Langue. Ils trouveront en Familier & en Comique ; dans cette Lecture généralement tout ce qui concerne la Morale ; & afin de mieux inculquer les choses, je les donne en plus d'une maniere : les Amateurs du François auront à choisir. Je ne sai si je m'aveugle : mais je suis persuadé qu'avec mon Plaute, les Curieux, chez les autres Nations, peuvent faire beaucoup de chemin.

Un mot sur les Nôtes : On en trouvera un assez bon nombre de mon cru & de ma façon. Pour le reste j'ai consulté Parée, Lambin, Taubman, Grönovius, Operarius, Mad. Dacier, & autres ; & j'en ai tiré celles que j'ai jugé les plus agreables, les plus utiles, & les plus necessaires. A la fin de chaque Pièce j'ai mis une Reflexion enjoiée, comme pour en rapeller le Plan ; & le mieux imprimer dans la Memoire. J'abandonne le reste à votre examen. ADIEU, Seigneur Lecteur : je vous souhaite un agreable amusement.

F I N.

Faute à corriger. *Tome Second*, dans *l'Asinaire*,
pag. 102. lin. 3. LIBAN. lisez LEONIDE.

*** *

3 LA

L A V I E
D E
P L A U T E,
P A R
PIERRE CRINITUS.

MARC PLAUTE eut pour Patrie Sarcine en Umbrie , Province d'Italie ; cette Ville retient aujourd'hui son nom ; c'est une Ville Episcopale de la Romagne au Sud-Ouest, dans l'Etat Ecclesiastique. Que nôtre Comique ait été de Sarcine , il l'a insinué lui-même dans sa Comedie, intitulée MOSTELLAIRE ; & d'ailleurs d'autres Anciens Auteurs conviennent de cette Origine. On ne peut raisonnablement douter que Plaute n'ait vécu dans le même tems , & qu'il n'ait paru sur la même Scène , que Publius Scipion, Fulvius le Noble, & Marc Caton fleurissoient & se distinguoient dans la Ville par leur mérite extraordinaire.

Plaute avoit beaucoup de politesse , & il étoit d'une humeur très agreable : cela se voit par plusieurs endroits , mais principalement par ses Comedies qui sont toutes pleines de graces , de beautez & d'enjouement. Aulu-Gelle a raporté dans ses Nuits Attiques plusieurs choses touchant l'erudition & les Comedies de Plaute : Marc Varro raconte aussi que ce grand homme , aiant consumé tout son bien en Ornemens Sceniques

LA VIE DE PLAUTE, PAR P. CRIN.

ques & en Decorations de Theatre, étoit tombé par-là dans une misère extrême. Ce fut par cette raison-là qu'il fut obligé de revenir dans la Ville; & alors il s'engagea à un Boulanger pour vivre, travaillant à tourner ces sortes de Meules qu'on tourne à force de bras, & que Saint Jerome appelle des Moulins manuels. On pretend même qu'après avoir passé quelque tems dans la Boulangerie, il y composa encore quelques Comedies, comme le *Saturion* & l'*Addictus*.

Marc Varron, dans le livre des Comedies de Plaute, a mis ces paroles que j'ai jugé à propos de transcrire, comme Aulu-Gelle l'a aussi remarqué. On publie sous le nom de Plaute environ cent trente Comedies. Mais Lælius, personnage d'une docte distinction, n'a pas cru que notre Comique ait fait plus de vingt cinq Pièces. Et il ne faut point douter que ces autres Comedies dont Plaute n'est pas l'Auteur, n'eussent été composées par de vieux Poètes, comme Marcus Accius, Cajus Plautius de qui on a dit les Comedies Plautiennes, & non pas les Comedies de Plaute.

Au reste comme les Anciens comptent vingt cinq Comedies de Plaute, il faut savoir qu'outre les vingt, que generalement tous nos Grammairiens conviennent unanimement être de Plaute, Gellius en nomme trois autres; savoir *la Boëthie*, *la Nervulaire* & *le Detroit*. Varron & Sextus Pompée en nomment plusieurs autres, comme *Artemon*, *la Frivolaire*, *Phagon*, *Cestriou* & *Astraba*; & ils les mettent au nombre de celles de

LA VIE DE PLAUTE,

Plaute. Cependant Gellius & Nonius doutent que *Astraba* soit du même Auteur.

Il a suivi dans ses Comedies les Comiques Grecs, sur tout Demophile, Philemon, & Epicharme le Sicilien, suivant le temoignage d'Horace. Et Plaute a paru écrire avec tant d'élégance & tant de Sel, que Epius Stolon n'a point balancé à dire affirmativement, que les Muses auroient parlé le langage de Plaute si elles avoient voulu parler Latin; c'est ce que Fabius Quintilien rapporte expressement. C'est pourquoi Gellius qui est le meilleur de tous les Ecrivains Critiques, appelle le même Plaute le Pere & le Prince dans toute l'Elegance Latine. Volcatius Sedigitus, écrivant de l'Ordre des Comiques, place Plaute après Cecilius, & lui donne la préférence sur tous les autres.

Plaute tira son nom de ses Pieds plats, à ce que dit Sextus Pompée, car auparavant il s'appelloit Marc Plote. De là furent nommées certaines chaussures *Semiplautiennes* dont on se servoit à la chasse. Mais nous avons parlé de cela en son lieu. On croit que notre Comique mourut peu d'Années après Quintus Ennius, à la cent quarante cinquième Olimpiade. Que sa mort fut une grande perte pour le Public, c'est ce qu'on peut voir par ces quatre Vers que le même Poëte composa de soi même :

Post quàm est morte captus Plantus

Comedia luget, Scena est deserta;

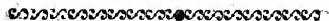
Deinde risus, ludus, jocusque & numeri

Innumeri simul omnes collacrymarunt.

C'est à dire : Depuis la mort de Plaute ; la
Co.

PAR PIERRE CRINITUS.

Comedie pleure , la Scène est deserte : deplus les Ris , les Jeux , les bons mots , & les nombres innombrables ont tous pleuré à la fois & de Compagnie ; ils ont mêlé leurs larmes ensemble.



LA VIE
DE
PLAUTE,
PAR
LILIUS GREGOIRE
GIRALD.

SIL en faut croire Nevius , il fut quelques années contemporain de Marc Actius Plaute. Celui-ci fut surnommé PLAUTE , à ce que dit Sextus Pompée , à cause que les Gens qui ont les piez plats furent premièrement appelez *Plotes* , & peu de tems après , eurent le Sobriquet de Plaute. C'est donc par cette raison là que nôtre Comique , qui étoit nai à Sarcine en Umbrie , & ayant à cause de celà le defaut du Païs , qui étoit d'avoir les piez plats , fut surnommé au commencement *Plote* , & ensuite on l'apella *Plaute*.

Je vous avertis d'une chose ; & je vous la dirai une bonne fois pour tout , afin de n'é-

*** * 5 tre

LA VIE DE PLAUTE,

tre pas obligé de le répéter , je remarque qu'on écrit différemment le nom *ACTIUS* : car quelques uns le mettent par *C. T.* comme le formant du verbe *agere*, *agir* : les autres, par un double *C. C. ACCIUS* de *ACCA* : enfin les autres , par deux *T. T. ATTIVS* de *ATTIS* le Troïen , ce que Virgile insinuë ; & je me souviens de l'avoir observé souvent dans des Marbres & dans les Anciennes Inscriptions des Medailles : pour ne rien dire de Victorin qui ordonne cela dans son Livret de l'Ortographie ; ni des Exemplaires Grecs de Dion. On rencontre fréquemment le nom *ATTIS* chez les Grecs , lequel étoit un jeune Phrigien. Pour moi , parce que mes Maîtres m'ont élevé à cela dès mon enfance ; je ne laisserai pas de continuer à écrire *ACTIUS*.

Actius Plaute étoit donc né à Sarcine , Ville de Umbrie , suivant les témoignages de Saint Jérôme & de Festus ; & c'est ce que nôtre Comique insinuë lui même dans quelque endroit de sa *MOSTELLAIRE*. Or il fleurissoit sur la Scène , selon le calcul d'Aulu-Gelle , presque quinze ans depuis le commencement de la seconde Guerre Punique , lorsque les Romains étoient déjà dans le train de battre & de vaincre les Cartaginois. C'est ce que nôtre Poëte donne lui même à conoitre dans le *PENULE*, par ces paroles.

Triomphez , comme vous avez fait auparavant ; & que les Cartaginois vaincus souffrent la peine qu'ils méritent.

Quoique Plaute ait imité les autres Grecs
dans

PAR LILIUS GREGOIRE GIRALD.

dans la composition de ses Comedies principalement Diphile & Philemon & quelques autres, comme on peut aisément le voir par lui même, cependant Horace soutient affirmativement qu'il choisit pour son grand modèle Epicharme le Sicilien, & qu'il mit tous ses soins à copier son talent Comique.

On a dit aussi que nôtre Dramatique avoit gagné du bien dans ses Comedies : se voyant, dit on, quelque Capital, il s'avisa de se jeter dans le Négoce : mais loin d'y réussir, il perdit tout son fond. Dans cette triste situation nôtre Marchand bel Esprit revient à Rome, accompagné d'une dizette affreuse ; & pour ne point mourir de faim, sa ressource fut de se louer à un Boulanger, gagnant chez cet Artisan sa miserable vie à tourner un Moulin à bras. Saint Jérôme a pourtant dit chez Eusèbe que la famine, ou du moins une grande cherté de Vivres avoit réduit ce grand homme à cette facheuse & dure extremité.

Gellius assure que cet illustre Garçon Meunier ou Boulanger, composa trois Pièces à son Moulin, savoir le *SYTERION*, *L'ADDICTUS*, & une autre dont il n'a pas rapporté le Nom. Suivant l'observation de Cicéron, Plaute mourut vingt ans, après le Consulat de Cethegus & de Tuditanus ; sous le Regne des Consuls Publius Claudius & Lucius Portius, & sous Caton le Censeur ; peu de tems après le Poëte Ennius, c'est à dire la cent quarante cinquième Olimpiade. Il composa lui même son Epitaphe, laquelle, suivant Gellius, a été

LA VIE DE PLAUTE,

rapportée par Marc Varron dans son Livre des Poètes:

Plaute n'étant plus au nombre des Mortels, qu'arrive t-il ? La Comedie est en larmes, le Theatre est devenu une triste solitude ; en suite les divertissemens, les plaisirs, les bonnes plaisanteries, enfin, toutes les graces ensemble ont versé des pleurs.

Quant au nombre des Comedies de Plaute, ça été un sujet de doute & de dispute chez les Anciens. Servius dit que quelques Critiques les ont réduit à vingt & un ; que d'autres en comptoient quarante ; & que quelques uns alloient jusqu'à cent. Varron est du sentiment de ceux qui tiennent pour les vingt & une Comedies legitimes de notre Poète ; & ce fut par cet endroit-là qu'on les surnomma les *Varroniennes*. Mais Lælius, Personnage d'une vaste erudition, a cru qu'il y en avoit vingt-cinq. Pour Gellius ; il a écrit que, de son tems, on publioit cent trente Pièces, toutes sous le nom de Plaute.

Il est certain que Varron, dans le Livre des Comedies de Plaute, en compte quelques unes qui ne sont pas de Plaute, mais de Marcus Aquilius, comme je lis, d'autres lisant Marcus Accius ; & qui est le même qu'on lit faussement chez Gellius, *Marcus Acuticus*. Le même Ecrivain ajoute qu'un certain Plautin fut Poète Comique ; & parce qu'on nommoit ses Comedies, *Plautiennes*, on les mettoit au nombre des Pièces de Plaute, quoique elles ne fussent nullement de lui mais de Plaute. D'autres convien-

PAR LILIUS GREGOIRE GIRALD.

viennent que ces Pièces n'étoient pas de Plaute, mais de quelques vieux Poëtes ; ils veulent néanmoins que notre Comique les aiant retouchées, racommodées, refondus, c'étoit par cette raison-là qu'on lui avoit donné son nom : mais cela ne me paroît presque pas vraisemblable, n'y aiant point eu de Poëtes celèbres avant Livius & Ennius.

Or Plaute eut tant de crédit & de réputation dans l'Antiquité, que suivant le témoignage affirmatif de Quintilien, Varron a écrit expressement, que, selon le sentiment d'Epius Stolon, les Muses se seroient exprimées par la Langue de Plaute, si elles avoient voulu parler Latin. Cicéron, comme vous savez, fait un cas extraordinaire de Plaute. Volcatius, Homme Illustre dans la Poétique, donne le second rang à Plaute dans le Genre Comique. Macrobie dit que ce Poëte a excellé dans le sel, dans la grace, dans les beautés de l'enjouement. Je passe ici sous silence une infinité, ou du moins un très grand nombre d'autres Auteurs qui ont honoré Plaute des éloges les plus magnifiques : c'est pourquoi, sachant ce qui est dû à leur mérite, j'ai de la peine à tomber dans le sens d'Horace, lorsqu'il donne un coup de dent à Plaute & à ceux qui le loient beaucoup ; voici le trait de Satire :

*At nostri Proavi Plantinos & numeros &
laudavere sales, nimium patienter utrumque,
ne dicam stulte mirati.*

*Nos Ancêtres ont fort prisé les Vers & le sel
de*

LA VIE DE PLAUTE,

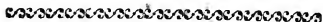
de Plaute : ils avoient bien de la patience en l'un & en l'autre ; on peut dire qu'ils en avoient trop ; pour ne pas les accuser de folie ni de Sotise dans leur admiration.

Pour vous dire franchement ma pensée , je ne nierai point qu'on trouve dans Plaute quantité de choses , pour ne pas dire toutes ses productions , lesquelles , si on les exceptoit de la Scène , paroistroient peut-être froides , & mériteroient d'être corrigées. Mais entreraï-je maintenant en lice avec Horace, Poète aussi judicieux & aussi habile qu'il y en ait eu jusqu'à présent dans le Genre des Vers ? Non , je ne serai pas assez présomptueux ni assez temeraire pour hazarder le combat à forces si inegales, Prenez sur cette dispute-là tel parti que vous jugerez à propos ; & ne craignez point de charger en cela vôtre conscience. Toûjours est il fort vrai que des Gens d'un savoir eminent & d'un très haut credit dans le Négoce Littéraire, ont fait des Commentaires sur les Comedies de Plaute: tels furent anciennement Marcus Varron , Lucius Sisenna , *Asper* , & plusieurs autres : ce Poète Comique a eu aussi dans nôtre Siecle plusieurs habiles Interpretes & Commentateurs. Je voi même aujourd'hui que des Personnes qui excellent en doctrine & en elegance , & qui sont mes Amis , je voi , dis-je , que tous ces savans s'attachent avec un grand plaisir à la lecture de ce Comique , lors qu'ils veulent se delasser de leurs occupations graves , & de leurs études serieuses.

Si on veut comparer la durée de nôtre
Co-

PAR LILIUS GREGOIRE GIRALD.

Comique avec celle du Monde, il faut croire, dit Jean Philippe Parée, qu'il a veû & fleuri l'An de la Creation trois mille sept cens soixante-neuf; avant Jesu-Christ deux cens un; de la Fondation de Rome cinq cens cinquante; & la troisieme Année de la cent quarante quatrieme Olimpiade des Grecs. Suivant le même Auteur, Plaute mourut âgé de quarante ans.



T A B L E
DES
C O M E D I E S &c.
de chaque TOME contenues dans les
OEUVRES DE PLAUTE.

TOME PREMIER.

*Les Titres generaux, la Dedicace, la
Preface, la Vie de Plante, &c.*

A M P H I T R I O N.

TOME SECOND.

P A S I N A I R E.

P A U L U L A I R E.

TOME TROISIE'ME.

L E S C A P T I F S.

L E C U R C U L I O N.

TOME QUATRIE'ME.

L A C A S I N E.

L A C I S T E L A I R E.

P E P I D I Q U E.

To-

TABLE DES COMEDIES &c.

TOME CINQUIE'ME.

LES BACCHIDES.
LA MOSTELLAIRE.

TOME SIXIE'ME.

LES MENECHMES.
LE SOLDAT FANFARON.

TOME SEPTIE'ME.

LE MARCHAND.
LE PSEUDOLE.

TOME HUITIE'ME.

LE POENULE.
LA PERSANE.

TOME NEUVIE'ME.

LE RUDENS.
LE STICHUS.

TOME DIXIE'ME.

LE TRINUMME.
LE VIOLENT.

Les Fragmens. Les Obscénitez, &c.



AVIS AU RELIEUR.

Il placera le double Titre en cuivre entre le Titre général Noir & celui qui est Noir & Rouge qui precede la Dedicace. La Taille-douce de chaque Tome doit preceder le Titre qui est Noir & Rouge. Les dix autres Taille-douces doivent être placées chacune avant sa Comedie, immédiatement après le Titre Noir ou imprimé.



AMPHI.





L'AMPHITRION.

AMPHITRION,
COMEDIE.

2

119.000

N O M S
D E S
P E R S O N N A G E S ,
O U
A C T E U R S
E T
A C T R I C E S .

JUPITER , sous la forme d'Amphitrion.

MERCURE , sous la forme de Sosie.

AMPHITRION , General des Thébains.

ALCMENE , femme d'Amphitrion.

SOSIE , valet d'Amphitrion.

BLEPHARON , Capitaine de Vaifseau.

BROMIE.

THESSALA. } Servantes.

PERSONNAGE MUET , & qui ne paroît
point fur la Scène.

*LA SCENE EST A THEBES ,
devant la Maison d'Amphitrion.*

* 2

PLAN

17. O. 11. 3

and

17. O. 11. 3

17. O. 11. 3

17. O. 11. 3

17. O. 11. 3

17. O. 11. 3

17. O. 11. 3

17. O. 11. 3

17. O. 11. 3

17. O. 11. 3

17. O. 11. 3

17. O. 11. 3

17. O. 11. 3

17. O. 11. 3

17. O. 11. 3



P L A N D E L A P I E C E.

Cette fameuse Pièce diffère, en un point, de toutes les autres Representations, que Plaute a donné sur le Théâtre de Rome. Il y a ici un mélange de l'Histoire & de la Fable : au lieu que la Fiction regne uniquement dans tous les spectacles qui sont de sa façon, ou du moins de sa tournure.

Sur ce pié-là, le Plan de l'Amphitruon est composé de quatre choses différentes : l'Histoire, de laquelle on a tiré le fond : la Fable, que les Poètes ont mêlé avec l'Histoire : l'ordre & l'enchainure des événemens contenus dans ce tissu historique & fabuleux, conformément au droit que nôtre Auteur s'est arrogé, comme Poète Dramatique : enfin l'adresse, avec laquelle l'Ecrivain Comique a si bien digéré ce qu'il y a d'histoire & de fable dans toute la Pièce, qu'il a renfermé son sujet dans l'espace de neuf heures, ou

A

tout

tout au plus dans les bornes d'un jour.

I. Pour entendre l'histoire, sur laquelle roule le sujet de cette Production, il faut remonter jusques à ces vieux siècles qu'on nomme héroïques, & qui par leur antiquité si reculée meritoient peut-être mieux l'épithète de chimériques. Quoiqu'il en soit, voici ce qu'on nous conte.

Persée, fils de Jupiter & de Danaë, eut de sa femme Andromède quatre fils, aparemment tous beaux, bien faits; & qui ne démentoient en rien la grandeur & le lustre du sang divin dont ils étoient formez. Ces Héros furent Alcée, Sthenèle, Mestor, & Electrion, ou Electre, suivant l'expression de Plaute. Alcée épousa Hipponome fille de Monecée; & de ce mariage-là sortit Amphitrion. Sthenèle s'unit *conjugalement* avec Nicippe fille de Pelops; & de cette couche nuptiale nâquit Euristhée. Mestor fut mari de Lisidice autre fille de Pelops, & pere d'Hippothoé. Quant à Electrion, il eut d'Anaxagone, fille d'Alcée, quatre gros garçons, savoir, Stratobate, Corgophone, Celenophée, Philonome, & une fille, qui fut la belle Alcimène.

Neptune, chès qui les eaux de la mer ne fussent point pour éteindre le feu du concubinage, Neptune, dis-je, aiant honoré Hippothoé de son accouplement sacré, il lui fit présent de deux divins bâtards, Teleboa, & Taphius, qui de leurs noms appellèrent Taphies & Teleboïdes, ou Teleboës, certaines îles de la Mer Ionienne qui furent sous leur domination. Taphius, de
je

de son côté, il a
été, avec l'écrit, la de

Quinto
telle
Chomara

Tuan

Amphie

Chomara

Victor S.

River

Quinto
telle
Chomara

entre et l'écrit, il a
été, avec l'écrit, la de
de son côté, il a
été, avec l'écrit, la de

PERSEE

fils de Ju-

piter et de

Danaé, Roi

des Argives,

de la premie-

re Race.

&

ANDRO-

MEDE

fille de

Cephas, Roi

d'Ethiopie,

et de Cas-

siopée. 1312

ans avant

la venue du

Messie.

1. Per-
teur d

2. Alc

Hippo

le de T

3. Ster

sieme

Argive

&

Nicipp

de Pe

4. Me

Lisidi

le de

5. Ele

cond

gives

&

Anaxo

Alcée

re.

Eurim

dice f

lops; d

6. He

7. Go

je ne fai quelle femme , engendra Pterelas. Il y a un grand mystere sur celui-ci : c'est que (& cela sur la foi Poëtique au moins) le Dieu au Trident, son aïeul, lui attacha un cheveu fatal, qui avoit la vertu de rendre invincible : imaginez vous si le petit-fils de Neptune conservoit précieusement ce poil miraculeux, & s'il n'avoit pas grand' peur de l'abatre en se peignant. Pterelas eut six fils, Cromius, Tiran, Ampele, Chersidame, Mestor, Evere, & une fille nommée Cimetho. Afin que le Lecteur curieux puisse concevoir plus aisément, par une methode abrégée, cette importante & nombreuse Generation, l'Auteur *Delfinaire* a jugé à propos & s'est donné la peine de la digerer en Table genealogique, telle qu'on la voit ici.

L'INTERET, qu'on nommeroit, ce me semble, avec assés de justesse, *le Pere de la division*, l'INTERET, dis-je, brouilla cette *engance* des Immortels ; & voici comment : Pterelas, Roi des Téléoëns, & les Princes ses fils, s'aviserent de demander à Eleétrion, Roi des Argives, dont la Famille avoit atteint aussi l'âge de virilité, la dot d'Hippochoë son aïeule : les voies de la douceur & de l'honnêteté vont les premières : on raisonne, on remontre, on prie, on presse : le tout fort inutilement, les possesseurs n'étant pas gens à restitution. Vous voyez que les hommes du vieux temps étoient paitris tout comme les nôtres.

Enfin Pterelas ne pouvant avoir raison, en supposant néanmoins que la raison étoit de

4 PLAN DE LA PIECE

son côté, a recours à ses Sujets, & met sa cause sur la pointe de son épée. Rupture ouverte entre les Monarques parens ; & les Peuples, qui se feroient très bien passez d'une querelle qui ne tendoit qu'à grossir le trésor du Maître, s'exposent aux horreurs de la guerre, pour la gloire & pour l'enrichissement de leur Souverain. En vérité ! c'étoit en ce temps-là tout comme à présent.

La fortune des armes se déclare pour Pterelas. Tous les fils d'Electrion perirent dans un ou plusieurs combats ; & il ne resta à ce Prince infortuné qu'Alcmène sa fille unique. Les vainqueurs n'oublièrent pas la bonne coutume de piller autant qu'ils purent sur les Ennemis défaits ; car le droit de prendre par la force & par la violence est d'une pratique immémoriale dans la Guerre : mais les Téléboëns en usèrent pourtant avec une moderation qui n'est plus d'usage : car ils mirent en dépôt les dépouilles du vaincu chès Philoxène, Roi d'Elide en Arcadie.

Electrion, loin de ceder à une disgrâce qu'il s'étoit attiré justement, s'irrite à la vûe de son sang répandu, & ne respire que vengeance. Que fait-il ? Aiant apellé à son secours Amphitryon, fils d'Alcée, & conséquemment son neveu, il lui promet sa fille Alcmène, & la succession à sa Couronne, si par sa bonne conduite de General & par sa valeur il peut recouvrer sa perte, & voir la mort de ses fils vangée sanglamment.

A la vûe d'une si belle recompense, le jeu-

jeune Prince ne balance point ; & fermant les yeux sur les raisons de famille & d'alliance, qui devoient lui faire rejeter généreusement la proposition , il ne pensa qu'à la charmante cousine , & qu'au plaisir de monter un jour sur le Trône. Amphitrion se prépare donc à la guerre contre Pterelas son proche parent ; & Philoxène lui aiant donné , comme pour augure & pour présage de la victoire, la capture qu'on lui avoit confié , il la rendit à Electrion. Si le Roi d'Elide ne commit pas en cela une lâche infidélité , il faudroit savoir le fait à fond pour en décider. Ce qui n'est que trop vrai, c'est qu'ordinairement les Princes ne sont pas les meilleurs Depositaires.

La félicité d'Amphitrion fut interrompue par un fâcheux & terrible contre-temps : il eut le malheur de tuer imprudemment & sans dessein le Roi son beau-pere. Sur cela, Sthénèle , qui comme associé à la Couronne faisoit sa résidence à Argos , poursuivit le meurtrier innocent de son frere, & agissoit avec lui ni plus ni moins que s'il eût été criminel. Cette injuste violence obligea Amphitrion à quitter le pais , & à se réfugier avec la Princesse son accordée à Thèbes auprès du Roi Créon. Ce Monarque lui aiant accordé des Troupes , il entreprit de vanger la mort des freres de sa femme, & il porta le flambeau de la guerre chès les Téléboëns.

Le fils d'Alcée associa à cette expedition Cephale, fils de Dejonée , petit-fils d'Eole , le Dieu & le Geolier des vents : il mit

6 PLAN DE LA PIECE

aussi de la partie Panopée, fils de Phocus, petit-fils d'Eaque, & *sur-arriere*-petit-fils de Jupiter; & *partant* plus Gentilhomme & plus Noble que le Maître de la foudre.

Les Téléboëns furent battus à leur tour, & il en coûta la vie au Roi Pterelas. Eh ! le cheveu fatal ? Doucement, s'il vous plaît ; vous allez voir. Ce Prince, comme vous avez vû, avoit sa fille Cimetho. Eh bien ! cette scelerate, qui vrai-semblablement prit le temps que son bon homme de pere dormoit, arracha ce poil d'*invincibilité*. Se peut-il rien de plus noir ? Messieurs les Poëtes n'auroient pas mal fait de supprimer cette action-là ; elle fait horreur. Il est vrai que les Historiens leur donnent là-dessus un démenti formel : Ils prétendent que Cimetho s'étant amourachée de Cephale, & trahissant son pere, le livra à son Amant : mais l'un ne vaut guere mieux que l'autre ; & peut-être sont-ils également vrais.

Après la déroute des Téléboëns, Amphitrion victorieux & couvert de gloire retourne à Thèbes, & conformément à la promesse du défunt Electrion il épousa son aimable fiancée. La jeune mariée accoucha, du même enfentement & en tout honneur, d'Iphicle par nature, & d'Hercule par grace & par miracle. On surnomma le dernier Amphitrionide, à cause qu'il étoit né sous le chapeau du Seigneur Amphitrion ; & il fut honoré aussi sous le titre d'Alcide ; terme qui peut se dériver également d'Alcée, ou d'Alcmène. Badinage à part, on prétend que Hercule étoit, de pere & de
merc,

mere , le gemeau d'Iphicle. Voilà ce qu'on nous donne pour l'Historique : prenons le pour tel , à condition qu'on ne nous fera point un crime de nôtre incrédulité.

II. Les anciens Poëtes , pour regrater ce vieux Conte & le faire revivre , y mirent une broderie manifestement fabuleuse ; & c'est à cette source que Plaute a puisé le jeu de son agréable & divertissante Comédie. Hercule , à ce qu'on dit , faisant grand bruit dans le Monde par sa force , par sa bravoure , & par la renommée de ses exploits éclatans , les Poëtes , ces menteurs autorisez , seignirent qu'il étoit fils naturel de Jupiter.

Peut-être vous imaginez-vous que ce fameux Heros fut redevable de sa naissance & de son être humain à l'amour : peut-être croiez-vous que le Conducteur de l'Univers , ayant eu querelle avec la Reine , ou , pour m'exprimer plus respectueusement , avec l'Impératrice Junon , lui déroba quelques nuits , se vangeant auprès d'Alcmène de la mauvaise humeur de sa femme : c'est un jugement temeraire , & qui demande réparation d'honneur. Le bon *Jupin* ne coucha avec la moitié d'Amphitrion , & n'enrôla ce Prince dans le grand Ordre du *Cocuage* , que par compassion pour les pauvres Mortels.

Un jour que ses grandes occupations lui donnoient un peu de relâche , il jeta ses yeux paternels sur la Terre ; & il s'apperçût que nôtre Globe étoit infecté de plusieurs Monstres : cela le toucha ; & il résolut d'y mettre ordre. Ne daignant pas se servir de sa toute-puissance pour les exterminer , car

8. PLAN DE LA PIECE

c'eût été la prodiguer, il résolut de faire sortir de ses reins un homme extraordinaire, capable de lui suppléer & de purger le Monde de ces animaux ravageans. Pour exécuter cette bonne œuvre, il falloit à Jupiter une compagne de lit : de plus, il la falloit d'une beauté exquise, afin quel'ouvrage en allât mieux, & qu'il arrivât plutôt à sa perfection : il est certain qu'une laide auroit pu faire échouer le charitable dessein.

Le Dieu des Dieux chercha donc une femelle humaine, non pas digne de sa bonne mine, un tel morceau n'est pas trouvable : mais, au moins une Mortelle qui ne deshonorât point le sexe masculin de la Divinité. Jupiter fait passer en revue toutes les femmes dans son imagination : car dans toutes les espèces, il n'y a pas un individu qu'il ne connoisse parfaitement. Alcène emporta le prix ; & le Très Haut ne balança pas un moment à lui donner la préférence ; mais il se trouvoit un grand obstacle. La Dame aimoit souverainement son Epoux : d'ailleurs elle étoit si chaste, que Jupiter même avec toute sa grandeur n'auroit pas eu le pouvoir de la gagner. O le Phenix entre les femmes ! Comment faire donc ? Bon ! Un Dieu demeure-t-il jamais court sur les expédiens ? Jupiter se métamorphose en Amphitrion, & il le contrefait si naturellement, que l'épouse y fut prise. Savoir si elle ne remarqua pas la différence dans un certain point ; c'est sur quoi je n'oserois philosopher.

L'occasion ne pouvoit être plus favorable

ble au faux mari : Amphitriton lui donna tout le temps de remplir sa place, & d'exercer la fonction de Vicaire & de Lieutenant: il y avoit trois mois que le mari d'Alcmène étoit absent de Thèbes, & qu'il étoit occupé à la guerre contre les Téléboëns. Jupiter profite de la vacance: il descend sur la Terre, prenant son chemin par le Mont Phitie, qui est près de la ville où il avoit affaire, & où l'Amour l'attendoit. Comme le Monarque des Cieux marchoit *incognito*, il n'étoit accompagné que de Mercure, son Fils, son Courrier, & alors son Confident & son Valet de pié. Le train étoit simple pour un Jupiter: mais il étoit bon pour un Amant: c'est dans cette même simplicité d'équipage que souvent les Dieux de la Terre courent la bonne fortune. Or comme le Maître étoit masqué en Amphitriton; aussi Mercure portoit la forme, la ressemblance de Sosie, l'Esclave du Seigneur mortel.

Nos Pélerins arrivent à Thèbes pendant la nuit, & vont droit au Palais du General, sous la figure duquel on jouoit la Comédie: ils font semblant de s'être derobez secrètement de l'armée, & disent qu'ils doivent retourner au camp avant le lever du soleil. Alcmène, infiniment éloignée de rien soupçonner, reçoit son hôte avec toute la joie qu'on peut s'imaginer dans une jeune femme, qui pendant trois mois a été privée d'un époux qu'elle aime. Dans cette conjoncture amoureuse, Jupiter exerce son pouvoir absolu sur la durée du temps; pour avoir tout le loisir de prendre ses ébats,

il coufit trois nuits ensemble , & passa tout ce long & ténébreux espace avec sa Belle. Il auroit, sans doute, bien ennuié à un Mortel , quelque vigoureux qu'il fût : mais un Dieu ; n'ayant rien que d'infini , doit être inépuisable. Mais que devint le jour dans ce *remue-ménage* ? Faut-il demander cela ? On le changea en nuit ; & ce fut une des trois. Il ne falloit pas un moindre miracle pour produire Hercule : aussi ce Heros fût-il conçu pendant cette nuit de trois pièces. Quant à Iphicle , il couroit déjà depuis trois mois vers l'entrée du Monde.

III. Sur ce tissu d'histoire & de fable Plaute a bâti l'économie de sa Pièce. Suivant le privilège des Dramatiques, il a changé deux circonstances : l'une dans l'Historique, quand il met le mariage d'Amphitryon & la conception d'Iphicle avant la guerre de Thèbes : l'autre dans le Fabuleux , transportant le *trinoxe* , ou les trois nuits si voluptueusement & si efficacement employées à la fabrique de Hercule , & les transportant à la naissance de ce Heros. Voici comment notre Comique a digéré sa Comédie.

Alcmène étant prête d'accoucher , Jupiter & Mercure déguisez , l'un en Amphitryon , l'autre en Sosie , arrivent dans son Palais ; & ils y passent les trois nuits assemblées en une. Pendant ce *trinoxe* , Amphitryon , ayant fini glorieusement son expédition contre les Téléboëns , revient à Thèbes : s'étant arrêté au Port d'Eubée , qui en est tout proche , avec ses troupes victorieuses , il envoie son esclave Sosie à Alcmène
pour

pour lui annoncer son heureux retour , & pour assurer cette Princesse , que le lendemain à la pointe du jour il auroit le plaisir de l'embrasser.

Mais Sosie , prêt d'entrer au Palais , en est empêché par l'aventure du monde à laquelle il devoit le moins s'attendre : il trouve Sosie debout devant l'hôtel d'Amphitriton , c'est-à-dire , Mercure sous la forme de cet Esclave. Sosie épouvanté d'un tel prodige , reprend le chemin du Port , enragé contre l'autre soi-même ; & il rend compte au General son Maître du malheureux succès de son voiage & de sa commission.

Cependant , Jupiter & Mercure quittent Alcmène ; & comme cette épouse , à qui la nuit , quoique *triplée* , avoit paru trop courte , marquoit du chagrin de ce que son prétendu mari s'en alloit si promptement , le Dieu galant la consola par une promesse positive de revenir au plutôt. En même temps les ténèbres du *trinoxe* se dissipèrent & firent place au soleil , qui remonté sur son char fit trois courses de suite , la nuit du milieu ayant été changée en jour. Ne sont-ce pas là de jolies sottises ?

Les deux Dieux s'étant retirez , soit pour remonter au Ciel , soit pour dormir quelque part ; (car ils avoient essuyé , sur-tout l'Amant , une veille bien fatigante) Amphitriton , qui , *par parenthese* , croyoit que son Sosie avoit la cervelle demontée , ayant pris son rapport pour une des plus insignes extravagances , Amphitriton , dis-je , rentre chès lui à la première lueur de l'aurore. La Princesse

fut extrêmement surprise de le voir ; & il n'en falloit pas tant pour lui causer une fausse couche. La première chose que la bonne Dame se mit en tête sur ce retour imprévu, fut le point d'honneur ; idée *rongeante* ! Alc-mène s'imagina que son mari , se défiant d'elle , n'étoit revenu brusquement sur ses pas que pour l'éprouver , que pour voir s'il ne la surprendroit point *en flagrant délict* ; & sur cette fausse prévention , elle le reçût d'un air froid & d'un visage glacé.

Le pauvre époux, qui s'étoit attendu à toute autre chose, demeure interdit : mais que devint-il quand sa femme lui eût dit qu'il ne faisoit que de sortir ? Ce fut là, comme on peut croire , où le oui & le non, l'affirmative & la negative combattirent d'une grande force , & en vinrent aux prises en paroles. Après un débat fort long & fort vif, Amphitryon interrompant la partie retourne au Port, dans le dessein d'y prendre Naucraste cousin d'Alcmène, & de le faire venir au Palais , pour être le témoin & l'arbitre de ce bizarre & important démêlé.

Pendant que le mari court vers les vaisseaux , impatient , comme bien d'autres, de montrer les armes d'Aëteon , le faux Amphitryon revient ; & fût si bien tourner l'esprit d'Alcmène irritée, qu'elle s'apaisa & se rendit toute entière à l'amour conjugal. Lorsque la Princesse ne pensoit plus qu'à goûter les douceurs du calme domestique, la tempête recommence & cause un étrange desordre. Le Général des Troupes Thebaines étant revenu, & voulant entrer ches
lui,

lui, Mercure, qui figuré en Sosie faisoit sentinelle à la porte, le repousse, le traitant de Fourbe & d'Impositeur. Enfin, l'entrée de la maison étant sans obstacle, Amphitrion passe avec Blepharon Patron de vaisseau, & penetrant jusqu'à l'apartement de sa femme, il y trouve l'usurpateur de sa forme & de son nom. Qui demeura bien étonné, ce fut Monsieur le Pilote : il regarde, il examine attentivement l'un & l'autre ; & plus il s'applique à les considerer, moins il y trouve de difference. De la grace du meilleur des Dieux, tout le domestique étoit dans un mouvement horrible, dans un cruel embarras ; & le Seigneur Jupiter en rioit *sous cape*. Franchement une Divinité si *peste*, si malicieuse, ne s'attire pas grand respect. Le denoûment d'une intrigue si mêlée est la naissance prématurée d'Hercule : dès que ce Heros, qui naquit en poste, fut sorti de sa courte prison, Jupiter annonça par un tonnerre effroïable son imposture & son adultere : il se déclara pere du second fruit d'Alcmène ; & grâces très humbles lui en furent rendues, même par Amphitrion, qui fit gloire de porter des cornes divines.

IV. Il reste à voir l'art avec lequel Plaute a conduit & ménagé son Amphitrion : quatre choses sont remarquables là-dessus : le Nom de la Pièce, la Scène, le Partage, & les Mœurs. Notre Poète appelle sa Pièce *Tragi-Comédie*. Pourquoi ? Parce qu'elle est composée de ces deux genres : les Dieux ; les Princes, les grands Seigneurs y paroissent ; voilà le Tragique : on y voit aussi des Valets,

des Servantes , & d'autres petites gens ; ce qui est le district du Comique. Cependant , parce que Plaute appelle son Poëme , tantôt Tragédie , tantôt Comédie , il a gardé le dernier nom. La Pièce est intitulée *Amphitruon* ; & cela , à cause des deux Amphitruons ; l'un vrai , l'autre faux ; qui tous deux font les premiers Rôles , & sur qui tombe le dénouement.

La Scène est à Thèbes ; & par conséquent , c'est une Comédie à la Grèce. La Division est en Prologue , Monologues , Actes , & Scènes. Les Mœurs sont la débauche dans Jupiter , l'honneur dans Amphitruon , & la chasteté dans Alcmène.



P R O L O G U E.

M E R C U R E.

JE n'ai que faire de vous décliner mon nom : il ne faut que regarder mon équipage : y a-t-il ici quelqu'un qui puisse me mécon-

* Pour m'accommoder au début de Mercure & pour donner quelque vrai-semblance au commencement de son Monologue , je feins , comme si d'abord il paroissoit en habit décent , je veux dire , tel que les Peintres le représentent , avec son chapeau , son caducée , ses ailes ,

&c. car si je l'avois introduit d'abord sous la ressemblance de Sosie , certainement il y auroit un grand ridicule dans l'entrée de son Apostrophe. Ce premier discours peut-il , dans le bon sens , convenir à l'Esclave d'Amphitruon ? J'ai donc cru qu'il valoit mieux supposer que

Mer-

connoître, & ignorer le rang que je tiens dans le Ciel ? Silence donc, Spectateurs ! écoutez moi des deux oreilles.

Ce n'est pas pour vous le reprocher : un Dieu n'est pas intéressé dans ses faveurs ; il ne fait du bien que pour son plaisir. Mais, entre nous, pourtant vous ne disconviez pas que vous m'avez de grandes obligations. ¹ Combien de bons offices je vous rends tous les jours. !

M'invoquez-vous pour le succès de votre négoce, pour l'achat & la vente de vos marchandises ² ? Vous ne trouvez jamais ma Divinité sourde, dure, inexorable, comme

Mercure parut d'abord sur le Théâtre dans son naturel ; & qu'ensuite venant à la deduction du sujet il se transforma tout d'un coup en Sosie. Cela eût été beau, oui ! Vous me demanderez comment l'Acteur du Prologue, qui n'étoit qu'un homme, pouvoit faire un si grand miracle ? La chose étoit facile, en disparoissant un moment : mais cela vaut-il la peine de m'arrêter ? Entrez en lice, Critiques impitoyables ! l'ai débuté par vous jeter un os à ronger.

¹ Mercure avoit de grands Emplois sur la Terre ; & comme les Romains vivoient à la Monarchie universelle, ce Dieu avoit raison de les avertir, qu'ils devoient

beaucoup à sa protection & à son secours.

² Mercure étoit le Patron & le Directeur Général du négoce : il présidoit à tous les marchez, impotans, médiocres, & petits ; on ne vendoit rien, on n'achetoit rien que cette Divinité ne s'en mêlât : jusqu'aux Livres de Comptes, ils étoient de son ressort, ayant inspection sur le bon ou sur le mauvais ordre qui y regnoit. Cette occupation-là étoit aussi vaste que pénible : mais aussi ne doit-on point douter qu'elle ne fût très lucrative. Apparemment Mercure étoit, en encens & en sacrifices, un des plus riches Seigneurs de l'Olympe, je croi qu'il n'en cédoit guère

me celle de Jupiter ne l'est que trop souvent au grand malheur des Mortels. Moi, tout au contraire, je vous suis toujours *propice*, ne perdant aucune occasion de vous enrichir : enfin, il n'y a rien pour vôtre avantage, pour vôtre profit, en quoi je ne vous prête genereusement & efficacement ma protection & mon secours.

Quand vous voulez tous que vos affaires soient nettes & *liquides* ; que vos *Livres de Comptes* soient en bon état : si, possédez du *Démon de Fortune*, vous avez envie de gagner dehors & dedans pour augmenter considerablement vôtre capital & pour faire un fond qui puisse résister à tous les fâcheux accidens de la vie : enfin dans toutes vos entreprises déjà commencées, ou encore à commencer, vous souhaitez qu'en qualité de *Postillon du Ciel* j'apporte de bonnes nouvelles pour vous, & pour tous ceux qui

re à Jupiter, l'Auteur de son être.

L'Original porte, *ut res rationesque bene expedire, &c.* c'est-à-dire, pour prospérer dans vos affaires domestiques, & pour tenir toujours en bon état vos registres de dettes tant actives que passives. Les affaires domestiques prospèrent, quand les espèces monnoyées roulent abondamment dans la maison ; & les Livres de Comptes sont en bon état lorsque par une méthode exacte il apparaît manifeste-

ment, qu'on doit beaucoup moins qu'il n'est dû ; surtout si les dettes passives sont bonnes & sûres. Au reste, à entendre ici Mercure, les banqueroutes & la pauvreté devoient être deux monstres inconnus dans le commerce des Romains, gens fort appliquez au négoce : un tel Dieu seroit bien nécessaire dans notre Siècle : mais le Seigneur Mercure gasconnoit ; & ne lui en déplaise, le train d'alors étoit le train d'à présent : ç'a toujours été de même.

1 Vers.

qui vous appartient ; que je descende tout exprès pour vous apprendre que tout va le mieux du monde pour votre intérêt commun ; en tout cela , dis-je , ai-je jamais manqué de vous exaucer ?

Votre confiance est fort bien fondée ; car vous savez que les autres Dieux m'ont cédé le droit de présider *aux Nouvelles & au Gain*. Il est donc vrai que tout le culte que vous me rendez , que toute votre *dévotion* à mon égard , tend uniquement à multiplier chès vous le COFFRE FORT. Je veux bien m'y engager , & je vous promets *un Lucre immense* : mais il est juste aussi que pour reconnoître mes bontés vous m'accordiez une chose ; c'est d'écouter paisiblement & sans bruit cette Comédie-ci ; c'est d'assister sans tumulte au présent spectacle ; c'est d'en juger tous selon la justice , avec desintéressement , & sans prévention.

Pour m'expliquer à présent sans enveloppe & sans détour , il faut que je vous dise par le commandement , par l'ordre de qui j'arrive ici , & quel sujet m'y amène : en même temps , quoique je vous sois bien connu , je ne laisserai pas de me nommer. C'est Jupiter qui m'envoie ; & moi , qui vous parle , je m'appelle Mercure. Mon pere m'a fait partir de la Cour celeste pour venir de sa part vous demander une grace. Quoi ! vous écrierez-vous , le Maître des Dieux s'abaisser jusqu'à prier des Hommes ? Doucement : *le Lanceur de foudre* est fort persuadé de votre soumission : comme rien ne lui est caché , il n'ignoroit pas que vous respecteriez son
pou-

pouvoir suprême, dès qu'on vous diroit de quoi il s'agit : connoissant tous les plis & les replis du cœur, il fait de science certaine que vous le redoutez, & que, comme de raison, la crainte de Jupiter est imprimée bien avant dans vos âmes.

Cependant, je vous jure, *foi de Dieu*, c'est tout dire, qu'il m'a ordonné de vous demander cela en priant, & en des termes les plus honnêtes & les plus doux que je pourrois. Etes-vous curieux de connoître la raison d'une *humilité* si surprenante ? C'est, afin que vous le sachiez, que ce Seigneur Jupiter, qui me fait venir ici, est aussi timide, aussi *poltron* qu'aucun de vous autres. Etant né de race humaine, & se souvenant toujours d'avoir détroné son pere, il ne faut pas s'étonner, *s'il a peur de sa peau*. Quoique fils de Jupiter, j'en suis pas plus hardi ; & je croi, Dieu me pardonne !

Vereri vos & metuerè, ita ut aquum est, Iovem, dit Plaute : que vous respectez & craignez Jupiter, comme cela est juste. Les Commentateurs, raisonnant sur ces deux mots, *vereri & metuerè*, y trouvent de la différence & de la distinction. Entre tous les autres écoutons la docte & illustre Mademoiselle LE FEVRE, devenue depuis, si heureusement pour le Monde Littéraire, Madame D'ACIER : *Timere, dit cette Muse mariée, marque une*

crainte servile qui naît de la peur du châtimement, & Vere-ri une crainte filiale qui n'a pour principe que la vertu. Plaute les joint, pour marquer que les hommes doivent respecter Dieu comme leur Pere, & le craindre comme leur Maître & comme leur Juge. *Tite-Live a dit de même, Sed plus & veremur & time-mus Deos immortales. Mais nous avons & beaucoup plus de respect & beaucoup plus de crainte pour les Dieux im-mortels.*

ne ! que mon lâche de pere m'a communiqué sa *coyonnerie*, sa poltronerie, sa lâcheté. C'est pour cela que je ne viens point chercher avec vous ni querelle ni differend ; je viens en Ami, & je vous apporte la paix.

D'ailleurs, ma priere n'a rien que de juste & que de facile. Vous êtes équitables ; aussi suis-je : or quand on est sur le pié d'une justice mutuelle & réciproque, il est fort aisé de s'accorder. Il n'est pas de la probité d'obtenir des honnêtes gens ce qu'on fait en conscience être contraire aux lois de l'équité : mais proposer une chose raisonnable à des gens qui ne conoissent point la saine & droite *Raison* ; ou qui, s'ils la conoissent, ne veulent pas se rendre à ses lumieres, c'est une folie. Mais ordinairement ces hommes iniques ignorent la *Justice* ; ils n'ont pas même la moindre teinture, la moindre conoissance de l'*Equité*.

Suspendez donc toutes vos pensées ; & que dans cette nombreuse Assistance il n'y en ait pas un seul qui ne donne toute son attention ; car je préside aux nouvelles aussi-bien qu'au lucre ¹. Vous ne devez point avoir d'autre volonté que la nôtre. Vous & la
Re-

La remarque est pieuse & très édifiante : mais je ne sais si ce n'est point là faire Plautus plus religieux & plus dévot qu'il n'étoit. Outre que ce Rieur plaisante les Dieux en plusieurs endroits, étoit-il saison de *catéchiser*, dans le temps qu'il représentoit

le premier & le plus grand Objet du culte, comme un Adultere & comme un Impositeur ? Il en sera pourtant tout ce qui vous plaira, Monsieur mon respectable Lecteur.

¹ Mercure étoit Courrier & *Porte-gain* ; c'étoient là ses
deux

Republique n'êtes pas peu redevables à mon pere & à moi ¹. Je ne m'amuserai point à rapporter ce que j'ai vû dans les Tragédies : les autres Divinités y étaloient pompeusement toute leur generosité : Neptune, la Vertu, la Victoire, Mars, Bellone, ces Immortels ne vous rapelloient-ils pas dans la memoire les biens qu'ils ont répandû sur vos Personnes, sur vos Familles, & sur vôtre Etat ? N'est-ce pas mon pere, qui, à titre de Roi des Dieux, a été la première Cause & comme l'Architecte de tous ces bienfaits ? Mais Jupiter est une bonne pâte de Dieu : naturellement il a l'ame belle ; il répugne à reprocher ses dons & ses faveurs, sur-tout quand il a versé ses graces sur des gens de bien. Mon pere ne doutant point que vous ne receviez avec autant de joie que de

deux fonctions dominantes : en la première qualité Horace lui dit Liv. I Ode X. *Je te chanterai, Messager de Jupiter & de tous les Dieux* : comme le Maître & le Dispensateur du profit on appelloit la passion du gain, *la salive de Mercure*. Bon Dieu ! que de gens en ont la bouche pleine ! plus on la crache, plus elle revient ; tant l'avarice & le desir insatiable du metal monnoyé est une source qui fermente de plus en plus & qui ne tarit que par la perte de la vie !

¹ L'ai oublié de faire, dans

son lieu, une Note sur le mot de *Fable*. Ce terme est commun à tous les Poèmes Dramatiques, soit Tragédie, soit Comédie, soit Tragi-Comédie : mais on doit le fixer à la *Comédie* dans toutes les Pièces de nôtre Auteur. Il seroit à souhaiter que la FABLE fut reléguée sur le Théâtre, & dans les Ouvrages qu'on ne donne que pour des jeux de l'imagination : la Sortise, la Chimère, & l'Imposition ne triompheroient pas si souvent de la Verité.

de reconnoissance les effets de sa bonté infinie, cela lui suffit en paiement, & dès lors il vous juge dignes de tout le bien qu'il vous fait. Notez en passant, qu'il a autant de peur de vous, que vous de lui.

C'est assés *prélué*. Il est temps que je vous expose le sujet de ma commission. Après cela, je vous ferai connoître l'Argument ou la Matière de cette Tragédie. Pourquoi le chagrin s'empare-t-il de vos visages? Pourquoi rechignez-vous si fort? Ce mot de *Tragédie* vous épouvante-t-il? Je vous entens, Messieurs, je vous entens à ce *refroignement* de mine. Vous vous attendiez, sans doute, à bien rire; & vous riez à présent, qu'on va vous attrister peut-être jusqu'aux larmes. Là, là, rassûrez vous, & reprenez toute vôtre *serenité de face*. Avez-vous donc oublié que je suis Dieu? & qu'en cette qualité-là, qui est fort sublime, oui, & un million de millions de fois plus sublime qu'on ne peut concevoir; & qu'en cette qualité-là, dis-je, rien ne m'est impossible que le *contradictoire*; encore en viens-je souvent à bout.

Hé bien! pour vous montrer ma toute-puissance, & pour vous faire plaisir, cette
Tra-

On prétend que quand Mercure attribue la timidité à Jupiter, il entend l'Acteur qui faisoit le personnage du faux Amphitryon, & qui n'étant qu'un Esclave craignoit le châtiment, s'il

remplissoit mal son Rôle. Je n'y ai point cherché tant de finesse; & dans la vue de rendre la lecture plus agréable j'ai laissé Mercure dans le naturel, & comme se raillant des foiblesses de son pere.

La

Tragédie sera par moi *metamorphosée* en *Comédie* ; & si je n'y changerai pas la moindre parole. Qu'en dites-vous ? C'est cela , c'est cela qu'on peut nommer *miracle* ! Déclarez vous donc là-dessus : voulez-vous du *Tragique* ? aimez-vous mieux du *Comique* ? Mais, pour un Dieu, que je suis sot & fou ! Dès que je suis agrégé au sacré Collège des Immortels, dès que je suis un Individu de l'ESPECE DIVINE, ai-je besoin de deviner vos desirs & vos souhaits ? Non, non ; je suis très sûr, par ma science universelle & infaillible, je suis très sûr de ce que vous demandez dans cette affaire-ci. Pour me conformer à votre goût, je ferai si bien que la Pièce sera moitié *Tragique*, moitié *Comique* ; n'est-ce pas comme vous l'entendez ? Car de ne mettre que du *Comique* dans une Scène où des Rois & des Dieux paroissent, je ne croi pas que la bienséance le permette ; ce seroit avilir les Dignitez Divine & Monarchique. Comment faire donc ? Je sai un moyen. Puisqu'il y aura aussi dans notre Spectacle des Rôles de Valet & de Servante, je ferai un composé des deux genres du Théâtre ; je mêlerai le sérieux avec le plaisant ; enfin, je vous avertis que ce sera une *Tragi-Comédie* ¹.

Pour ce qui est de la grace que Jupiter m'a ordon-

¹ La célèbre Traductrice de l'*Amphitruon* me prête cette Remarque-ci. Lorsque Plaute dit qu'il fera une *Tragi-Comédie*, il ne faut pas prendre ce mot dans le sens que nous lui donnons aujourd'hui. Elle est *Tragédie* à cause des Dieux & des Heros, & *Comédie* à cause du Valet qui y joue un des principaux Rôles pour les Anciens rom-

ordonné de vous demander , la voici. *Sa Hautissime Hauteſſe* vous ſupplie , par ma bouche divine , d'avoir ſoin d'une choſe conſiderable ; c'eſt que les Inſpecteurs de l'Amphithéâtre viſitent chacun les banes qui ſont de ſa repartition : ſ'ils y découvrent quelques *Gens Apoſtez* pour favoriſer un Acteur au préjudice des autres, qu'on leur prenne la robe en pleine Aſſemblée , ce qui ſervira de gage & de recompenſe aux Inſpecteurs.

Le bon-plaiſir de Jupiter eſt auſſi , qu'on faiſe ſubir le même affront à ceux qui auroient brigué la victoire pour les Comédiens , les Boufons , les Baladins , & les Farceurs , ou pour quelque Artisan. Que ces *Brigueurs* aient agi par lettres , ou par eux-mêmes , ou par entremetteur : que les Ediles adjudent le prix frauduleuſement & contre leur conſcience ; le Maître de l'Univers veut que tous ces coupables ſoient ſujets à la loi établie

nommoient leurs Pièces ou Tragédies ou Comédies , ſelon le caractère des perſonnes qu'ils introduiſoient ; au lieu que nous appellons abuſivement Tragi-Comédie une Pièce dont le ſtyle eſt relevé , mais dont la fin n'a rien de tragique. Pour faire donc entendre la penſée de Plaute ſans aucune équivoque , j'ai conſervé le mot de Tragico-Comédie , qui me paroît même faire ici une beauté.

L'aurois cru tout le contraire : *Tragico-Comédie* , à ce qu'il me ſemble , n'eſt pas

moins dangereux pour l'équivoque , que *Tragi-Comédie* , ſ'il ne l'eſt davantage ; & le dernier mot a beaucoup plus de douceur : mais je ſacrifie volontiers mes foibles lumières au génie ſupérieur de la Vierge ſavante. Au reſte , en prenant *Tragédie & Comédie* ſelon l'uſage commun , l'Amphitruion méritoit bien le titre de *Tragi-Comédie* : l'infortuné mari d'Alcmène & le malheureux Soſie n'euffent point balancé à ſe déclarer pour mon ſentiment.

Ces

blie contre ceux qui briguent la Magistrature , soit pour eux , soit pour les autres.

Jupiter a déclaré que vous deviez vos victoires au mérite ; non à la brigue , ni à la perfidie. Pourquoi le même Règlement fera-t-il moins pour l'Homme de Théâtre que pour le Conducteur de la Republique ? C'est par la VERTU qu'on doit chercher à s'avancer ; ce n'est point par le nombre des Fauteurs & des Partisans. Vous trouvez toujours assés de gens qui s'intéressent à votre fortune , quand votre mérite est soutenu de la probité ; à condition néanmoins que les personnes , de qui votre affaire dépend , aient de l'honneur & de la bonne foi.

Mon pere m'a commandé aussi de vous dire, qu'on donne des¹ Inspecteurs aux Comédiens : s'il s'en trouve qui aient pris de fausses & fausses mesures pour se faire applaudir , ou qui aient empêché un Acteur de bien remplir son Rôle , & conséquemment de plaire aux Spectateurs ; Jupiter ordonne par une

¹ Ces Inspecteurs s'appelloient en Latin *Conquisitores* : leur office consistoit uniquement sur les louanges qu'on donnoit aux Acteurs : ils examinoient avec soin , si l'argent n'en étoit point le mobile & le ressort secret. Apparemment les Acteurs achetoient l'approbation des plus habiles gens ; & comme la multitude ignorante se régloit sur leur témoignage pour applaudir , il arrivoit de là que souvent les plus

mauvais Comédiens emportoient le prix , l'honneur , la victoire de la Représentation : car comme il y avoit récompense pour celui qui joueroit le mieux , cela formoit dans la Troupe une émulation de gloire & d'intérêt. On mettoit donc dans chaque banc de l'Amphithéâtre des hommes mûrs & sages , préposez tout exprès pour faire avorter les brigues , les cabales , & pour en détourner la réussite. Appre-

une sentence oriminelle, qu'on leur fende l'habit, & même qu'on leur incise la peau.

Vous me direz, & je lis de mes yeux divins cette pensée-là dans vos ames : qu'il fait beau voir le Conducteur du Ciel & de la Terre, se faire une affaire sérieuse de punir exemplairement une ruse de Théâtre ? St. Paix ! le doigt sur la bouche ! Je vais vous tirer de vôtre admiration.

Le vieux Dieu a ses raisons, voïez-vous, pour en user si rigoureusement : c'est qu'il doit jouer le premier, ou du moins le second Personnage dans cette Comédie-ci. Jupiter Acteur ! Jupiter Comédien ! Hélas ! Vous vous écriez sur peu de chose ! De quel país sortez-vous donc ? Est-ce

B d'au-

Apprenons de cõt exemple là que l'usage de Cabaler est fort ancien : passé encore, si dans nos jours il ne regnoir que pour la Comédie; mais la brigue ne se déchaîne-t-elle pas aujourd'hui sur tout ? Par ses mouvemens souterrains, combien d'Orateurs sacrez & civils sont sur le *pinnacle*, quoique d'un talent mediocre ? combien de mauvaises productions d'esprit sont *prônées* comme admirables ? Et, ce qu'il y a de pire dans la Société, combien d'honnêtes Gens sont-ils en abomination chès les Fanatiques & chès les Sots ?

Notre Comique emploïe souvent, pour exprimer l'endroit des spectacles, le mot *Cavea*, qui, dans le sens littéral, signifie un lieu enfermé de rous côtez. Il y avoit à Rome trois lieux destinez aux Représentations, ou autres Divertissemens publics : Le Cirque, la *Cavée* ou l'Amphithéâtre, & la Scène ou le Théâtre. La *Cavée* se prend pour l'Amphithéâtre & pour le Théâtre ; & on la nommoit *Cavée*, parce qu'il y avoit sous l'Amphithéâtre des endroits creux & des voutes.

Une autre plume commente

d'aujourd'hui que *Sa Majesté Jupine* se déroidit & s'humanise assés, pour faire le beau & honorable métier de Bouffon & de Baladin ? Ne vous souvient-il pas, que vos Comédiens l'ayant invoqué pendant une année, il eut la bonté de quitter toutes ses affaires, quoiqu'assés grandes, comme vous savez, pour descendre sur vôtre Théâtre ? Les Comédiens avoient besoin de sa Toute-puissance ; & il les secourut efficacement.

Outre cela, rien n'est plus vrai que le trois fois très bon & très grand *Jupin* entre, & occupe la place, le poste d'honneur dans les *Représentations Tragiques*. Mais enfin, croïez m'en sur ma parole de Dieu ; Jupiter, oui Jupiter, vous dis-je, jouera dans la Pièce d'aujourd'hui. J'aurai l'honneur de jouer avec lui, & vous verrez que nous n'entendons pas trop mal le *Baladi-*

mente cela différemment : *Cavea* est le nom general, qui signifie le Théâtre ou l'Amphithéâtre.

Elle étoit divisée en trois : car il y avoit la basse *Cavée*, la moyenne *Cavée*, & la haute *Cavée*. La basse étoit la meilleure place, parce qu'elle étoit la plus proche de l'Arène, c'est-à-dire, du lieu où on faisoit les jeux : aussi étoit-elle destinée aux Sénateurs & aux Chevaliers : celle du milieu étoit moins commode que la basse, & plus commode

que la haute : elle étoit pour les plus apparens du peuple : la plus haute, qui étoit la plus éloignée du lieu du spectacle, étoit pour tout le peuple. Est-il rien qui approche d'une telle magnificence ? Les Romains n'épargnoient rien pour le plaisir public ; & on ne pense à présent qu'à l'utilité particulière : le génie & le gouvernement de cette République ne renaîtront-ils jamais en bon ? car quant au mauvais, c'est à qui l'imitera le mieux.

Thé-

ladinage ; & que nous savons nous *dédeifier*, quand il nous plait. Je ne veux pas différer davantage à vous apprendre le sujet de notre Comédie : redoublez votre attention.

¹ Cette Ville, que vous voïez en figure, c'est Thèbes. Ce Palais, c'est celui d'Amphitriton, né à Argos d'un Pere *Argivien*. Ce Seigneur est dans *le lien conjugal* ; il a pour moitié une belle & vertueuse Dame nommée Alcèmène, fille d'Electrion. Son mari est actuellement General de l'Armée Thebaine ; car vous saurez que les Thebains sont en guerre avec les Téléboïens.

Amphitriton, avant de partir d'ici pour aller prendre le commandement des Troupes, embrassa efficacement, fructueusement son Epouse, & la laissa grosse. Il n'est pas que vous ne conoissiez tous l'humeur de Monseigneur mon Pere. Etant d'une constitution fort chaude, fort amoureuse ; & d'ailleurs rebuté de sa jalouse, de sa chagrine, de sa grondeuse Junon, il se derobe du Ciel, & changeant de forme, il vient courir sur la Terre les Beutez de l'un & l'autre Sexe. Je suis fâché de le dire : mais, tout franc, mon Pere est de très mauvais exemple : l'âge n'amortit

B 2 point

² Thèbes étoit une Ville de Béotie : Amphitriton la choisit pour le lieu de son refuge ; & il y transplanta son tabernacle, avec Alcèmène sa Cousine & son ac-

cordée, lorsqu'après avoir tué, par un coup de malheur, Electrion son Oncle, Sthenele Frere du Roi mort contraignit son neveu à s'enfuir d'Argos.

³ Tant

point ses feux : débauché comme un jeune homme , il multiplie par-tout la *Bâtarderie* Divine , & me donne des Freres & des Sœurs , qui ne sont pas plus legitimes que moi ; enfin , dès qu'il s'est laissé prendre par les yeux , (ce qui lui arrive souvent) dès que l'objet lui a touché le cœur , il faut , à quelque prix que ce soit , qu'il en vienne à la conclusion ; il y perdrait plutôt sa foudre. La débauche & les amours clandestines de mon Pere ne sont donc pas un secret pour vous.

Mais voici une de ses aventures , une de ses bonnes fortunes , à laquelle je suis sûr que vous ne vous attendez point. Ce Jupiter , qu'on pourroit nommer un *Taureau banal* , aussi bien s'est-il *intaurisé* une fois , prenant la figure de cette bête *cornue & Saillissante* , ce Jupiter , dis-je , se laissa conquérir par les charmes de la belle Alcmène ; & vous jugez bien que , quand il se sentit épris de cette *appétissante* personne,

il

* Tant il change aisément de peau , quand l'envie lui en prend ; dit Plaute parlant de Jupiter. Le mot Latin est *Versipellis* , *Changeur de peau* : ce terme tire son origine du pays des Fables , où quelquefois les Bêtes prennent une autre figure que leur forme naturelle ; pour attraper les animaux à qui ils en veulent. Jupiter amoureux s'est *traps-*

figuré cinq fois , sans celles qu'on ne sait point : il s'est fait Taureau pour Europe ; Cygne pour Lédé ; Satire pour Antiope ; Or pour Danaë ; & Homme pour Alcmène. Quel triomphe pour l'enfant Cupidon ! Un Ancien avoit raison de dire , que la passion amoureuse avoit la force de *metamorphoser* les Dieux en Mortels & en Animaux brutes.

il ne choisit pas le mari pour son Confident. En effet, Amphitrion ne soupçonne quoi que ce soit ; il ne pense à rien moins qu'à se croire *Cocu* par le Souverain Monarque *des Adorables & des Adorans*, je veux dire des Dieux & des Hommes. Cependant, *Jupiter le Venerien* jouit à bon compte de son friand morceau ; & il lui a même déjà donné *l'enslure de neuf mois*.

Afin que vous soyez mieux instruits de l'état présent d'Alcmène, je dois vous avertir qu'elle porte dans le corps une double *besogne*, étant grosse, à la fois, du fait de l'Époux, & de celui de l'Amant ; vous comprenez bien que le dernier est ce grand Adultere, qui, sous le nom de Jupiter, fait trembler l'Univers, & peut, quand il lui plaira, le reduire en une masse de cendres. A l'heure que je vous parle, mon bon Dieu de Perc est, je m'imagine, bien content : il prend ses *ébats* avec sa Belle ; & comme, *par le Privilege Divin*, il est inépuisable dans la lutte amoureuse ; jugez de sa finesse, il a reculé le jour, il a allongé la nuit, afin de prendre du plaisir *tout son saoul*. Vous demanderez, si la Dame peut fournir à tant de fatigue. Pauvres gens ! Ne voyez-vous pas que son brave & vaillant *Champion* la soutient & la fortifie surnaturellement ? N'est-il pas vrai que vous auriez bonne envie de me faire une autre objection ? Est-ce donc là, diriez-vous, cette Matrone que vous nous prôniez comme une Vestale, ou comme une Lucrèce ? Je ne m'en dedirai point :

B 3.

Alc.

Alcmène est très Sage , & garde toute son innocence, en recevant dans son lit & entre ses bras son Lubrique & *Libidineux* Galant. Quel paradoxe ! C'en est un , il est vrai : mais facile à *deparadoxer* & à prouver. Vous n'ignorez pas que les Dieux ont le Droit de pouvoir se transformer en toute sorte de ressemblance. Ils peuvent, s'ils le jugent à propos , paroître Oignon, Citrouille , Souris , Serpent ; enfin , ils peuvent prendre la figure de telle matiere , de telle étendue , de tel corps qu'il leur plaira. Or devinez l'expedient de Jupiter pour posséder sa Maîtresse. Il ne l'a vûe & ne la voit que sous le dehors , que sous l'apparence d'Amphitryon ; mais apparence si trompeuse & si bien contrefaite , qu'il n'y a personne qui ne prit mon rusé Pere pour le General Thebain ; la Maîtresse & les Servantes de ce Palais n'ont pas le moindre soupçon de la chose ; & quoiqu' Alcmène ait sujet d'admirer la vigueur *surhumaine* de son Epoux prétendu , la bonne Dame ne se defie de rien : elle attribue au pouvoir de ses attraits ce grand nombre d'assauts , & prend le tout en patience.

Je reviens sur mon chapitre. Je m'imagine que vous êtes fort impatiens de savoir pourquoi je me présente ici en habit de Valet. Oh ! je veux satisfaire vôtre curiosité. Le sujet de nôtre Comédie est ancien , & s'est passé il y a bien du temps : on va néanmoins le rajeunir , on va vous le donner comme s'il étoit tout nouveau :

il

il étoit donc à propos que laissant dans la Garderobe du Ciel ma *braverie* de Dieu , je parusse devant vous déguisé d'une manière toute nouvelle. Je viens de vous en avertir : Jupiter mon Seigneur & Pere est là-dedans : il y est sous la forme d'Amphitrion ; & il n'y a pas un Domestique de la maison qui ne s'y méprenne : car encore une fois , c'est un fin *Sire* que le Monarque du Monde ; il change de peau , ou du moins de figure , quand bon lui semble.

Comme donc mon Pere s'est travesti en Amphitrion , moi de mon côté , je me suis fait *Sofie* : c'est le Valet de ce Seigneur ; il est à l'Armée avec son Maître. Or quel est le but de ma *transformation* ? Favoriser les amours de mon Pere ; lui servir de com-
mode & de *Maqueréau* ; fonction honorable & glorieuse chès les Dieux & chès les Grands. J'ai encore eu une autre raison pour me *Sofifier*. Comme j'entre souvent dans le Palais , & que les Domestiques m'y voient aller & venir , ils ne manqueroient pas de me demander mon nom : mais comme ils me croient bonnement leur Camarade & leur Compagnon de service , aucun d'eux ne s'avisera jamais de s'informer qui je suis , & par quel endroit je prens la liberté d'agir si familièrement dans l'Hôtel d'Amphitrion.

Je ne puis assez vous le repeter ; tant le fait est rare & plaisant : Mon *Paillard* de Pere est dans ce logis , où il s'en donne à cœur joie : je vous répons qu'à l'heure qu'il

est , il ne laisse pas dormir sa Maîtresse , & qu'il la tient bien éveillée. S'ils respirent actuellement , s'ils sont en trêve ; mon Pere prend cet intervalle-là pour lui dire les nouvelles de l'Armée. Alcimène , qui de la meilleure foi du monde prend son Adultere pour son mari , Alcimène , dis-je , écoute avec un plaisir incroyable , & donne de tout son cœur dans le panneau. Je me fais un vrai plaisir de penser à la Gasconnade , à la Rodomontade du Seigneur : il me semble le voir étaler à sa Nimphe ses prouesses & ses exploits. Il lui conte avec *emphase* qu'il a battu & *déroulé* les Ennemis , qu'il les a mis en fuite , & peut-être que , pendant le fort de la bataille , il étoit fortement aux prises avec l'Epouse de son Rival. Le grand Guerrier ! C'est à lui pourtant qu'on attribue les bons & les mauvais succès de la *Tuerie Humaine* : il est le *Dieu des Armées* ; & il faut voir avec quelle profonde reconnaissance on le remercie , même en belle & bonne Musique , d'avoir fait périr les hommes par milliers. Ce Heros prétendu n'oublie pas de dire à sa Maîtresse , que la victoire lui a procuré de riches présents. Après tout il dit vrai : effectivement nous avons eu quelque chose de beau : mais comment cela , s'il vous plait ? En fourbes & en voleurs. Il faut que vous sachiez que , sans ouvrir une certaine cassette , nous avons pris tout ce qu'elle renfermoit. C'est un Diable que nôtre Maître Dieu ; il n'y a tour de *Gibeciere* qu'il ne sache ; & si
une

une fois l'envie lui prenoit de rire à vos dépens, vous seriez bien trompez vous autres Riches, vous Messieurs, qui nous volez nôtre gloire divine ; car il est certain qu'ici bas le *RICHE* est mieux servi que nous ; vous seriez, dis-je, bien attrapez en ne trouvant rien dans vôtre thrésor bien fermé. Il faut être mon Pere pour savoir s'enrichir sans qu'il y paroisse : mais aussi est-il vrai qu'il ne fait que reprendre son bien ; car il est l'*Auteur de toute bonne donation*.

Or vous allez voir quelque chose qui vous divertira ; c'est assurément le meilleur de la Pièce. Amphitrion le vrai va revenir de l'Armée : il sera sans doute suivi de son fidèle & affectionné *Sosie*, ce digne Valet dont j'ai l'honneur de représenter la figure : laissez nous faire ; vous verrez beau jeu. Mais ce n'est pas le tout : je dois vous donner le moyen de distinguer & de conoître le vrai : autrement vous n'auriez que la moitié du plaisir. Prenez donc bien garde à ce que je vais vous dire. Pour ne point vous tromper ni dans les Amphitrions ni dans les Sosies, voici un expedient infailible : j'aurai toujours ce petit *plumet* au chapeau¹ ; & mon Pere portera

B 5 au

¹ Ce chapeau est ce qu'on appelle en Latin *Petasis* : c'étoit un chapeau de campagne ; il avoit de grands & larges bords pour garantir des ardeurs du Soleil. Mercure portoit ordinaire-

ment cette sorte de chapeau, quoique les Peintres le fassent petit, orné d'une paire d'ailes. Mais le grand lui convient beaucoup mieux : car comme il est le Coutrier des Dieux, il est toujours par
voit

au sien un petit Cordon d'or¹. Vous ne sauriez vous y méprendre ; car ni le Seigneur Amphitryon , ni Monsieur son Valet n'auront les mêmes marques ; & nous les empêcherons bien de les avoir : savez-vous comment ? C'est qu'aucun , absolument aucun , des Domestiques de cette maison-ci n'aura l'honneur de voir ces marques de nôtre distinction² : Sans en censurer trop la Divinité , nous avons un peu le talent, nous autres Dieux, d'*invisibiliser* les choses visibles ; c'est unde nos plus beaux privilèges ; & si pourtant la Divinité en a tant , que je ne pourrois pas les nombrer. Enfin *tant y a* , vous seuls verrez les signes *distinctifs* ; & je vous donne ma parole de Mercure , vous la prendrez comme il vous plaira , que les Domestiques n'auront pas le plaisir de voir ces marques de distinction.

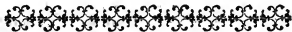
Mais *chut* , *chut* ! Voici justement Sosie , mon *Prototype* , mon modèle , mon original. Tel que vous le voiez avec sa Lanterne , il arrive du Port : le *Coquin* ne pense guère à l'avanture que je lui prépare : il s'at-

voie & par chemin. Ce n'est pas néanmoins par cet endroit-là que le Fils de Maïa est ici coiffé si au large : mais , c'est à cause que le vrai Sosie , que le Dieu Postillon devoit contrefaire en tout, revenant de la guerre , avoit actuellement un *Petafe* , ou chapeau à grand bord.

¹ Ce Cordon d'or étoit proprement une houpe ; & on a traduit Cordon , parce qu'elle étoit entortillée comme une corde.

² Car il dépend des Dieux de faire voir un objet aux uns , & de le cacher en même tems aux autres.

s'attend d'entrer chès lui : je l'entens même déjà frapper¹ : oh comment je vais vous le faire déloger ! Adieu, *Quirites*, adieu braves Romains ; souvenez vous que mon Pere & moi nous allons être deux bons *Bateleurs* pour vous faire bien rire.



ACTE PREMIER, SCENE PREMIERE.

MERCURE, SOSIE.

SOSIE.

Est-il un Mortel plus hardi que moi ? En est-il qui conoisse moins la peur, ou qui la conoissant sache mieux la braver ? Je n'ignore pas combien nôtre Jeunesse Thebaine² se fait craindre la nuit par ses desordres

B 6 &

¹ Il ne faut pas prendre mon expression à la Lettre. Plante dit, *le voici, il frappe* : mais cè n'est qu'une manière de parler. Mercure ne doutoit point que Sosie ne fût tout prêt à frapper : car il ne devoit pas s'imaginer que ce Valer feroit un si long dialogue. Ce sont les propres termes de Madame Dacier. Mais pour-

quoi ne le devoit-il pas ? La raison du Théâtre ne l'obligeoit nullement à cette ignorance-là. D'ailleurs, en ôtant à Mercure cette prévoyance de l'avenir, n'est-ce pas lui ôter le plus beau privilège de la Divinité ?

² Les jeunes Gens de Thebes, aussi-bien que de toute la Grèce, vivoient dans une grande dissolution : Coutant

la

& par ses débauches : cependant , voilà Monsieur Sosie qui se donne des airs de bravoure , & qui marche seul par la Ville avec autant d'assurance que s'il faisoit grand jour.

Avec tout mon *heroïsme* , je ne laisse pas de faire une réflexion qui m'importune. Que ferois-je à présent , si le *Triumvirat* ¹ de nôtre Magistrature , m'honorant des

la nuit dans la Ville , ils y commettoient route sorte d'excès : Les rues n'étoient sieu moins que sûres , & aparemment chacun se tenoit *clos & couvert* chès soi. Il ne faut donc pas s'étonner si Sosie applaudissoit à son courage ; vû sur-tout que naturellement il se sentoît un grand poltron. Comme la jeunesse Romaine n'étoit peut-être pas plus sage que celle de Thèbes , il est à présumer que le peuple se fit un plaisir de lui appliquer la Censure.

¹ Je vais coudre deux Notes ensemble ; l'une traduite du Latin , & l'autre transcritte du François : ainsi il y en aura pour les fâcheux. Je commence par la traduction.

Sosie a dit dans le Vers précédent , qu'il avoit grand sujet de craindre ces jeunes Détrousseurs de passans , qui courtoient la nuit : il infi-

nue dans le Vers suivant , qu'il a peur d'être pris lui-même pour un brigand nocturne , & d'en être puni par les *Triumvirs*. Chès les Atheniens il y avoit dans la Régence onze Magistrats , qui avoient une autorité semblable à celle des *Triumvirs* de Rome. Or la charge de ces Magistrats , dans l'une & l'autre République , étoit de présider aux prisons , de châtier ou supplicier les condamnés , & de connoître du crime de vol. Les *Triumvirs* Romains avoient chacun huit Lieuteurs ou Huitièrs , dont la fonction étoit de punir ceux qui avoient été déclarés coupables devant le Tribunal du *Triumvirat*. On ne fait pas certainement ni le rang , ni l'étendue du pouvoir , soit des Magistrats de Thèbes , soit des onze Juges chès les Atheniens , soit des *Triumvirs* Romains.

des beaux Titres de Vagabond & de Volceur, alloit se saisir de ma petite personne, & me faisoit jeter dans le fond d'un cachot? On m'en tireroit demain, à-peu-près comme d'un *garde-manger* ¹, pour m'étriller

B 7

d'im-

Au reste, Plaute commet ici une erreur volontaire touchant la Regence de Thèbes, soit parce que les Esclaves ne conoissent guère la forme du Gouvernement; ou du moins ils n'y regardent pas de si près; soit, & c'est ce qui paroît le plus probable, parce que nôtre Comique avoit en vû de censurer ici la licence de la Jeunesse Romaine.

C'est ce que dit l'Interprete Latin: mais prétendre que Sosie ne savoit point s'il y avoit un Triumvirat à Thèbes, & qu'il avançoit cela à tout hazard; en vérité, il faut être d'une grande foi pour acquiescer à une telle conjecture. He! d'où l'Esclave d'Amphitruon pouvoit-il conoître la Magistrature Romaine, puisqu'il n'y avoit point encore de Rome sur la Terre? Mais voyons la Note transcrite.

Je ne sai pas si l'on avoit à Thèbes des Triumvirs, ou bien si Plaute explique les coutumes Thebaines par celles de Rome. Je croi que c'est le dernier, car à Ro-

me on avoit des Triumvirs, que l'on apelloit *Nocturnes*, qui étoient trois Capitaines du Guet, qui avoient des Compagnies dispersées en divers corps de garde pour veiller à la sûreté de la Ville. Les charges de Triumvirs durèrent jusques au Regne d'Auguste, qui mit en leur place des Compagnies appelées *Cohortes vigilum*, qui obéissoient à un Chef nommé *Præfectus Vigilum*. A Athenes il y avoit les *Onze*, qui étoient ce qu'étoient à Rome les *Triumvirs*.

¹ On entend ici par *garde-manger*, l'endroit où on mettoit & d'où on tiroit toutes les choses nécessaires pour l'usage domestique. L'Intendant de ce lieu-là s'apelloit *Promus condus*. Le mot pour tire est, que comme on tiroit de la *celle promptuaire* une enclume pour fraper dessus avec des marteaux; de même Sosie pourroit être batu sans misericorde.

La vérité est, qu'on n'a pas pû conserver dans nôtre Langue cette Plaisanterie de Valet:

d'importance. On ne me donneroît pas le tems de plaider ma cause, & de me justifier. J'aurai beau me réclamer de mon Maître; on ne m'écouterà seulement pas. Tous les Assistans croiroient que j'ai bien mérité le châtiment. Ainsi je me verrai à la merci de huit grands & robustes *Coquins* ¹, qui frapperont sur le pauvre Sosie comme

Valet: Le jeu est sur le mot *depromar*, je serai tiré: Car comme *depromere* étoit un terme de cuisine, qui signifie proprement *tirer les provisions du lieu où l'on les garde*, Sosie en le mettant dans un autre sens ne laisse pas de jouer sur cette signification, & de dire, *d'où on me tireroit comme d'un garde-manger*. Ce qui fait dans le Latin un agrément, qui ne signifie rien dans la Traduction Française.

² Il y a ici de la controverse. Plaute dit *huit hommes robustes*. Par ces *huit hommes*, deux Commentateurs, que je Consulte, entendent ces huit Sergeans, dont on a déjà fait mention. Plaute, disent-ils, les nomme *les huit hommes*, dans le même sens qu'on dit *les Triumvirs*; & le Poëte continue d'entrer à dessein, en attribuant aux Thebains ce qui n'appartenoit qu'aux Romains. Mais cette opinion-là est solidement &

doctement renversée dans ce que vous allez lire.

Vn savant Interprete entend ici huit Lieutenans ou Sergeans, qui obéissoient aux *Triumvirs*; qu'on apelloit *Capitains*, qui étoient comme les Capitaines des prisons, & qui jugeoient des vols & de certains autres crimes. Mais je ne sai où il a appris cette particularité, que ces huit hommes étoient les Sergeans des *Triumvirs*; car on ne trouve rien de cela dans toute l'Antiquité Romaine. Plaute parle ailleurs de ces huit hommes, sans faire aucune mention des *Triumvirs*. *Asin. Act. III. Sc. II.*

Vbi sape causam dixeris adversus octo astutos audaces viros, valentes virgatores.

Et où souvent, pendu par les pieds, tu as plaidé ta cause contre huit robustes & hardis coquins, & d'ailleurs vigoureux donneurs d'étrivières.

Cette refutation me pa-
roît

comme sur une enclume ; & voilà comment, lorsque je reviens de loin, on exercera envers moi l'hospitalité aux dépens du public ¹.

J'ai obligation de cette belle affaire-là à l'impatience, & au peu d'humanité de Monseigneur Amphitrion. Il a voulu *de pleine puissance & d'autorité absolue*, que je sois parti du Port dès *qu'on ne voioit plus ni Ciel ni Terre*. Ce n'étoit point du tout mon intention ; j'ai résisté tant que j'ai pu ; mais, pour éviter un plus grand inconvénient, il a fallu se rendre. Quelle malice noire ! Comme si on ne pouvoit pas aussi-bien m'envoier de jour. En vérité, quant le sort cruel fait naître quel-cun pour l'esclavage, je ne Conseillerois jamais à ce *quel-cun-là* de s'engager au service d'un Riche ². Sa condition n'en fera que plus dure ; il ne fera qu'augmenter son malheur.

Un

roît fort satisfaisante : Suivant mon petit avis néanmoins, il y manque une chose: ne devoit-on pas nous instruire affirmativement sur ces *huit hommes*, & nous apporter une bonne raison pourquoi Plante les fixe au nombre de huit ?

¹ C'étoit la coutume chez les Anciens, Grecs & Latins, que Ceux qui revenoient de quelque voyage considérable, avoient droit d'hospitalité: ils avoient le logement & le repas aux

dépens de la Ville ; sur-tout, si n'ayant voyagé que pour les affaires Publiques, ils avoient réussi dans leur Commission. D'autres ne parlent pas tout-à-fait de même: sans faire mention du service de la Patrie, ils disent que généralement tous les Citoyens étoient logez & régalez à leur retour, s'ils n'avoient point d'amis qui les reçût.

² Cet endroit-ci est difficile: il regue, dans l'espace de neuf Vers, une observation

Un Maître, qui est en fortune & qui fait figure, ne vous donne ni repos ni patience, quand vous dependez de lui. Jour & Nuit ce Riche vous appelle : tantôt c'est pour un meslage ; tantôt pour un travail : enfin, toujours quelque chose à vous commander ; & on a grand soin de ne pas vous laisser perdre de tems. Le bon Patron s'enrichit à bon compte du travail de ses Gens, & ne voudroit pas se donner la moindre peine : il s'imagine que tout lui est permis pour se contenter : il croit que tous ses commandemens n'ont rien que de juste ; & il ne fait pas la moindre attention à nôtre lassitude & à nôtre fatigue ; ses ordres sont-ils raisonnables, sont-ils inhumains ? C'est ce qui ne l'inquiete nullement. Convenons donc, qu'il y a de violentes injustices à souffrir dans la Servitude : C'est un fardeau bien rude, & qu'on ne

scurité embarrassante, pour un Traducteur qui veut rendre scrupuleusement son Original à la Lettre : mais on ne peut se dispenser ici de ne s'attacher qu'au sens, & d'aider, en quelque maniere, au Poëte à se rendre clair & bien intelligible. C'est ce que vous ferez aisément, si, retranchant les pleonasmes, ou mots superflus, vous digerez ce passage à-peu-près ainsi.

L'Esclave d'un Maître opulent est d'autant plus malheureux, que le Patron a toujours quelques nouveaux ordres à donner ; & cela, pour empêcher le malheureux Valet d'avoir aucun repos. Ce riche Seigneur, qui ne conoit la peine que dans les autres, & qui vit agréablement dans la mollesse & dans les delices, se croit en droit de souhaiter tous les biens dont on peut jouir dans la vie.

Les

ACTE I. SCÈNE I. 41

ne peut porter qu'avec de terribles efforts.

M E R C U R E.

Voïez, je vous prie, ce *Marand* ! Il déplore sa condition. C'est vraiment bien à lui ! C'est moi qui devrois *pester* contre l'Esclavage : moi, dis-je, qui encore aujourd'hui me suis vû libre, & que Mon Pere, pour pouvoir mieux se divertir, a métamorphosé, de sa grace, en chetif Valet. Celui-ci qui est né dans la servitude¹, a l'impudence de se plaindre ; & moi qui suis Esclave pour faire plaisir au Seigneur Jupiter, je ne dis rien.

S O S I E.

A propos : j'avois envie de remercier les Dieux de mon heureux retour, & de leur faire, à ce sujet-là, une belle pctite *dévotion*. J'en jure par l'Eglise de Monsieur Saint Pollux², Divinité de merite, s'il en fut jamais :

¹ Les Romains apelloient *Verna* l'Esclave né dans la Maison du Maître ; & ceux-là étoient ordinairement les plus méprisez, parce qu'ils avoient pris naissance dans les fers ; & que d'ailleurs la fortune pouvoit avoir beaucoup contribué au malheur des autres. Un libre tombé dans la servitude peut se conserver l'ame belle & le Cœur libre : mais on suppose qu'un homme produit dans l'esclavage, a naturellement l'ame basse & le

Cœur mauvais.

² Pollux, Castor, Hercule ; ces trois Dieux reviennent souvent dans la bouche d'un Acteur qui assure quelque chose par serment : cette redite si fréquente importune même & rebute les Lecteurs ; mais aparemment c'étoit l'usage ; & les Romains ne se faisoient point un scrupule de prendre le nom de Dieu en vain. Le jurement par le Temple de Pollux étoit commun aux deux Sexes : mais

jamais : si les bons Dieux me recompensent comme je les fers. Savez-vous ce qu'ils feront ? Ce sera de m'envoïer ici quelques mauvais garçons, qui tout en souhaitant la bien-venue à mon Individu me mettent à bons coups de poing *le visage à la compote*, & les dents en *marmelade*. Cela m'apprendroit à être une autre fois plus reconnoissant envers le Ciel, & à me rendre plus digne de ses bienfaits.

M E R C U R E.

Voilà un homme fort rare ! Il se conoît & fait très bien ce qu'il vaut & ce qu'il merite.

S O S I E.

Après tout, nous avons grand sujet de nous feliciter ! Qui auroit osé esperer un succès si heureux ? Ni moi ni aucun Citoyen ne nous attendions à tant de bonheur. Voici pourtant la chose arrivée ! & nous aurons la joie de revoir encore nos *Foiers*. Nos Troupes victorieuses & couvertes de lauriers retournent chez elles. Nous avons battu les Ennemis à toute outrance ; nous les avons taillez en pièces ; & par une Victoire complete nous avons éteint le feu d'une Guerre Sanglante & ruineuse. Cette Ville, qui a causé aux Thebains des malheurs si funestes, elle est vaincue¹, elle est forcée : nous en sommes les Maîtres.

Com-

il n'y avoit que les femmes
qui jurassent par Castor ; &
les hommes avoient presque
toujours Hercule sur la Lan-
gue.

¹ Sosie semble insinuer ici,
que la guerre s'étoit faite
entre les Thébains & les
Télébiens. Cependant elle
se

Comment ce grand & glorieux exploit s'est-il exécuté? Par la valeur intrepide de nos Soldats; & par l'habileté, de mon Maître Amphitrion, leur Chef & leur General. Ce grand Capitaine a honoré ses Compatriotes en leur donnant des dépouilles des terres & des grains¹, & il a affermi le Thron de Creon nôtre bon Roi, que *Jupiter* *veuille prendre en sa Sainte & digne Garde!*

Son Excellence Monseigneur le General m'a donc envoié du Port pour venir annoncer à Madame² cette heureuse & impor-

se faisoit entre les Argives & les Taphiens, ou Télébiens, pour vanger le Roi Electrion & ses Fils; & les Thébains ne devoient être regardez dans cette Guerre, que comme des Auxiliaires. Soit, soit à dessein, soit par inadvertance, Commet la même faute rouchant le Roi Creon: Car dans la querelle il ne s'agissoit nullement d'affermir le Thron de ce Prince; mais seulement de punir les Télébiens, & de reprendre sur eux le riche butin qu'ils avoient fait sur Electrion & sur les Argives ses Sujets.

¹ Les anciens Romains avoient coutume de distribuer aux Soldats victorieux les terres Conquises, & du froment: Ce grain, aussi-bien que toutes les autres

productions des Campagnes ensemencées, s'appelloit *adorea*. Ce fut à l'occasion de ce blé, dont on recompensoit la valeur des Troupes, que la gloire & les honneurs militaires furent aussi nommez *Adorea*.

² Lorsque les Anciens revenoient de quelque voyage, ils avoient coutume d'envoier des Esclaves à leurs femmes pour les informer de leur arrivée, afin qu'elles ne pussent pas les soupçonner d'être venus pour les surprendre. C'étoit marquer aux Epouses qu'on ne se défioit point de leur vertu; & sur ce principe-là, je ne m'étonne plus de la froideur d'Alcmène pour Amphitrion, & du dépit qu'elle eut de le voir, à ce qu'elle croïoit bonnement,

portante Nouvelle. Je suis chargé de lui faire un détail exact de la conduite que Son Epoux a tenu pour l'*Intérêt Public*, pendant son *Generalat*; & de lui dire en même tems avec quel bonheur il a exercé le pouvoir du Commandement. Comme ma Commission est de la plus haute consequence, & que je puis même me regarder comme une espèce d'*Homme d'Etat*, je croi qu'il ne seroit pas mauvais que j'*aprisse ma leçon*, & que je meditasse un peu le raport que je dois faire à *Nôtre Maîtresse*, quand je serai devant elle; car enfin, chacun doit soutenir son rang; & je ne prétens pas passer pour un *Sot*. Si je mens, je ne ferai rien de nouveau: je laisse fort souvent la Verité dans la tête; & je ne la laisse descendre sur la Langue que quand je n'ai point d'intérêt à la cacher. Comment serois-je ici pour ne point dire de mensonges? Je n'ai absolument rien vû; & pendant qu'on se battoit le plus fort, c'étoit alors que je fuïois le plus vite. Je ne laisserai pas de parler en témoin oculaire; je raconterai tout de même que si, aiant été au feu & en grand peril, j'avois fait *des prouesses heroïques*; & néanmoins dans le fond je n'aurai point d'autre garant que le *Oui-dire*. Mais ça! je veux étudier scrupuleusement, & dans une posture *contemplative*,

les

menr, revient si tôt. Mais je doute que les Matis jaloux s'accommodassent d'un tel usage: ils aiment la chasse aux Amans; & ils

cherchent avec ardeur des decouvertes qu'ils tremblent de faire, & qu'ils ne font que trop tôt pour leur repos & pour leur honneur.

Ce

les termes choisis , que je dois employer dans ma Narration , & la bonne grace avec laquelle il faut que je les débite , & pour me rendre plus hardi : je m'imagine que ma Lanterne est Alcmène ; C'est elle que je veux apostropher. Il me semble que je dois m'y prendre de cette manière-ci. Après les premiers complimens , Alcmène m'ordonnera , sans doute , de commencer mon Recit. Alors , prenant un air grave , & saluant profondément , je débiterai de la sorte.

M A D A M E :

Dès que Nous fûmes arrivés¹ ; dès que les Troupes eurent débarqué , Amphitrion , votre *dignissime* Epoux & mon Maître , choisit les principaux de l'Armée , & les envoya de sa part aux Ennemis : Il ordonne à ces Députés de bien faire entendre son dessein aux Téléboïens , & de leur proposer en son nom : Si vous voulez , sans violence & sans guerre² , livrer les biens ravis

¹ Ce début & la suite ont un certain caractère de grandeur fort divertissant dans la bouche d'un Valet. Au reste on doit remarquer l'adresse de Plaute , qui apprend aux Spectateurs d'une manière très fine & très naturelle ce qu'il n'aurait pu leur apprendre ailleurs. On n'aurait peut-être point mal fait d'ajouter *très joyeuse*. C'est dommage que notre Poète ne soit pas l'Auteur de la Lanterne apostrophée , & qui est la *Représentante*

de la Princesse Alcmène.

² Les Grecs & les Romains avoient coutume d'envoyer des Ambassadeurs à leurs Ennemis , pour leur demander réparation des injures qu'ils prétendoient en avoir reçu. Toute la différence , qui étoit entre ces deux Peuples , consistoit en certaines formalitez , & surtout en ce que les Romains envoioient leurs *Feciaux* avant d'entreprendre la Guerre ; & les Grecs se contentoient souvent d'envoyer leurs

ravis & les Ravisseurs ; si vous voulez rendre de bonne foi ce que vous avez emporté , tout aussi-tôt Amphitriton remenera l'Armée ; les Troupes d'Argos sortiront de dessus vos terres ; & on vous offre la Paix & la tranquillité. Mais si , au contraire , vous refusez ce qu'on vous demande , & que vous choisissiez le parti de résister , vous devez vous attendre qu'on n'épargnera ni armes , ni hommes pour forcer votre Ville , & pour la réduire en cendres.

Quand nos Gens se furent acquittez de leur Commission , les Téléboïens , Nation qui a l'ame élevée , qui s'appuie sur son courage , & très fiere en ce qu'elle se sent forte & puissante , les Téléboïens , dis-je , traitèrent mal-honnêtement nos Députez , & leur parlèrent avec beaucoup d'arrogance. Ils répondent d'un ton menaçant , qu'ils sont en état de bien défendre eux & tous ceux qui leur apartiennent ; qu'ainsi on eût à éloigner au plus vite nôtre Armée de leur Frontiere.

Les

leurs Ambassadeurs , lorsqu'ils étoient entrez à main armée dans le Païs de ceux qu'ils vouloient attaquer ; comme ici Amphitriton n'envoie aux Téléboïens que lorsqu'il est à la vûe de leurs murailles. Le tems d'une si grande humanité n'est plus : on fait les préparatifs autant sourdement qu'il est possible ; on n'omet rien pour

prendre ses Ennemis au dépourvû , on ne fait ce que c'est que de commencer par des offres équitables ; & quand on a l'épée hors du fourreau , on publie un Manifeste , où , pour sauver les dehors , on donne à une cause visiblement mauvaise quelques tours specieux , par les ombres & par les couleurs de la Raison.

Les Députez aiant raporté cette réponse hautaine, Amphitrion fit incontinent marcher nos Troupes vers l'Ennemi. Les Téléboïens de leur côté firent aussi sortir leurs Legions de la Ville: *belle Soldatesque, voire des plus lestes qu'on puisse voir; j'étois enchanté de leurs armes brillantes,* Quand on fut sorti de part & d'autre en fort grand nombre, on sépara les Compagnies, on posta les Regimens; enfin on mit les Troupes dans l'*Ordonnance* où elles devoient être pour combattre. Nous nous rangeâmes en Bataille à nôtre manière & suivant nôtre usage: les Ennemis en font autant de leur côté. Ainsi les Armées s'entre-regardent fierement; & toutes deux en contenance, en posture de ne se point épargner. Pour ma part, *j'avois grande envie d'en decoudre, le bras me demandoit terriblement;* il n'y avoit pas un Téléboïen que je ne tuasse des yeux,

Lorsque les deux partis étoient dans cette brave resolution, les Generaux sortent des rangs, & se joignant au milieu des Armées, c'est-à-dire, dans l'espace qui les separoit, ils s'abouchèrent & firent leurs conventions. Le *marché* fut bientôt conclu. On arrêta que celle des deux Nations, dont les Troupes auroient le malheur de succomber & d'être défaites, se soumettroit entierement à la Domination de l'autre; qu'on livreroit au Vainqueur la Ville, le País, les Temples, les Maisons; & qu'enfin les Habitans se rendroient tous à discretion.¹

Cela

¹ Il y a dans l'Original *Vrbem*, la Ville; *Agrum*, la Cam.

Cela fait, les trompetes se font entendre dans l'une & l'autre Armée, & sonnent la charge; au son bruiant de cette Musique Militaire la terre retentit¹, & les Soldats s'animent jusqu'à la fureur. Ce sont des cris épouvantables; & les plus grands éclats de tonnerre font moins de bruit. Les Chefs des

Campagne; *Ara*, les Autels; *Foci*, les Foyers: C'est ce que Plaute appelle autre part, *divina humanaque omnia*, toutes les choses divines & humaines. *Urbem & Agrum*, la Ville & la Campagne; voilà *humana*, les choses humaines. *Ara* & *Foci*, les Autels & les Foyers; voilà *divina*, les divines. Quelquefois, après avoir compté tout en détail, on ne laissoit pas d'ajouter ces mots, *divina humanaque omnia*, toutes les choses divines & humaines; comme pour comprendre dans ces termes généraux tout ce qu'on pourroit avoir oublié dans les Articles. Tite Live donne un bel exemple de la maniere dont on se rendoit au vainqueur.

Le Roi leur demanda; Etes-vous les Députés & les Ambassadeurs envoyés par le Peuple Collatin, pour soumettre Vous & le Peuple Collatin? Nous les sommes. Le Peuple Collatin

est-il son Maître? peut-il disposer de soi? Il le peut. Ne vous rendez-vous pas, vous & le Peuple Collatin, votre Ville, vos Campagnes, vos eaux, vos frontieres, vos utensiles, enfin toutes les choses divines & humaines que vous possédez; n'assujettissez vous pas tout cela à mon pouvoir & à celui du Peuple Romain? Nous assujettissons tout sans réserve. Et moi je vous reçois.

¹ Le Latin dit, *Contra Consonat terra*, la terre en retentit. Un Interprete a voulu Corriger *Contra Consonant ferra*, les épées retentissent: parce que quand les trompetes sonnoient la charge, les Armées jettoient de grands cris, & faisoient, en même tems, un grand bruit avec leurs armes. Mais cet Interpreté se seroit épargné cette peine-là, s'il s'étoit souvenu que les Latins n'ont jamais dit *ferra* au pluriel, pour exprimer des Armes.

des deux Armées tâchent, par des Offrandes & par des vœux, de se rendre chacun Jupiter propice, de le mettre chacun dans ses intérêts: en suite, ils haranguent, chacun, leur Armée; ils exhortent les Troupes à se sacrifier pour la gloire du Prince, pour le bien de la Patrie; & on n'oublie pas de leur inculquer qu'ils ne sauroient finir plus glorieusement.

Les exhortations ne furent pas, comme bien d'autres, des paroles en l'air: Chaque Soldat fait de son mieux: il frappe courageusement de son fer: les traits font un bruit affreux: le ciel retentit du fremissement des Combattans: les haleines, les siffles, les respirations de Gens hors d'eux-mêmes & transportés de la passion de vaincre, sortent d'une force si rapide qu'il s'en forme un nuage dans l'air: le combat s'enflamme; il devient sanglant & meurtrier: Les Ennemis tombent en grand nombre, blessés mortellement & ne pouvant plus soutenir notre supériorité. Conclusion: Notre Armée fait tout ce que nous pouvions souhaiter: les Téléboïens sont par terre çà & là; nos Soldats viennent fondre sur eux pour les achever: nous avons le dessus; & enfin d'un si grand avantage nous redoublons notre bravoure & notre valeur.

Avec tout cela, dans ce carnage effroyable personne ne pense à fuir, personne ne quitte son poste: tous voulant être prêts à agir & à exécuter leur ordre; ils aiment mieux mourir que de se déranger, que de se *deposter*. Les blessés & les morts sont dans

le même endroit où on les avoit placé; les mourans & les morts gardoient encore leurs rangs. Dès qu'Amphitriton, mon Maître, eût connu cette fermeté inébranlable, il détacha aussi-tôt la Cavalerie, avec commandement de marcher par l'aile droite pour envelopper les Ennemis. Cette Cavalerie partit sur le champ, fit bonne diligence, & fondant, par la droite, avec de grands cris, & d'une impetuosité fort prompte, sur les Téléboïens, qui faisoient une défense, une résistance injuste; on les renversa, on les défit, on leur passa sur le ventre.

M E R C U R E :

Jusqu'ici, voilà un honnête homme! à l'exception de ce qui le regarde, il n'a point encore dit ni mensonge, ni fausseté: j'ai été spectateur de la Tragédie; Mon Pere & moi avons vû tout ce qui s'est passé dans le combat.

S O S I E :

Alors les Ennemis s'enfuirent en desordre & en confusion. Cette fuite accroît encore le courage de nos Troupes: on poursuit les Fuyards; & on les perce, on les crible, à coups de flèches & de traits; les corps des Téléboïens en étoient tout couverts. Notre Général lui-même fit un coup de Maître, tuant de sa propre main le Roi Pterelas¹. Cette Sanglante Action dura depuis

¹ Plaute fait ici un petit anachronisme: Car il est certain que Pterelas ne vivoit pas du temps d'Amphi-

trion; puisqu'il étoit fils de Taphius, fils d'une nièce d'Alcée, Pere d'Amphitriton; & par conséquent la Cousine

ACTE I. SCENE I. 51

depuis le matin jusqu'au soir. Il peut très bien m'en souvenir: graces à l'opiniâtreté *Téléboïenne*; mon estomac, qui de son naturel est de grand' vie; & mes longs & larges intestins eurent à souffrir ce jour-là; car je ne dinai point. Enfin, la nuit, comme si elle fût venuë exprès pour mettre le hola fit cesser les Vainqueurs, & arrêta la *Tuërie*.

Le lendemain, les Grans de la Nation vaincuë viennent de la Ville à Nôtre Camp: ils nous suplient, les larmes aux yeux, & les mains couvertes¹, de vouloir bien leur pardonner. En même temps ils abandon-

C 2

nent

fine germaine d'Amphitrion étoit Aïeule de Pœrelas. Mais de tels écarts sont permis à un Poëte Comique; n'étant pas plus esclave, ne dépendant pas plus de la Chronologie que de la Vérité.

¹ Ceux qui après leur défaite, avoient recours à la clemence du Vainqueur, & venoient lui demander la paix, portoitent une branche d'olivier, d'où pendoient des flocons de laine; en sorte qu'ils en avoient la main toute couverte. D'autres veulent que ce fussent des bandelettes: ils se fondent sur ces paroles de Virgile?

*Cui me fortuna precari
Et Vista Comptor voluit
præstendere ramos*

Auprès de qui la fortune m'a réduit dans l'état de Suppliant; & à qui elle m'a obligé de présenter les rameaux environnez de bandelettes.

Quelquefois on portoit ces bandelettes sans rameaux, comme ici, & dans Virgile,

Praferimus manibus vittas.

Nous vous présentons nos mains chargées de bandelettes.

Voilà donc deux Commentateurs aux prises, non-obstant le bel esprit & le grand savoir: l'un veut de la Laine, & n'en démord point; ajoutant pour sa raison que la Laine & l'olivier doivent être les armes ou les symboles de la paix, par-

nent à la puissance , à la disposition des Thébains leur Ville, leurs Personnes, leurs Enfans; enfin, tout ce qu'ils ont de Sacré & d'Humain. En suite, pour marquer l'estime qu'on avoit pour le mérite & la valeur d'Amphitriton Mon Maître, on lui fit présent de la coupe d'or, dans laquelle le Roi Pterelas avoit coûtume de boire. A ce que je voi, je ne demeurerai pas en chemin dans ma Relation de vive voix: je savois bien que j'avois de l'esprit: mais je ne m'en croïois pas encore tant. Voilà ce qu'on gagne auprès des Grands. Mais de peur d'accident de Memoire & pendant que j'ai ma bonne Cervelle pleine de ma *repetition*, j'entre vite au Palais pour rendre compte de tout à Madame, qui, je croi, sera ravie de mon éloquence. Il faut aussi que je me hâte d'exécuter le Commandement de Mon Maître.

M E R C U R E :

Oh Oh ! C'est vraiment tout de bon qu'il s'y en va: il est dans un grand mécompte; je veux aller au devant de lui. Sûrement, je ne permettrai jamais que cette figure d'homme là aprobe assés près de cette Maison-ci, pour en pouvoir seulement saluer la porte. Puisque j'ai pris son image, & que je lui ressemble tout comme si j'étois lui, j'ai résolu

parce qu'il n'y a rien de plus mou: pour la Laine, passe: mais je ne sai Comment il se tireroit d'affaire, touchant l'arbre. Mais en-

fin; dans ce combat d'étudition, qui vive? Pour moi, je me declare hautement pour les bandelettes.

Nestur

resolu de me mettre en belle humeur, pour me divertir, pour bien rire à ses dépens. Puisque j'ai son visage, sa taille, sa parole, sa démarche; enfin, toute sa forme, & même sa condition: il ne seroit pas à propos que pendant le tems que je le représenterai, je valusse mieux qu'il ne vaut. Ainsi, par les regles d'une conformité parfaite, il est nécessaire que je pense & que j'agisse en Sosie; que j'aie ses sentimens & ses mœurs. Je suis donc obligé, en Conscience de Personnage, d'être un insigne Scelerat, un trompeur, un fourbe, & sur-tout un fin & rusé *matois*: lui ressemblant par là autant en ame qu'en corps, j'emploierai, pour le chasser d'ici, son arme ordinaire; je veux dire sa mechanceté. Mais à quoi en a-t-il? Je le voi qui regarde le Ciel: je veux un peu l'observer de près.

S O S I E ;

Que veut donc dire cela? Plus j'examine la chose, moins je la comprends. Je consens de passer pour un ignorant *fieffé* ou pour un incrédule, si je ne suis pas au fait. Je gagerois bien par le sacré Temple de Pollux, que le Dieu *Nocturne* & Madame la Nuit son Epouse furent hier d'une debauchée de Nectar ou de vin. Ces vieilles

C 3 Di-

Nocturne est le *Vesper*, ou l'étoile du soir: on l'appelle aussi *Noctifer* porte-nuit; Comme l'étoile du matin est nommée *Lucifer*, porte-lumière. Sosie juge

que *Nocturne* s'est endormi après avoir bu, parce qu'il ne se remuoit point; & qu'il ne se souvenoit pas de se retirer, en faisant aussi coucher les autres Astres.

Divinitez , dont l'humeur est melancholique , & aussi sombre que leurs habits , burent largement & à rasades pour s'egaier : ils en prirent outre mesure ; & le Sommeil les aiant surpris dans leur Course, ils ronflent en quelque lieu , & ils y cuvent la boisson. Ma Conjecture est fondée en preuves infailibles. Je n'ai qu'à examiner le Ciel. Les Constellations Septentrionales , autrement les Ourfes, ne se remuent là haut non plus que des Marbres : La Lune n'a fait aucun mouvement , & n'a point changé de place depuis son lever : *Orion* , *Lucifer* , les *Pleiades* ne se couchent point ; tant les Etoiles errantes sont fixes & stables dans leur situation & dans leur aspect : enfin , on ne s'aperçoit point que les ténèbres se retirent tant soit peu pour faire place à la lumiere.

M E R C U R E :

L'idée de ce Faquin est assez plaisante ; il est bien loin du *Fait*. Mais , pour vous , noire , ou brune Nuit ? Continuez à executer ce que Mon Pere souhaite de vous. O Nuit ! Tu as l'honneur de rendre service au plus grand & au meilleur des Dieux : mais aussi ta complaisance pour *sa Majesté Foudroyante* est la meilleure chose du Monde : tu fais merveille pour ses Amours ; & tu ne peux placer un bon officé plus dignement , ni plus haut.

S O S I E :

Non : depuis que je me conois , je ne croi pas avoir vu une Nuit plus longue que celle-ci. Je me souviens , pourtant , d'en avoir passé une autre dont la durée m'ennuïa beaucoup : Ce fut celle , où , de peur que le
Som-

Sommeil du lit ne me causât quelque Letargie, je fus pendu & foueté pendant tout le tems que les autres dormoient : ¹ encore, s'en faloit il beaucoup que cette cruelle Nuit fut aussi lente, aussi paresseuse que celle-ci. Mais il n'est pas juste de mettre tout sur son compte : pourquoi le Soleil ne se lève-t-il pas à son heure ? *Ma foi* je ne doute point que le beau & *raisonnant* Phebus n'en tienne aussi. Vous verrez que s'étant hier échaufé plus qu'à l'ordinaire, & voulant, à la décence de son Châr, se rafraîchir à *rouge bord*, il s'en sera donné dans la tête, *il se sera fait joli* garçon, & que c'est ce qui le rend ce Matin si endormi. N'auroient ils point bu ensemble lui & la Nuit pour se racommoder ? Car il y a long tems qu'ils sont brouillez. Peut-être aussi que le Dieu du Jour, après avoir eu quelque demêlé domestique avec la Dame Thetis, sa digne Femme, s'arrête, s'amuse à une autre sorte de *racommodage* : mais non ; je m'en tiens à mon premier sentiment : je crois que le Soleil pouffa hier le soupé jusqu'à la débauche.

M E R C U R E :

C'est donc là comme tu Nous traites, Pendant ! Tu juges des Dieux par toi même ;

C 4 &

¹ Pour donner le fouët aux Esclaves, on les pendoit par les piés ou par les aisselles, si on vouloit les tenir long tems en cet état-là. Quelle barbarie ! Un savant Anglois n'a-t-il pas

raison de dire que si cet Animal nommé Homme n'avoit aucune education, & qu'il fût abandonné à son instinct naturel, il seroit plus cruel & plus feroce qu'aucune bête sauvage ?

& tu t'imagines qu'ils te ressembleront. Va, *Reste de potence*, je te paîrai en bonne Monnoie tes impietez en paroles & en actions. Aproche seulement ; tu trouveras ce que tu mérites.

S O S I E :

Où sont ces *Dévots* de Venus qui, à leur grand regret, couchent sans la Compagnie qu'ils souhaitent ? Cette Nuit-ci est fort bonne pour se dedominager auprès d'une Courtisane du mauvais marché qu'on a fait avec elle.

M E R C U R E :

Si ce fripon là dit vrai, Mon Pere a raison : peut il faire plus sagement que de contenter sa tendresse amoureuse, en faisant avec Alcmene, sa Maitresse, une longue station *de couchage* ?

S O S I E :

Pendant que je philosophe ici tout seul, mon affaire ne se fait pas. ça ! plus de remise ! Il faut que, de ce pas, j'aille m'acquitter de ma Commission. Mais qu'est ce que je voi devant nôtre porte, à l'heure qu'il est ? Un spectre ? Un Phantôme animé ? un homme ? A ce qu'il me paroît, c'est bien un homme en chair & en os. L'objet me déplait, & je n'en tire point bon augure.

M E R C U R E :

Je vous vens mon Original pour le plus timide, pour le plus lâche Coquin qu'il y ait sous le Ciel.

S O S I E :

Je suis en peine de conoitre cette Figure-là ? Il me vient, tout d'un coup, dans l'esprit

prit que je sai qui il est : C'est un homme qui, avec un certain instrument nommé *bâton*, veut me faire un nouveau tissu de drap pour me servir de manteau.¹ Je vous plains, Mes Cheres epaules, vous êtes menacées d'une couverture bien pesante !

M E R C U R E :

Nôtre homme a peur : il faut que je le jouë, & que j'en fasse une plaisante *Dupe*.

S O S I E :

Je suis perdu, c'en est fait de moi : les dents m'en demangent,² ou, pour mieux dire, elles me craquent. Assurement, à mon arrivée & à mon retour, on va, comme si j'étois étranger, m'indiquer pour Hôtellerie, *Au poing levé, & bien frapant*.³ Il me

C 5 paroît

¹ La phrase Latine est, *denuo Vult pallium detexere*, il veut m'enlever mon manteau. *Detexere* est un terme de Tisseran : il signifie proprement ôter la toile de dessus le metier. Sosie voyant que Mercure gesticule & remuë les doigts, dit fort plaisamment qu'il se dispose à lui prendre son manteau pour le racommoder ; Comme s'il avoit besoin d'être mis une seconde fois sur le metier. Il faut se souvenir que c'est une Comedie Greque : c'est pourquoi, il y parle de manteau qui étoit l'habit des Grecs.

² Pour bien entendre ce passage, il faut savoir que

les Anciens prenoient pour des presages, presque tous les mouvemens du corps qui leur arrivoient : par exemple, les palpitations de Cœur ; les batemens des doigts, des yeux, des sourcils ; la demangeaison des dents, du dos & de la tête.

Ainsi Sosie, tirant mauvais augure de sa demangeaison de dents, prévoit que cet Inconnu va lui faire un mauvais Parti. Mais comme je ne croïois point que les dents pussent demanger ; j'ai hazardé, bien ou mal le mot *Craquer*, qui, ce me semble, convient mieux à la peur.

³ C'a été toujours la Coutume

paroît avoir de l'humanité, ce Personnage-là; & sachant, peut-être, que Mon Patron, par un ordre injuste, cruel, m'oblige à veiller, & m'arrache ce Sommeil que j'aime tant, & qui, après le Vin, la bonne chère, & *quelque autre chose*, fait mes plus grandes delices; sachant, dis-je, cela, il sera assez genereux pour me rouër de coups afin de me faire dormir. En verité, je tombe, je n'en puis plus de fraïeur. Mais, au nom d'Hercule! regardez un peu ce Corps-là: qu'il est grand! qu'il est fort! C'est quelque Décendant de la Nation *Gigantesque*.

MER-

tume, dit un Interprète, d'orner le devant des Maisons de quelques peintures qui soient vûës des passans, & qui indiquent le logis d'un Ciroïen à ceux qui le cherchent. C'est sur cet usage-là que Sosie fait une allusion badine, insinuant qu'il logera à l'enseigne *du poing fermé*, c'est à dire que cet homme-là, quel qu'il soit, avoit bien la mine de l'ajuster de toutes pièces. Mademoiselle le Fevre a rendu tout cet endroit-là avec autant de délicatesse que d'agrement.

Je suis perdu! Je sens de certains elancemens à mes machoïres qui pourroient bien me pronostiquer que cet homme a envie de me rece-

voir à bonnes gourmandes. C'est sans doute qu'il est charitable, & que voïans que mon Maître me fait veiller si tard, il veut me faire dormir à coups de poing. C'est dommage que la chute soit faussée: Car je ne croi pas que les Coups de poing aient jamais provoqué le Sommeil.

Il y'a dans l'Original, *Oppido interii! Oppido* signifie *beaucoup*. Festus dit que ce mot a été pris du discours ordinaire des Laboureurs qui se demandoient les uns aux autres combien ils serroient de froment; & qu'ils répondoient, *assez* pour une Vilie: Car *oppidum* signifie aussi Ville.

Ce-

MERCURE:

Je veux élever la voix , & parler tout haut vis à vis de lui : il m'entendra ; & conséquemment, la fièvre d'épouvante , qui le tient déjà , va redoubler d'une grande force.

Allons , allons mes Bras ! D'où vous vient cet engourdissement ? Reveillez vous donc. Vous laissez jeuner mon Ventre : combien y a-t-il que vous ne lui avez rien donné ? C'est du plus loin qu'il me l'ouvienne. Il est vrai qu'encore hier , vous depouillates quatre hommes ; & que quand ils furent tout nûs , vous les endormites à force de les battre : mais le tems qui s'est écoulé depuis ce brave exploit , m'a duré un Siècle.

S O S I E :

Ce *Fierabras* donne d'excellens *soporatifs*. Malheureux que je suis ! Il n'y a pas jusqu'à mon Nom qui ne soit en danger. Jusques à présent j'ai été Sosie , gare que je ne devienne *Quintus*.¹ Ce redoutable Aventurier se glo-

C 6 rifie

¹ Ce mot *Quintus* perd ici sa force & sa grace dans notre Langue ; & en voici la raison. Il étoit assez ordinaire aux Romains d'employer les nombres pour donner les noms , ou plutôt des surnoms selon l'ordre de la naissance. Un enfant étoit il né le Cinquième , par exemple ; on l'appelloit *Quintus* , & il gardoit ce

nom là toute sa vie : de *Quintus* se formoit *Quintius* ; de *Sextus* , *Sixième* , *Sextius* ; de *Septimus* , *Septième* , *Septimius* ; &c. Il en étoit de même des femmes. Sosie badine donc ici en disant qu'il craint de perdre son nom ; & qu'au lieu de Sosie on ne l'appelle *Quintus* , lorsque tout de coups par *Mercuré* il dormira

rifie d'avoir provoqué le Sommeil à quatre hommes. Je crains bien de faire aujourd'hui le *Cinquieme*.

MERCURE:

Ce fera, donc, de cette maniere là que je l'ajusterai *de toutes pièces*.

SOSIE:

Il accommode sa ceinture ? Oh ! constamment, il se prepare.

MERCURE:

Il ne peut pas l'échaper : il sera batu & rebatu.

SOSIE:

A qui, donc, prepare-t-on ce regal-là ?

MERCURE:

Quiconque aprochera de Moi, il peut compter sûrement qu'il mangera *une bonne Salade de poings*.

SOSIE:

Grand merci, Monsieur l'Affaifonneur ! Fi de vôtres mets ! Je n'ai nulle envie de rien prendre de toute la nuit. D'ailleurs, il n'y a pas long tems que j'ai soupé. Si donc vous voulez me croire, vous servirez votre repas à des Gens qui sont plus en appetit que moi.

MERCURE:

Voilà un poing celui-là ! Je vous répons qu'il est de poids.

SOSIE:

Où suis-je, Grans Dieux ! Comment, il pèse ses poings ?

MER-

mira avec les quatre autres que ce Dieu se vançoit d'a- voir livré au Sommeil, à	force de coups de poing, c'est à dire de les avoir tuez.
--	--

Le

MERCURE:

Mais, si je me contentois, pour le faire dormir, de le toucher doucement¹ & comme en le caressant *un peu plus fort que jen?*

C 7 SO-

¹ Le Latin dit *trahim tangam*; Je le toucherais tout d'un trait. Ce ne peut pas être là le sens de notre Auteur: il entend donc ici caresser d'une main douce & ouverte; à peu près comme nous caressons les chiens & les chats, en leur passant la main depuis la tête jusqu'à la queue. Si bien que ce *trahim tangere* doit se prendre ici dans un sens tout à fait ironique; signifiant fraper de toute la force du bras. Mais Madame Dacier n'est pas, contente de cette monnoie là. Vous allez voir.

Je puis dire que les Interpretes n'ont point entendu ce passage. *Trahim tangere* n'est autre chose que *leniter trahere*, *froter doucement*. Les Romains avoient mis à cet usage des hommes & des femmes qui étoient appellez *tractatores* & *tractatrices*, des *froteurs* & des *froteuses*. L'on peut voir Martial Epigr. 82. Liv. 3. Seneque à la fin de l'Epître LXVI. a voulu parler des *Froteurs*, lors qu'il a

ecrit. *An potius optem ut malacissandos articulos exolevis meis perrigam? Ou donnerai je plutôt mon corps à froter à mes esclaves?*

Ce *frotage*-là est un peu mortifiant pour les Interpretes qui, faute de l'avoir connu, ont donné à gauche dans l'explication du *Trahim*. Mais quel remède! Il faut faire gloire d'être corrigé, sans retour sur la Correcrice & la Censeur: C'est le plus équitable & le plus Court. La Note suivante est sur le même ton.

Plaute fait dire au Sosie de Jupiter *Amphitrionis*, *Nequiter ferire malam male dicit manus; ma main a mal appris à ne pas fraper une joue, comme il faut*. Les Interpretes se donnent la gêne pour expliquer ou pour corriger ce vers; & je puis dire qu'il n'y en a pas un qui ait donné dans le véritable sens. Lors que Mercure dit, *Quid si ego illum trahim tangam*; mais si je le frottois doucement? il fait de la main comme s'il frottoit

S O S I E :

Je vous prie de vous en épargner la peine : je n'ai nullement besoin de cette charité-là. Il y a trois jours & trois nuits que les fenêtres de mon beau Visage ; & mes paupieres n'ont point fermé. Ainsi vous jugez bien que vôtre pavot, vôtre opium, enfin vôtre *dormitif*, seroit fort inutile.

M E R C U R E :

C'est-là commettre un crime des plus énormes : quand on ne fait que souffleter, la main ne fait rien qui vaille ; &, ne sachant point son métier, elle applique seulement un peu de rouge sur la joue. Mais pour toi ? il faut que celui sur le visage de qui tu exerceras ton poing, change si bien de *face*, qu'il ne soit plus reconnoissable, ou du moins que toutes les dents aient deserté des deux Machoires.

S O S I E :

A ce que je voi, cet Operateur-là est, de son Metier, *Racommodenx* de Visages ; il veut rendre le Mien comme s'il étoit tout neuf.

M E R C U R E :

Celui que tu auras accommodé dans toutes

frotoit quelcun fort légèrement ; mais voyant que ses poings sont un peu trop rudes pour cela, il ajoute, *Pessimus est facinus, j'enrage ! nequiter ferire malum male, ou mala discis manus.* Mot à mot ? cette maudite main n'a appris qu'à

fraper rudement, il oppose ferire, fraper, à tangere, toucher. C'est pourquoi il dit immédiatement après, *alia forma oportet esse quem* &c. il faut que celui qu'elle a une fois touché, change entierement de figure.

Voici

tes les regles de ton talent, tu dois bien prendre garde, sur tout, qu'il ne lui reste pas le moindre petit Os dans la bouche; cela pourroit la gêter, & rendre l'haleine mauvaïse.

S O S I E: .

Je m'estimerai bien heureux, & je l'aurai echapé belle, si cet habile *Desosseur* ne visé point à m'ôter tous les os pour faire de moi une Murène¹ ou quelque autre de ces poissons à qui on ôte les arrêtes. Loin d'ici ce barbare *Chirurgien* qui desosse les Hommes! Je suis mort s'il m'a regardé!

M E R C U R E:

Quel-cun sent ici quelque chose pour son malheur.

S O S I E:

Helas! seroit-ce, donc, que effectivement j'ai lâché une mauvaïse odeur?

M E R C U R E:

Il faut que ce quel-cun-là ne soit pas loin: mais je devine, & je gagerois bien, qu'il vient des pais etrangers, & éloignez d'ici.

S O S I E:

Affurement, il se mêle de l'Avenir²; il entend l'Art de predire, c'est une espèce de Prophète.

M E R-

¹ Voici comment on s'y prenoit pour ôter les arrêtes à une Murène: premièrement, on lui donnoit force coups de bâton. Ensuite on la pressoit bien avec les mains depuis la tête jusqu'à la queue pour en faire sortir les artêtes. Quelques uns confondent la Murene

avec la Lamproie: mais je croi que ce sont deux espèces de poisson; la Lamproie n'aïant point d'arrêtes. Mademoiselle le Fèvre a changé cette Murène en Lièvre; l'expedient étoit admirable pour lever la difficulté du desossement.

² Il y a dans l'Original, su-

MERCURE:

Je ne puis plus me tenir: Si vous sachiez
combien les poings me demangent!

SOSIE:

Si, quique vous soïez, vôtre dessein est
d'exercer vos poings sur moi, je vous de-
mande une petite grace, c'est qu'auparavant
vous vouliez bien faire un essai, en frappant
de toute vôtre force contre une muraille;
après cela, ils seront si bien éprouvez!

MERCURE:

Une certaine voix a volé jusqu'à mes
oreilles.

SOSIE:

Il faut que je l'avouë, j'ai été un mal-
heureux, un maudit du Destin! pourquoi,
puisque ma voix a des plumes, & que elle
vole comme un oiseau, pourquoi ais-je ou-
blié de lui arracher les ailes?

MERCURE:

Cet impertinent Messager, avec sa bête de
charge, pourroit bien recevoir de Moi cer-
taines faveurs qu'il ne brigue pas.

SOSIE:

Sur mon ame, je n'ai point d'animal de
somme; pas même un ANE, à moins
qu'on ne dise que c'est MOI.

MER-

superstitiosus, Superstitieux.
Les Anciens apelloient Su-
perstition tout ce qui avoit
quelque rapport avec la co-
noissance & la prediction
de l'Avenir: les auspices,
les augures, les prophéties,

l'Astrologie Judiciaire; en-
fin tout ce qui concernoit
l'Art de deviner, passoit
chès les Eclairez pour des
Speculations visionnaires &
chimeriques.

ACTE I. SCENE I. 65

MÉR C U R E :

Il faut lui donner une bonne charge de coups de poing.

S O S I E :

Depuis que je suis débarqué je me sens toujours de la danse de Mer, & de l'agitation du Vaisseau. Je veux que Hercule ne *me soit jamais en aide*, si je ne suis pas encore étourdi, & fatigué du bateau. Il me prend même, à tout moment, une nausée. Aiant, donc, toute la peine du Monde à me traîner, quoique je n'aie que mon Corps: comment pensez vous que je pourrois marcher si je portois un fardeau?

MÉR C U R E :

Affûrement, un je ne sai qui parle proche de moi, & s'entretient tout seul.

S O S I E :

Bon, bon ! Je me rassure ; il ne me voit point. D'ailleurs, il dit qu'il entend causer *un je ne sai qui* : ce ne peut, donc, pas être Moi ; car je suis bien connu, graces à mon merite ; & toute la Terre sait que je m'appelle *Monsieur Sosie*.

MÉR C U R E :

Sérieusement : il me semble que la voix vient, du côté droit, me fraper les oreilles.

S O S I E :

J'ai grand' peur de païer aujourd'hui pour ma voix, & qu'il ne me frape pout se vanger de ce que elle l'a frapé.

MÉR C U R E :

Cela va très bien : je le voi qui s'avance: laissez moi faire ; vous allez rire, fuffiez vous des Heraclites.

S O -

S O S I E :

Je suis saisi de fraïeur ; la crainte me possède tout entier ; jamais transe ne fut plus grande que la mienne. Ma cervelle tourne & se renverse ; je pers absolument la tramontane ; & si quel-cun me demandoit à présent où & en quel endroit de la Terre je suis, que Pollux me confonde si je pourrois le dire ! Je croi que je vais être changé en Statué : la peur m'ôte le mouvement ; je deviens immobile. Malheureux ! *tu ne peux pas mettre un pié devant l'autre.* Adieu les ordres de mon Maître ! les voilà disparus : mais, ce qui est bien autre chose, adieu le brave & incomparable Sosie ! Hélas ! Il va faire sa Commission chez les Morts. Qu'ais-je donc fait de mon esprit ? Je raisonne comme un *Sot* : qui m'empêche de contrefaire le vaillant ? Tant de Gens se déguisent dans le Monde, & tâchent d'y passer pour ce qu'ils ne sont point ! Allons ! je veux cacher en Heros mon tremblement & ma fraïeur. J'aborderai fierement mon homme ; je lui parlerai de même : qu'arrivera-t-il ? A ma contenance & à mes paroles, ne doutant point que je ne sois pour lui tenir tête, il ne se hâtera pas de me fraper. Par cette hardiesse forcée, je conjurerai l'orage des coups de poing ; & c'est tout ce que je demande.

M E R C U R E :

Où vas tu, toi qui portes *Vulcain renfermé dans une Corne*, où vas tu avec ta Lanterne allumée ?

S O -

¹ L'usage des Lanternes est fort ancien ; on les faisoit

S O S I E :

Pourquoi, & de quel droit demande tu cela, toi qui entens si bien à desfoffier *une bouche humaine* avec tes poings?

M E R C U R E :

Es tu esclave? es tu libre?

S O S I E :

Je suis ce qu'il me plaît d'être; & je n'ai pas à t'en rendre compte.

M E R C U R E :

Dis tu cela?

S O S I E :

Oui, sans doute, je le dis; & je suis prêt à le soutenir.

M E R C U R E :

Pendart!

S O S I E :

Tu en as menti; du moins pour le present.

M E R C U R E :

Or je vais bien te faire avouer que je dis vrai.

S O-

soit de corne ou de peau. On dit que Prométhée en fut l'inventeur. Nos Lanternes sourdes étoient aussi fort en usage: elles étoient quarrées, & elles n'éclairaient que par un côté.

L'injure, dans le Texte Latin, est *Verbero*. Notre Langue ne peut conserver le jeu que Plaute fait sur ce mot là, qui est *nom* & *verbe*: lors qu'il est nom, il signifie un homme qui

merite d'être battu; & quand il est verbe, il signifie *je frappe*. Mercure l'emploie dans le premier sens; & Sosie le prend dans le second: C'est pourquoi il lui dit, *tu en as menti, pour l'heure*; car tu ne me bats pas. Et Mercure lui répond, *mais je vais tout presentement te faire avouer que j'ai dit vrai*; car je vais te battre.

• Mer-

S O S I E.

Je ne voi pas que la chose soit fort necessaire.

M E R C U R E :

Je veux favoir, où tu es parti, à qui tu es, & pourquoi tu es venu.

S O S I E :

Je viens ici, & je fers mon Maitre : es tu, à present, plus savant ?

M E R C U R E :

Je pourrois bien aujourd'hui retenir, arrêter le débordement de ta mechante langue.

S O S I E :

Tu ne saurois ; car elle est trop bien gardée.

M E R C U R E :

Tu continuë à jaser, & à dire de froides plaifanteries ? Repons moi juste : quelle affaire as tu dans cette Maison-là ?

S O S I E :

Mais toi aprens moi, plutôt, quel intérêt tu y prens.

M E R C U R E :

Le Roi Creon a coutume de poster toutes les nuits des Gardes & des Sentinelles¹.

S O S I E :

Il a raison : quand ce seroit moi, je ne pourrois pas agir plus sagement. Puisquë nous étions hors du Roïaume, pouvoit il faire rien de meilleur que de se precautionner au dedans contre toute surprise. Mais
va,

¹ Mercure veut faire entendre à Sosie qu'il est de garde cette même nuit ; & que le Roi Creon l'a posé là.

ACTE I. SCENE I. 69

va, cours, Mon Ami; annonce l'agréable nouvelle du retour des Domestiques.

M E R C U R E :

J'ignore à quel titre tu peux te nommer *Domestique* : mais j'ai la bonté de te donner un avis charitable : C'est que si tu ne te retire au plus vîte, ta *Domesticité* ne sera pas traitée Domestiquement.

S O S I E :

Je vous assure que je demeure-là; j'y fais la noble profession d'Esclave.

M E R C U R E :

Mais fais-tu comment je m'y prendrai pour te mettre dans l'elevation, & au dessus des autres, si tu ne te hâtes de retourner sur tes pas?

S O S I E :

He! Comment feras-tu?

M E R C U R E :

C'est que si tu persiste à ne vouloir pas t'en aller, je prendrai un bâton; & je t'en donnerai tant de coups, tant de coups, que je serai contraint de te faire emporter.

S O S I E :

Je proteste contre une telle violence; & je me declare Domestique de ce Palais.

M E R C U R E :

Fais y bien reflexion : il faut assurément que tu aime à être batu, puisque tu n'es pas encore parti.

S O S I E :

Avez vous, donc, résolu d'empêcher que, au retour d'un long voiage, j'aie me reposer au Logis?

MER-

M E R C U R E :

Tu te dis de cette Maison-là; toi, ce qui s'appelle toi?

S O S I E :

Ce qui s'appelle moi; rien de plus certain.

M E R C U R E :

Qui est ton Maître?

S O S I E :

Amphitrion, celui qui commande à présent l'Armée des Thebains, & qui a épousé Alcmène.

M E R C U R E :

Quelle fable me conte-t-il là! Comment t'appelle tu?

S O S I E :

Je suis connu à Thebes sous le nom de Sosie; & j'ai l'honneur d'avoir été procréé en legitime mariage, de Dævus, Esclave très-digne.

M E R C U R E :

En vérité: Monsieur l'Impudent, tu avois bien ton malheur à faire quand ton mauvais Genie t'a inspiré de venir ici. Tu accumule mensonge sur mensonge; tu es tout coufu de faussetez.

S O S I E :

Tu n'y penses pas: l'habit avec lequel je suis venu est coufu de fil: mais pour moi? je ne fais ce que c'est que de coudre des tromperies.

M E R C U R E :

Dès lors tu mens grossièrement; car ce n'est pas ton habit qui t'a amené, ce sont tes piez.

SO-

ACTE I. SCENE I. 71

S O S I E :

La remarque est ingénieuse; & de plus, elle est fort vraie.

M E R C U R E :

Tu feras donc *etrillé*, *froté*, battu pour ton mensonge.

S O S I E :

Je te jure, par l'Eglise de Pollux, que je n'y suis point du tout disposé; & que, si tu le fais, ce sera entièrement contre mon intention.

M E R C U R E :

Et moi, je te jure, par le Messager & le *Factoton* de Jupiter, que tu sentiras mes coups malgré toi. *C'est une affaire toisée*, c'est une chose résoluë, & qu'il n'est pas en ton pouvoir de détourner.

S O S I E :

Ah! Je te prie, je te conjure, ne me frappe point : laisse moi la face & la bouche telles que la Nature me les a données, j'en suis extrêmement content. A l'aide, au secours! on m'affassine.

M E R C U R E :

As tu bien l'impudence de te dire Sosie? C'est moi, c'est moi qui le suis; & comme un même homme ne peut pas être, à la fois, en deux endroits, il est impossible que tu sois Sosie.

S O S I E :

Je suis perdu sans ressource.

M E R C U R E :

Ce que tu dis n'est encore rien : tu verras bien autre chose! Réponds, à présent; à qui es tu?

S O-

S O S I E :

A toi ; car tu m'as pris à ton service, & tu as fait en ma Personne une jolie & utile acquisition pour l'exercice & pour la culture de tes poings. O fidèles Citoïens de Thebes ! Aïez pitié de ma déplorable Conjoncture.

M E R C U R E :

Quoi tu ose encore crier, Bourreau ! Parle ; qu'est ce qui t'amène ici ?

S O S I E :

Pour te donner quel-cun à battre, & propre à guerir la demangeaison de tes poings.

M E R C U R E :

Dis donc sincerement ; à qui apartiens tu ?

S O S I E :

Je te l'ai déjà dit ; je suis le Sosie d'Amphitrion.

M E R C U R E :

Par-bleu, tu en auras une nouvelle touche, puisque tu continuë à mentir. C'est moi qui suis Sosie ; ce n'est pas toi.

S O S I E :

Plût aux Dieux que tu le fusses ! à condition que j'aurois sur toi le même avantage que tu as sur moi, & que je pusse *te rouër de coups*.

M E R C U R E :

Tu *marmotes*, ce me semble, tu gronde entre les dents.

S O S I E :

Qu'à cela ne tienne que tu laisse reposer mes machoires ; je me tairai volontiers.

MER-

ACTE I. SCENE I. 73

MERCURE :

Hé bien ! à ce moment-ci , qui est ton Maître ?

SOSIE :

Celui à qui vous jugerez à propos de me donner pour valet, Monsieur.

MERCURE :

Mais quoi ; Comment te nomme-t-on , à présent ?

SOSIE :

Je m'appelle *Personne*, *Nul*, *Aucun*, Monsieur : avec votre permission , je porterai ces trois noms-là jusqu'à ce qu'il vous plaise de m'en donner un autre.

MERCURE :

Tu te declarois, pourtant, le Sosie d'Amphitryon.

SOSIE :

Je parlois en ignorant , ou en étourdi , Monsieur : ne me connoissant pas aux termes, je crus que le mot Esclave pouvoit signifier *Compagnon* ; & je m'en servis , à tout hazard : car je vous assure, que je suis le Camarade, & le bon Ami de Monsieur le General.

MERCURE :

J'étois fur de mon fait ; & je savois bien que de nous deux j'étois le seul Sosie Valet. Apparemment la tête te tourne, Mon Garçon.

SOSIE :

Vous voulez dire, que la Raison me fuit : Ah si c'eût été le bon plaisir du Ciel que vos poings eussent fait la même chose !

D

MER-

MERCURE :

Cela est donc conclu & arrêté : moi, moi seul suis ce Sosie que tu prétendois être tout à l'heure.

SOSIE :

Soïez le, donc, à la bonne heure ! Mais je vous demande très humblement une grâce : accordez moi la liberté de pouvoir vous parler sans être battu.

MERCURE :

Soit : faisons une petite trêve ; & décharge ton cœur ; dis ce que tu voudras.

SOSIE :

Oh ! une trêve ne suffit pas : il me faut une Paix dans toutes les formes : autrement j'aurois toujours sujet de trembler : mes poings ne sont que *des pattes d'alouette* en comparaison des vôtres.

MERCURE :

Parle hardiment, te dis-je ; je ne te frapperai point.

SOSIE :

Puis-je me fier à votre parole ?

MERCURE :

Oui ; tu le peux : je suis aussi honnête homme que toi.

SOSIE :

Mais si vous me trompiez ?

MERCURE :

En ce cas-là, je consens que Mercure, le Dieu des menteurs, se fâche contre Sosie : *voilà* quel horrible serment.

SOSIE :

Je suis content, & je n'ai plus rien à craindre. *Or sus, Monsieur le Bateur de Gens ;*

ACTE I. SCENE I. 75

Gens; écoutez bien, s'il vous plaît, & ne perdez pas un mot de ce que je vais dire: je vous soutiens, à votre barbe, que je suis Sosie, valet esclave d'Amphitryon, à votre service.

MERCURE:

Encore? Quoi tu retombe dans ton impudent mensonge?

SOSIE:

Tout beau! Respectez la Paix; ne violez pas Notre Alliance: Je dis la vérité.

MERCURE:

Il n'y a Pacification ni Alliance qui tienne; il faut que tu sois puni à proportion de ton insolence.

SOSIE:

Tout ce qui vous plaira: faites valoir votre supériorité de force; enfin, contentez vous; je ne saurois l'empêcher. Mais avec tout cela; je ne me rétracterai jamais de ce que je viens de dire. Oui, je veux bien encourir la haine d'Hercule, je veux bien recevoir un coup de sa Massue, jurement execrable! si je dissimule d'avantage ce que je suis.

MERCURE:

Je te défie que, de ton vivant, tu puisses m'empêcher d'être aujourd'hui Sosie.

SOSIE:

Et moi, je vous défie, avec tous vos coups de poing, de pouvoir jamais me *Désosier*; j'en prends le Dieu Pollux à témoin. Je vais bien plus avant: je soutiens que je suis le seul Sosie qui est parti d'ici avec Amphitryon pour aller joindre l'Armée.

D 2 MER.

MERCURE :

Cet homme-là est attaqué d'un dérangement de cerveau.

SOSIE :

C'est toi qui as le mal que tu me reproche : croi moi, va chercher de l'ellébore, tu en as grand besoin. Comment, *Diable!* tu voudrois me faire accroire que je ne suis point Sosie, ce fameux Valet d'Amphitrion? Est ce que nôtre Vaisseau n'est pas arrivé, cette Nuit, du Port Persique? Est ce que mon Maître, de sa grace, & à mon grand regret, ne m'a pas envoié ici? Est ce que je ne me trouve pas en chair, en os, en barbe, &c. devant nôtre Palais? Ce n'est pas un autre que moi qui tient cette Lanterne : quand je m'écoute, j'entens bien que je parle : quand je ne dors point, je conclus d'abord que je veille; & c'est ce que ie fais à present. Mais enfin : est ce que cet homme-là, si c'en est un, & non un des bourreaux du Tartare, est ce, dis-je, que cet homme-là, que mon cruel Destin m'a fait rencontrer, & qui m'arrête, ne m'a pas amolli les dents avec ses poings? Il ne l'a fait que trop, de par *Hercule*², & les jouës me font une dou-

² Le Port Persique est de la mer Euboïenne : il étoit proche de Thebes; & on l'appella *Persique*, à cause que la flotte des Perses vint une fois y mettre à l'ancre. On connoît, par là, que Plaute, soit exprès, soit par ignorance, a commis un gros anachronisme : Car

les Perses ne firent irruption en Perse que long tems après Amphitrion.

³ C'est est plaisant? Sosie jure ici par *Hercule* qui n'est pas encore né; & qui ne doit naître qu'au dénouement de la Pièce : autre anachronisme, qui aparemment venoit d'inattention.

douleur insupportable : Malheureux, faut il que tu manque de courage ! Mais à quoi bon tout ce grand raisonnement ? Puisque j'ai tant de preuves pour me conoitre, & qu'il est impossible que je doute de Moi, que ne tâchai-je de franchir le pas, & d'entrer de plein faut chez Nous ?

M E R C U R E :

Chez Nous, dis-tu ?

S O S I E :

Affurement Chez Nous.

M E R C U R E :

Tiens, ecoute : dans tout ce que tu as dit pour prouver ton *Sofiage* prétendu, il n'y a pas un mot de vrai. Me voila confirmé plus que jamais que je suis Sosie, l'Esclave d'Amphitryon. Cette Nuit Notre Navire est revenu du Port Persique. Nous ne nous sommes embarquez qu'après avoir forcé la Ville où Pterelas a régné. Les Teleboïens ont été defaits dans la Bataille ; nous leur ayons tué quantité de Monde ; & nous avons pris le reste de leurs Troupes. Pterelas est mort dans le Combat, de la main, même, d'Amphitryon.

S O S I E :

Je ne puis pas m'imaginer qu'il soit vrai que j'entende cela : n'est ce point que je dors, & que je reve ? D'où cet homme-là peut il avoir appris ce qu'il vient de dire ? On ne peut pas être mieux informé de Notre Evenement ; il le fait par cœur : mais je vais bien l'atraper. Toi, qui aspire à l'honneur d'être mon *Individu* ; répons à une circon-

stance : quel present a-t-on fait à Amphitriton des depouilles des Thelebeens¹ ?

M E R C U R E.

La Coupe d'or dans laquelle le Roi Pterelas avoit coutume de boire.

S O S I E :

Ma foi, il y est. Mais où est elle à present cette riche Coupe ?

M E R C U R E :

Dans un petit panier fermé du cachet d'Amphitriton.

S O S I E :

Que contient la gravure de ce Cachet ?

M E R C U R E :

Le Soleil dans son Orient, & tiré dans son Char lumineux, par son brillant attelage de quatre Chevaux². Mais pourquoi mens tu des pièges, Scelerat ?

S O S I E :

Il me pousse à bout par ses indices. Je n'ai qu'à aller mendier, quelque part, un autre nom par charité. Mais de quel endroit a-t-il pu voir tout cela ? C'est ce qui me

¹ Les Interpretes ont tous entendu ce passage comme si Sosie disoit, quel present les Telebeens ont ils fait à Amphitriton ? & ce n'est point-là du tout le sens : Car comment peut on concevoir que des gens qui s'étoient rendus à discretion, & qui ne s'étoient rien réservé, eussent eu cette coupe pour la donner à Amphitriton ? Plaute n'a eu

garde de dire cela. *Des Telebeens*, c'est à dire de leur dépouille, & du butin qu'on a fait sur eux.

² Plaute mer le char du Soleil parce qu'il étoit le plus vite. Aussi Platon dans son *Phedre*, & Lucien dans son *Pêcheur*, lui ont donné des ailes. Horace l'appelle un chariot volant ; & Catulle le compare à *Pégase*.

me passe, c'est ce qui me confond. Mais j'ai encore une pièce dans mon sac; j'ai un dernier ressort à faire jouer. Oh! pour celui-là, infailliblement je le tiens. Car ce que j'ai fait tout seul, & pendant qu'il n'y avoit que moi dans la Tente, il ne pourra jamais le dire: j'aurai, donc, le plaisir de le voir muët, & j'aurai, en même tems, la gloire de me retrouver. *Hola oh! Monsieur des Poings*; plus qu'une question. S'il est vrai que tu sois Sosie, dis moi, à quoi t'occupois tu dans la Tente, quand les Troupes étoient au fort de la mêlée? Si tu te tires de ce pas-là aussi bien que tu tes tiré des autres, je baisserai la lance, j'avourai que je suis vaincu; enfin, je confesserai que je ne suis plus moi, mais que c'est toi qui est ma Personne: réponds.

MERCURE:

Il y avoit un baril de vin; j'en tirai une grosse bouteille.

SOSIE:

Aïe, Aïe! le frisson me prend: Il est justement dans le chemin.

MERCURE:

Je vous avalai à longs traits, & à large gosier, d'un vin délicieux, & qui étoit comme quand il sortit du ventre de la Vigne, sa Mere; ou comme quand Bacchus le fit.

SOSIE:

Ce qu'il dit là est un prodige, à moins que malicieusement, il ne se fût caché au fond de la bouteille: mais cela ne se peut

D 4 pas:

80. A M P H I T R I O N.

pas : Car je l'aurois avalé ; & d'ailleurs , j'e-
mis ma grosse Commere à sec.

M E R C U R E :

Qu'en dis tu maintenant ? T'ais-je fait
voir , clair comme le jour , que tu n'es pas
Sosie ?

S O S I E :

Tu pourrois nier de bonne foi que je le
sois ?

M E R C U R E :

Plaisante demande ! Quelle peine aurois-
je à le nier ? Quel scrupule m'en ferois-je ?
Puisque c'est moi qui suis Sosie.

S O S I E :

Je jure par Jupiter , que c'est moi ; & qu'en
cela , je dis la verité toute pure.

M E R C U R E :

Et moi , je jure par Mercure , que Jupi-
ter t'en donneroit le dementi comme à un
fripon que tu es. Jupiter me conoit ; &
afin que tu le sache , il me croira plutôt
sur ma simple parole , qu'il ne te croira sur
les plus grans sermens.

S O S I E :

Mais enfin : qui suis-je , donc , si je ne
suis point Sosie ? Instruisez moi un peu là
dessus : c'est un Mistere, où je ne voi goutte.

M E R C U R E :

Quand je serai las d'être Sosie , sois le
tant que tu voudras , je te cède la Place , &
de bon cœur ; mais puis qu'il n'appartient
qu'à moi d'être Sosie , je te casserai les
os , Pendart , si tu ne te retires prompte-
ment d'ici.

SO-

S O S I E :

Après tout : je ne fai plus qu'en juger ; & ,
vrai comme Pollux m'entend , je me perds ,
je m'abime dans cette aventure-là . Plus
je regarde & j'examine mon homine , plus
je me reconois en lui . Je me voi assez
souvent dans le miroir ; & jamais *je ne me*
fuis planté devant une Glace que je ne be-
niffe la Nature , que je ne la remercie de
son beau travail . J'ai donc mon image
toujours presente dans l'esprit . Mais , en
verité , ce Personnage qui est devant moi ,
quel qu'il soit , est pour ma Personne un
miroir vivant : il imite , il represente , il
copie mon corps dans la derniere perfection .
La jambe , le pié , la taille , les cheveux ,
les yeux , le nez , les lèvres , les jouës , le
menton , la barbe , le cou ; enfin il me res-
semble tout à fait bien , c'est un autre Moi
même . Il n'y a plus qu'un point à examiner :
s'il a aussi le dos enluminé par les marques &
les cicatrices des coups de Verge , le voila
Sosie accompli : deux gouttes d'eau , deux
gouttes de lait ne se ressembloient pas mieux .
D'un autre côté quand j'y fais bien reflex-
ion , je ne puis pas être , & n'être pas
moi : quel changement seroit il arrivé en
ma Personne ? Ne suis-je pas le même que
j'ai toujours été ? D'ailleurs , je conois mon
Maitre , il y a assez long temps que je man-
ge de son pain , *Dieu merci* ; je fai de Scien-
ce certaine , que c'est la nôtre Maison : je
suis sur que je ne dors point , que je ne re-
ve point ; car enfin , je me *tâte* , je me re-
tâte ; & je ne trouve que Moi . On ne me

D 5 re-

réprochera pas non plus, j'espère, que j'ai perdu la *tramontané*: les Soties ne sont nullement Gens à cela: le Ciel les a paîtri d'une trop bonne cervelle. On ne s'avisera pas de dire que je ne suis point dans mon *Bon Sens*: j'y suis, oui je le soutiens hardiment, j'y suis autant qu'un Sotie peut y être. Je ne suis pas fou, une fois; & nous nous connoissons un peu à ce qu'on porte dans la tête. Qu'ai-je donc affaire de m'amuser à ce Causeur, à ce *Babillard*-là? Je le laisserai jaser *tout son soûs*; & je vais, à bon compte, fraper à notre porte.

M E R C U R E :

Où vas tu boureau?

S O S I E :

Chez nous.

M E R C U R E :

Quand tu monteroies dans le Carosse du Corps de Jupiter; & quand tu foueteroies, en cocher du plus haut merite, les quatre chevaux qui ont l'honneur de trainer en poste le Dieu tout-puissant, tu ne pourrois pas aujourd'hui m'échaper, ni éviter ton malheur.

S O S I E :

Quoi, il ne me sera pas permis d'aller dire à ma Maitresse les nouvelles que je lui porte de la part de mon Maitre?

M E R C U R E :

Pour ta Maitresse, il t'est fort permis d'aller la trouver: mais pour la Nôtre, qui est Madame Alcmène, & qui demeure dans ce Palais là, je ne t'en laisserai jamais approcher. Je te dis bien plus: c'est que si tu me
mets

metts en colere, je te casserai les os; & ce fera là le present que je te ferai aujourd'hui m'entens tu?

S O S I E:

Que trop, de par tous les Dieux que trop! Je ferai plus en homme de cœur, de céder à la force, & de m'en retourner. O Ciel! Aïez pitié de moi. Mais où ai-je donc pu avoir le malheur de perir? Où ai-je changé de figure? En quel endroit ai-je perdu ma forme? Me serois-je bien oublié là, sans avoir pensé à me reprendre? Car enfin, je ne puis douter que cet homme-là ne soit entierement ce que j'étois auparavant. On porte mon Image devant Moi; & on me fait pendant ma vie un honneur qu'on ne me fera point à mon enterrement*. Je m'en retourne au Port, & je rendrai compte à

D 6

Mon

* Sosie entendoit Mercure, qui effectivement étoit son Image réelle & vivante. Il ne devoit point espérer qu'on lui fit tant d'honneur à ses obsèques, n'étant qu'un chef esclave; au lieu qu'on ne portoit des images qu'aux Convois funèbres des Nobles & des Grans. Mais vous faut il plus d'erudition que cela? prenez la peine de lire.

Douza croïoit qu'il falloit expliquer ceci par un passage de la Mostelaire. Act. 2. Sc. 1.

Ludos ego hodie vivo pra-

fenti hic feni

Faciam, quod credo mortuo nunquam fore.

Je m'en vais faire des jeux en la presence de nôtre bon homme pendant qu'il est en vie; & c'est un honneur que personne ne lui fera après sa mort;

Où Tranion jouë sur l'ambiguïté de *facere ludos*, qui signifie *faire des jeux*, comme l'on en faisoit aux enterremens, & qui signifie aussi *jouer quelcun*.

Mais il est certain que Sosie a une autre pensée. Il vient de dire dans le vers pro-

Mon Maître d'une aventure si surprenante. Mais si Amphitrion alloit, aussi, me méconnoître? Ce feroit bien autre chose. Après tout le bon Jupiter me feroit une belle grâce, si, en qualité d'Afranchi; j'allois mettre aujourd'hui sur ma tête rasée & chauve le Chapeau dans le Temple de *Feronia*.

ACTE PREMIER.

SCENE SECONDE.

MERCURE.

Vive Mercure! Il n'est rien tel que d'être Dieu pour avoir de l'esprit. J'ai fait des merveilles; & la chose a tourné, on ne peut pas mieux. Je me suis débarassé-là d'un grand *Facheux*. Si ce coquin de valet étoit entré, Monseigneur & Pere étoit pris sur le fait; au lieu qu'il a eu le tems de caresser sa *Belle* en toute sûreté.

Quand

precedent que Mercure a pris sa ressemblance; & sur cela il ajoute que pendant sa vie, on lui a fait un honneur qu'on ne lui fera pas après sa mort; il veut dire, qu'on porte devant lui son portrait, & qu'on ne le portera pas à ses funeraill's, parce qu'on ne faisoit point cet honneur là aux Esclaves.

* Entre les formalitez qui s'observoient à l'affranchis-

sement d'un Esclave, il y en avoit une qui n'est pas la moins remarquable: on leur rasoit la tête, avant de leur mettre le bonnet, qui étoit le symbole & la marque de la liberté. Cette Ceremonie se pratiquoit dans le Temple de *Feronia*, qui fut nommée la Déesse des Affranchis, ou, selon Varron, des liberez; & laquelle on nommoit aussi *Fidonia*.

Quand l'Esclave, dont j'ai l'honneur d'être la Copie vivante, arrivera auprès d'Amphitrion son Maître, il ne manquera pas de lui rapporter nôtre plaifante Scène. Il dira naïvement qu'il n'a pu entrer dans la Maison, parce que certain Sosie, qu'il jurera être *un autre lui même*, l'en a empêché. Vous jugez bien, Illustre Assemblée, que le General traitera cela d'un *galimatias* inintelligible. Il s'imaginera être au fait en croiant que son Valet veut le tromper; & que ne s'étant point acquité de sa Commission, il s'en excuse par un mensonge grossier & impudent. Ainsi, par ma pure malice, j'aurai l'agréable plaisir de jeter le Maître, l'Esclave, & toute la Maison dans une

D. 7 er

* Il semble que Vossius, d'ailleurs Ecrivain très exact, dans son Livre des Institutions Poétiques, n'ait pas fait assez d'attention à cet endroit-ci: il censure Plaute d'avoir feint que Alcmène conçut & enfanta le même jour. C'est la remarque d'un Commentateur: Mais il devoit donc nous faire voir ce qui a fait broncher Vossius, & ce qui a donné lieu à son erreur. Car où est-il parlé dans l'Amphitrion du *Couchage* de Jupiter avec sa Belle, il y avoit sept mois? & s'il n'en est fait aucune mention, comme j'en suis persuadé, il s'ensuit nécessairement que Hercule naquit

le jour, ou plutôt la nuit de sa Conception. Il m'est impossible de concevoir le fait autrement que le célèbre Vossius: cependant j'aquiesce aveuglement aux autres Interprètes; & principalement à l'Oracle femme, quand elle dit: *L'en accuse Plaute d'avoir manqué contre L'economie de cette Pièce: mais il seroit facile de faire voir qu'on l'accuse injustement.* Peut-être que si Mademoiselle le Fevre d'alors avoit été Madame Dacier d'à présent, elle auroit communiqué ses Lumieres: malheur à Plaute, que ce mariage, si bien assorti, ne se soit pas fait plutôt!

* Plaut.

erreur qui les rendra comme fous; & quel est le but de tout ce jeu mystérieux? C'est afin que mon affamé de Pere ne demeure pas sur son appetit dans *la Couche Nuptiale* de sa Maitresse.

Enfin: pour le denouement de la Comedie, tous les Acteurs seront desabusez; le voile leur tombera des yeux; tout le Monde saura de quoi il s'agissoit. Jupiter, qui, dans le fond, n'est pas mechant, remettra la Paix dans le *Menage* en racommodant les Epoux. Car il est bon que vous soiez avertis que le General fera d'abord un bruit horrible à sa Femme: les mots d'*adultere* & de *P.* n'y seront pas epargnez. Mais mon Pere apaisera tout.

Il y a une autre circonstance très curieuse dont je ne vous ai point encore parlé: C'est que *la Dame du logis* accouchera aujourd'hui de deux Gemeaux. L'un, à qui on donnera le nom d'*Iphicle*, fera à dix Mois son entrée dans le Monde: l'autre, qui s'appellera *Hercule*, naîtra à sept Mois. Le premier appartient au General: l'autre est de la divine façon de Jupiter. Ainsi le plus jeune de ces Enfans est sorti des reins du plus grand des Dieux; & l'aîné est le plus mal partagé en Pere, puisque ce n'est qu'un homme qui l'a engendré. Comprenez vous à present le Mystere? Encore un mot d'avertissement.

Mon

* Plaute emploie ici le mot *Famille*: mais il ne faut pas le prendre dans la signification que nôtre usa-

ge lui donne: famille veut proprement dire ici tous les Domestiques du Palais d'Amphitricion.

ACTE I. SCENE II. . 87

Mon Pere, qui est un *Galant* de probité, & qui a soin de la reputation des heureuses Mortelles qu'il favorise de ses divins embrassemens; Mon Pere, dis-je, pour couvrir l'honneur de sa chere Alcmène, a pourvu miraculeusement à ses couches: elle sera delivrée de son double fruit par un seul *enfantement*; & ses deux douleurs finiront dans un seul travail. Avec cette sage precaution la Dame sera à couvert des soupçons d'adultere; & on ne s'avisera jamais de penser que Elle ait eu *Clandestinement* un Commerce amoureux, que Elle ait été infidèle à son Epoux.

Cependant, comme je vous ai dit, Amphitryon saura toute l'affaire. Hé bien! qu'en fera-t-il? l'honneur d'Alcmène n'en recevra aucune flettrissure; on n'en aura pas moins d'estime pour elle. Car les Dieux auroient bien mauvaise grace de laisser rejallir sur l'Homme la tache de leurs vices & de leurs débauches. Mais *Sz!* j'entens la Porte: c'est à moi à me taire. Justement: voici le faux Amphitryon qui paroît avec sa Femme d'usage.

A C T E P R E M I E R.

SCENE TROISIEME.

JUPITER, ALCMENE, MERCURE.

J U P I T E R.

Adieu; Madame, portez vous bien; & continuez à avoir grand soin de nos affaires. Sur tout: je vous conjure de bien me-

ménager votre précieuse santé. Vous voyez que votre Grossesse expire ; & que vous n'attendez plus que l'heure. Pour moi, il faut que je retourne. Je vous recommande instamment ce qui naîtra de vous¹ ; & je ne doute point que vous ne fassiez le devoir d'une bonne Mere.

A L C M E N E :

Quoi, partir si brusquement ? Quelle affaire pressante peut vous obliger, Monsieur, à me quitter si tôt ?

J U P I T E R :

Que Pollux me punisse, si la raison de mon départ est qu'il m'ennuie avec vous, ou que je ne me trouve pas agreablement dans mon Domestique. C'est uniquement l'exercice de ma Charge qui m'appelle. Quand le Generalissime est absent de l'Armée, on y fait souvent tout le contraire de ce que la Raison & l'utilité du Service demandent.

M E R C U R E :

Oh que *Sa Majesté Jupine* est un maitre four-

¹ *Mais élevez ce qui sera né, verum quod erit natum tollite*: Ce sont les paroles formelles de l'Original. Chez les Anciens dès qu'un enfant étoit sorti du ventre de la Mere, on le mettoit sur le planché. Alors le Pere ou la Mere, ou celui qui vouloit leur suppléer, & tenir leur place, ramassoit le nouveau né, & le prenoit entre ses bras. C'étoit une mar-

que que les parens, ou à leur défaut les Amis, reconnoissoient l'enfant, & se chargeoient de sa nourriture & de son education. L'enfant qu'on ne relevoit point, étoit destiné à perir, ou tout au moins, à être exposé & jeté à qui en voudroit. Quelle barbare coutume ! c'est encore là où l'Homme paroît pire que la Bête la plus féroce.

¹ *Mor-*

fourbe¹. J'ai l'honneur d'être son Fils :
mais il n'en vaut pas mieux. Voiez, je vous
prie, comment il fait bien s'y prendre pour
atraper une femme!

A L C M E N E :

Je voi-par expérience le cas que vous fai-
tes de vôte Epouse : vous m'estimez beau-
coup, assurement : j'en reçois aujourd'hui
une grande preuve.

J U P I T E R :

Serez vous contente, si je vous assure
qu'il n'y a point de femme au Monde qui
me soit si chere que vous.

M E R C U R E ::

Où est Nôtre bonne Reine Junon ? Si
elle favoit le joli Personnage que vous jouez
ici ; si elle étoit informée de cette nouvelle
Amourette ; quels reproches, quelle vie elle
vous feroit ! Je gagerois bien, qu'en ce
cas-là, vous aimeriez mieux être Amphi-
trion que Jupiter.

A L C M E N E :

Il vaudroit mieux me marquer cela par
des effets que par des paroles. Vous re-
tournez à l'Armée avant que la place du
lit où vous avez couché, ait eu le tems de
s'échauffer. Vous êtes venu hier à Minuit :
vous vous en allez à présent : trouvez vous
un grand plaisir à cela ?

MER-

¹ Mercure se sert du ter-
me de *Sycophante*. Les A-
theniens apelloient propre-
ment de ce nom-là les De-
lateurs qui alloient accuser
ceux qui avoient transporté

des figures du territoire d'A-
thènes contre l'Ordonnance ;
& comme ce pretexte donna
lieu à beaucoup d'impostures
& de calomnies, *Sycophante*
fut employé pour imposteur.

M E R C U R E :

Il faut que je m'en mêle, & que je parle à mon tour : ma complaisance divertira Mon Pere ; *elle lui chatouillera le cœur.* Croïez moi, Madame : j'en jure par le Temple de Pollux : jamais Mari n'a tant aimé sa Moitié, que Monsieur vous aime : il est toujours plus epris de vos charmes ; ce n'est pas là un Epoux, c'est un Amant embrasé.

J U P I T E R :

Comment, Boureau, il faut aussi que *tu mettes* là ton nez ? Est ce que je ne te conois pas ? Ote toi de devant mes yeux. C'est bien à toi vraiment à te donner ces airs-là ? Qui t'a chargé ; dis Maraut, dis Pendants, qui t'a chargé de te donner un tel soin ? Si je mets la main sur toi, *je t'aiderai de toutes pièces* ; si je prens ce bâton-là, je te. . . je te casserai la tête, je te mettrai la cervelle sur le careau.

A L C M E N E :

Doucement, Mon Cœur ; Ne le frapez point : il n'a pas fait si grand mal.

J U P I T E R :

Que je t'entende seulement dire un mot !

M E R C U R E :

Ma premiere complaisance a très mal réussi.

J U P I T E R :

Pour revenir à vous, Mon aimable Alc-mène : vous avez tort de me gronder. Je me suis *derobé* foudrement de l'Armée. Je me suis procuré cette bonne nuit-là pour vous en faire part. D'ailleurs, je voulois que vous fussiez la premiere, & par moi même,

ACTE I. SCENE III. 91

même , comment j'ai rempli le Poste de Général , & le service signalé que j'ai eu le bonheur de rendre au Prince & à la Patrie. Je vous ai conté *d'un bout à l'autre* tout le succès de cette glorieuse Expedition.

De bonne foi, Madame, pouvois-je vous donner des preuves plus réelles , plus solides de ma tendresse *Conjugale* ?

M E R C U R E :

He bien ! avois-je tort de vous dire que le *Lance-Foudre* est un grand *Enjoleur* ? Qu'il s'y prend bien pour la rassurer !

J U P I T E R :

Afin donc que les Troupes ne s'aperçoivent point de mon absence, il est nécessaire, que elles me revoient comme si je ne m'en étois point éloigné. Car si on venoit à decouvrir ce petit Voïage *Nocturne*, comme la Medifance est un Serpent *infernal* qui répand son venin de toutes parts , on ne manqueroit pas de dire que j'ai preferé le plaisir de Coucher avec ma Femme à l'utilité Publique , & à l'interêt de la Nation.

A L C M E N E :

Vous m'attendrissez , cher Epoux , & je ne puis vous voir partir sans verser des larmes.

J U P I T E R :

Possédez vous , ma Chere Alcmené ; ne gêtez point vos beaux yeux par les pleurs : je vous promets de revenir au plutôt.

A L C M E N E :

Que cet *au plutôt* va me sembler long !

J U-

JUPITER:

Faites moi la justice de croire que, bien loin de vous quitter volontiers, je souffre beaucoup, & que je m'arrache d'auprès de vous.

ALCMENE:

Il y paroît : Car vous vous en allez la même nuit que vous êtes venu : C'est apparemment pour abréger cette dure, & cruelle violence que vous vous faites. Hé ! Cher Amphitriton ; je vous en prie par notre chaste Amour, par l'union de nos Cœurs, laissez moi jouir encore un peu de votre douce présence.

JUPITER:

Pourquoi me tenez vous ? Je n'ai point de tems à perdre. Je veux sortir de la Ville avant le jour. Mais avant de retourner, je veux vous donner encore une marque de mon estime, & de mon amitié. Voici la Coupe où le Roi Pterelas avoit coutume de boire : Le Morceau est de prix, comme vous voyez. Après avoir tué de ma propre main ce fier Monarque, qui ne s'attendoit pas à ce Coup-là, on me fit héritier de la Coupe en récompense de ma valeur ; si bien que je dois regarder cette riche pièce comme mon plus beau Laurier. Or c'est à vous, ma Chère Alcmène, à qui j'ai destiné la Coupe : Je vous l'offre ; recevez-la d'aussi bon cœur que je vous la donne.

ALCMENE:

Vous êtes toujours vous même, Monsieur ; & votre grandeur d'ame ne se dément point. En vérité le présent est digne de celui

ACTE I. SCENE III. 23

celui qui le fait !

M E R C U R E.

Pardonnez moi , Madame : il vaudroit mieux dire que le présent est digne de la belle personne à qui on le fait.

J U P I T E R :

Quoi tu en reviens à ton insolence ? Sais tu Pendard , fais tu qu'il ne tient qu'à moi de te reduire en poussiere ?

A L C M E N E :

Je vous prie , mon cher mari ; ne vous fachez point à cause de moi contre Sofie ; c'est une grace que je vous demande.

J U P I T E R :

Je ferai donc tout ce qui vous plaira.

M E R C U R E :

Ce Dieu *humanisé* est devenu bien bilieux dans ses nouvelles Amours ! Il est vrai que Jupiter , de son naturel , est fort *colérique* : pour des riens il prend feu comme une allumette.

N'avez-vous rien à me dire , Madame ?

A L C M E N E :

Oui , Monsieur : je vous conjure que , si cela se peut , je ne sorte pas un moment ni de votre esprit , ni de votre cœur. Aime , Cher Moi même , aime ta fidèle Epouse comme si elle t'accompagnoit , comme si elle étoit avec toi.

M E R C U R E :

Monsieur :

Je vous donne avis qu'il est grand tems que nous partions : Le Jour commence à poindre.

J U-

JUPITER:

Sofie, prens les devans ; je te suivrai.
Pour la dernière fois, Madame, ne sou-
haitez vous plus rien de Moi ?

ALCMENE:

Encore une chose, Monsieur: c'est que
vous fassiez votre voyage tout le plus court
que vous pourrez.

JUPITER:

Je vous le promets ; & même vous ferez
surprise de me revoir si tôt. Prenez coura-
ge ; ne vous chagrinez point. Adieu, Ma-
dame. Et toi, Nuit qui, pour favoriser
mes plaisirs amoureux, m'as attendu si long
tems, tu peux à présent te retirer. Nuit
commode ! fais place à un beau jour ; &
moi, pour dedommager les Mortels du
tort que ma passion voluptueuse leur a fait,
j'aurai soin de leur restituer autant de So-
leil & de lumière que je leur en ai fait
perdre : j'allongerai le Jour, & j'accourci-
rai là Nuit jusqu'à une parfaite compensa-
tion

* Il y a dans le Latin,
*numquid vis ? ne me voulez
vous rien ?* C'étoit ordinai-
rement par cette formule in-
terrogative, qu'on se sépa-
roit & qu'on prenoit congé :
espèce d'ellipse qui avoit son
vuide & ses mots sousen-
tendus. Cela signifioit
proprement, *n'avez vous plus
rien à me dire ? n'avez vous
rien à me recommander ? n'y
a-t-il rien pour votre service ?*

Nous avons aussi nos ellip-
ses de Civilité dans l'abord
& dans le départ: *Bon jour*,
au lieu de dire *je vous donne
ou souhaite le bon jour ; A-
dieu*, au lieu de dire, *je
vous recommande à Dieu ;
allez à Dieu.*

Le doute fort néanmoins
que ce dernier compliment
pût être de mise ; puisque
chez le Vulgaire, *il est allé à
Dieu* signifie, *il est mort.*

• Pour

ACTE I. SCENE III. 95

tion¹. Mais , cependant, Mon Fils Mercure avance : C'est *un bon Drille de Dieu*, oui ! Il ne degénera point : je vais courir après lui.

ACTE SECON D.

SCENE PREMIERE.

AMPHITRION, SOSIE.

AMPHITRION :

Viens çà , & marche derriere moi ; en sorte que nous puissions nous entendre.

S O S I E.

Très volontiers , Monsieur ; & pourvu que je ne vous incommode point les talons , je vous suivrai d'aussi près que vous voudrez.

AMPHITRION :

Veux tu que je te dise franchement ma pensée :

¹ Pour bien entendre ce badinage-là , il faut comparer le *Trinaxe* ou les trois nuits de Hercule , avec la nuit qui les preceda & le jour qui tint le milieu entre cette nuit là & le *Trinaxe*. Or Iupiter ordonne au jour qui venoit luire après le *Trinaxe* de différer autant en plus grande Longueur du jour qui précéda le *Trinaxe*, que le *Trinaxe* a été éloigné de la dernière nuit qui preceda le *Trinaxe* ,

afin qu'il y ait la même différence de durée entre les trois nuits qui viennent de finir , & les trois jours qui commencent à paroître : pour dire la chose en abrégé ; Iupiter faisoit cela afin de former un jour qui fût composé des deux jours & de l'espace de la nuit du milieu , comme il y avoit eu une nuit coufue de deux nuits & de l'espace du jour du milieu.

. l'ai

pensée : Tu es le plus grand Scelerat qu'il y ait sous le Ciel.

S O S I E :

Me voila bien peint d'un seul trait. Mais oserois je vous demander pourquoi je suis si noir dans vôtre esprit ?

A M P H I T R I O N :

Pourquoi ? C'est que tu pretens me fourber, en me disant ce qui n'est point, ce qui n'a pas été, & ce qui ne sauroit jamais arriver.

S O S I E :

Par la bonne Mere Cerès ! *vous mourrez dans vôtre vieille peau* ; & , suivant vôtre louable coutume , vous traiterez toujours vos Domestiques de fourbes & d'imposteurs.

A M P H I T R I O N.

Comment, Misérable ! Je suis *incredible* à ce qu'on me dit de vrai ? qu'entens tu par là ? Par Hercule ! Je ne sai ce qui me tient que je ne coupe tout à l'heure ta langue scelerate.

S O S I E :

Monsieur : je suis vôtre esclave, à mon grand regret : vous avez droit de Vie & de Mort sur moi ; & par consequent tous mes membres sont au service de vôtre couteau.

Coupez,

* J'ai suivi les autres dans l'interprétation du mot *Eccerre* : Cependant nôtre savante Minerve n'est pas de cet avis-là. Pour moi, dit elle ; je crois que Lambin

a raison, & qu'il faut écrire *ecere* lors qu'on veut dire par Ceres, & que *eccere* ne signifie autre chose que *ecce*, *voilà*.

ACTE II. SCENE I. 97

Coupez , donc , tranchez , incisez , *taillez* ; faites , si tel est vôtre bon plaisir , faites de mon corps une *anatomie* vivante. Mais , quelque violence que vous puissiez exercer sur moi , vous ne m'empêcherez jamais de vous rapporter sincèrement ce qui s'est passé dans mon Avanture.

A M P H I T R I O N :

O le plus méchant des Hommes ! Peux tu pousser l'impudence jusqu'à me dire , que tu es au Logis , & cependant te voila ? je te voi , je te parle ; & il m'est impossible de douter que ce soit toi.

S O S I E :

Je ne vous ai rien dit qui ne soit fort vrai.

A M P H I T R I O N :

La patience se tourne en fureur ; il n'y a pas moïen de se posséder. Va Monstre ; puisse le Ciel te garder autant de supplices , que je te prepare aujourd'hui de tourmens.

S O S I E :

Mon sort est entre vos mains , Monsieur : je vous l'ai dit ; oui , je vous l'ai dit : je suis vôtre Esclave ; & je n'ai sur moi ni chair , ni os , ni poil , qui ne vous appartienne. Mais quel mal ai-je commis dans vos affaires ?

E A M-

* Plautus dicit *tua ex re* , ce qui signifie proprement *de votre affaire*. Ces paroles Latines ont été gloriées différemment. En cet

endroit-ci , dit un Interprète , Sosie parle comme si Amphitriton avoit sur soi un trésor de peines , d'où il tiroit le châtimement que chaque

AMPHITRION:

C'est donc ainsi, Coquin, qu'on ne peut battre ni fouêter trop souvent; c'est donc, ainsi que tu te joues à ton Maître, & que tu te moque de moi? Tu as le front d'avancer, de soutenir une chose inouïe jusques à présent; & même formellement contradictoire, savoir qu'un même homme puisse être, à la fois, en deux différens endroits?

S O S I E:

Avec votre permission, Seigneur General, il faut pourtant que vous fassiez un effort d'esprit pour le croire; car je ne vous dis point un rêve, une chimere, une vision: le fait est aussi reel que le Soleil.

AMPHITRION:

Grand Jupiter! où est ta Foudre? Comment ne confonds tu pas cet homme-là?

S O S I E:

Il est peut-être en course amoureuse. Mais serieusement Monsieur; quel mal aï-je commis pour m'accabler ainsi d'imprecations & de menaces?

A M-

que Esclave avoit mérité; & c'est ce que Sosie appelle *tu a re*, c'est à dire, de *votre trésor*.

Un autre Commentateur donne un sens bien éloigné du précédent:

Quid mali sum, heri, tua ex re promeritus? Quel grand mal ai-je fait pour vos affaires? Comme si Sosie

vouloit dire à Amphitruon qu'il devoit être bien aisé d'avoir un Valet qui pût être en deux lieux en même tems. Mais ce tour-là paroît plus ingénieux que vraisemblable; & on a mieux aimé traduire, *et re tua*, en ce qui vous regarde; comme s'il y avoit *in negotio tuo gerendo*.

AMPHITRION:

Tu as encore l'audace de me faire une telle demande , Pendard, toi qui fais dans ton ame que tu me traite en Dupe & en Ridicule.

SOSIE:

Je consens de bon cœur à être maudit, *roué de coups*, si j'ai la moindre pensée de ce que vous m'imputez. Mais, Mon Noble & *Vaillantissime* Maître ; une bonne fois pour tout, faites moi la grace d'ajouter foi à ce que je vous ai dit : que je tombe mort à vos piez si j'ai exagéré d'une Sillabe. Croïez, donc, vôtre pauvre Sosie : C'est un bon *Diable* ! Oh si vous aviez l'honneur de le conoitre à fond !

AMPHITRION:

Je ne desespere pas de l'avoir quelque jour. Certainement je croi qu'il a bû ; & que sa tête, bien conditionnée, extravague dans les espaces imaginaires *de la Bouteille*.

SOSIE:

Plût à Mercure que ce fut la *Boisson* qui me fît parler ! Il m'en feroit bien mieux, *ma foi* !

AMPHITRION:

Tu souhaite une chose faite.

SOSIE:

Moi, Monsieur, qui moi ?

AMPHITRION:

Ca ! *ne te fais point tirer l'oreille* : dis, au moins une fois la verité en ta vie : où & avec qui t'es tu arrêté *pour t'humecter le gosier* ?

E 2

SO-

S O S I E :

Je vous jure que depuis que vous m'avez dépêché, à cette malheureuse heure induë, ce qui n'étoit pas trop humain, ne vous en déplaise : mais toujours, depuis ce tems-là ; oui, je vous le jure ; il n'est rien entré ni de liquide, ni de solide dans mon estomac.

A M P H I T R I O N :

Qu'est ce que c'est donc que cette figure d'homme dont tu me fais un si horrible galimatias ?

S O S I E :

Ah ! faut-il tant repeter ? Ne finirons nous jamais ? Voilà dix fois que je vous le dis Monsieur : je suis actuellement dans votre Logis, dans votre Maison, dans votre Palais, comme il vous plaira appeler votre Demeure : j'y suis, dis-je, mangeant, buvant, dormant tout le plus qu'il m'est possible : enfin, ce Mortel que vous voudriez conoitre, & qui vous fait tant peser, est chez vous, & n'est pas un autre que Moi. Me fais-je bien entendre, Monsieur ? Me comprenez vous à present ? Vous semble t-il que je parle, avec assez de justesse, de précision & de netteté ?

A M P H I T R I O N :

Oh, retire toi d'auprès de moi !

S O-

² Nombre certain pour l'incertain, c'est à dire trop souvent : il dit autre part dans le même sens,

sex centies, six cens fois, ce que nous tournons dans notre Langue par mille fois.



S O S I E :

Qu'est ce qu'il y a donc de nouveau ?

A M P H I T R I O N :

Il faut nécessairement que tu sois insensé jusqu'à la furie & jusqu'à la rage.

S O S I E :

Mais, Monsieur ; est-il possible que vous ne *changerez point de note* ; & que , pour vous aheurter, pardon si j'en use librement & que, pour vous aheurter à vôtre prévention, mon innocence demeurera chez vous en proie à la Calomnie ?

Je vous assure que je me porte bien ; & que je n'ai jamais jouï d'une meilleure santé.

A M P H I T R I O N :

Tu ne te sens , donc , ni malacie ni incommodité ? Laisse moi faire. Si j'ai le bonheur de retourner chez Moi heureusement , & sans aucune rencontre facheuse, tu tiendras bien un autre langage. Je te ferai regaler suivant tout ton merite ; & alors, bien loin de dire que tu te porte bien, tu auras grand sujet de pousser bien haut des plaintes & des cris. Suis moi , Bourreau. Je t'apprendrai à venir m'insulter en voulant me faire accroire les plus hautes extravagances. Je voi ce que c'est. Tu ne t'es point soucié d'executer mes Ordres : pour sortir de ce mauvais pas-là, tu as inventé , dans la sotte esperance de me tromper , ce qu'on peut imaginer de plus impertinent & de plus absurde : pour pallier ta desobeissance , tu allègue effrontement des choses contre la Nature , & qui sont

E 3 tout

tout à fait hors de possibilité. Y a-t-il un homme sur la Terre qui puisse dire avoir oui parler d'une chose semblable à celle que tu me viens conter ? Mais je te répons *qu'il t'en cuira* de cette affaire-là ; car *afin que vous n'en pretendiez cause d'ignorance* ; Monsieur le Fourbe & *fourbissime* , je pretens bien faire retomber aujourd'hui , comme une grêle de feu , toutes tes impostures sur ton dos.

S O S I E :

Souffrez , Monsieur , que je vous dise encore un mot de franchise. En verité , la plus déplorable de toutes les conditions , c'est celle d'un Valet assez infortuné pour s'attirer la colere & la violence de son Seigneur & Maître ; & cela , par la seule raison que ce malheureux Esclave raconte tout naturellement ce qu'il a vu.

A M P H I T R I O N :

Tu me mets hors de moi , tu me fais damner ! Ce que tu assure avoir vu est il tant soit peu vrai-semblable ? Consulte ici ta Raison ; si tu en as. Comment se peut il faire , que tu sois ici en chemin derriere Moi , & qu'en même tems tu sois dans mon Hôtel ?

S O S I E :

Oui , je suis ici ; & pourtant , je n'en suis pas moins là : je marche après vous ; & néanmoins je fais sentinelle à votre porte. L'évenement est prodigieux , je suis le premier à en tomber d'accord : permis à chacun de l'admirer ; & je vous defie , Monsieur , d'en être plus etonné que moi.

A M-

AMPHITRION:

Qu'entens tu par là?

SOSIE:

J'entens qu'il est impossible que vôtre admiration soit plus grande que la mienne. D'abord, je me pris pour un Imposteur, pour un Scelerat; & j'étois fort éloigné de croire ce que je me disois: mais ce Sosie m'aporta de si bonnes preuves qu'il falut me rendre, & reconoitre, par un aquesce-ment sincere, qu'il étoit *Moi même*. Il m'a recité, par ordre & de suite, tous les exploits que nous avons fait chez les Ennemis. De plus, il m'a enlevé toute ma figure avec mon nom; & du lait ne ressemble pas mieux à du lait, que ce *Moi* me ressemble. Vous n'avez pas oublié, Monsieur, que cette Nuit, longue & maudite Nuit! vous m'avez fait partir du port pour aller chez vous?

AMPHITRION:

He bien?

SOSIE:

He bien? J'étois planté comme un piquet devant le Palais bien longtems avant que j'y arrivasse.

AMPHITRION:

Oh le fou! quelles sotises! Ne t'aperçois tu point que ta foible cervelle est dérangée, & que tu extravague?

SOSIE:

Tant s'en-faut: je suis tout à fait dans mon bon sens; ne le voiez vous pas?

AMPHITRION:

Il faut, sans doute, que ce Misérable,

depuis son départ du port , ait rencontré quelque mauvais Enchanteur qui , par son art magique , lui ait fait tourner l'esprit.

S O S I E :

Je ne fais pas si j'ai la tête renversée ; je n'en croi rien du tout , pourtant : mais , pour avoir reçu force coups de poing ? c'est de quoi je ne suis que trop sur.

A M P H I T R I O N :

Qui t'a batu ?

S O S I E :

Moi même : non pas le *Moi* qui suis ici ; car je n'en aurois jamais le courage : mais le *Moi* qui , à l'heure qu'il est , suis peut-être dans l'Appartement de Madame ; c'est un mauvais garçon de *Moi* que ce *Moi-là*.

A M P H I T R I O N :

Je te défens d'ouvrir la bouche , si ce n'est pour répondre précisément à ce que je vais te demander. Avant toutes choses : je veux qu'on me dise qui est ce *Sosie* , la cause & l'auteur de ce Cahos ?

S O S I E :

C'est *Moi* , Monsieur ; votre Esclave très humble , très soumis , & encore mieux fouété.

A M P H I T R I O N :

C'est toi ? Je t'assure que quand tout mon Domestique seroit réduit à toi seul , j'aurois encore trop d'un Valet. D'ailleurs , depuis que je me conois , je n'ai jamais eu d'autre *Sosie* que toi.

S O S I E :

C'est justement en quoi vous vous trompez beaucoup , Monsieur. Quand vous arriverez

riveriez au Palais, je tâcherai de vous y faire trouver, reellement, *phisiquement, individuellement* parlant, de vous y faire, dis-je, trouver un *AUTRE MOI*. Il est fils de Davus : Nous avons tous deux ; ou, pour parler plus correctement, nous avons *tous un* le même pere, la même conformation d'Organes, la même taille, le même visage ; nous sommes nez la même année, le même mois, la même semaine, le même jour, la même heure, les mêmes minutes. A quoi bon cet ennuyeux détail ? Reposez-vous, Monsieur, sur ma parole d'*honneur* ; & croiez fermement que Sosie s'est doublé pour vôtre service.

AMPHITRION :

Cela est au dessus de toute croïance & de toute probabilité. Mais, dis moi ; astu parlé à Madame ?

SOSIE :

Bon, en voila d'une autre ! Hé ! comment, *de par toute la Race Divine*, aurois-je eu l'honneur de lui parler ? On n'a pas même voulu me permettre d'entrer.

AMPHITRION :

Qui a pu t'en empêcher ?

SOSIE :

Autre belle question ! Faut il le demander ? qui m'auroit defendu l'entrée du Logis, si non ce même Sosie que je vous *prône* depuis si long tems, celui qui m'a brisé, froissé avec ses poings durs & pesans comme du fer ?

AMPHITRION :

Quel Sosie ?

E s

SO

S O S I E :

C'est *Moi* : je me tue de vous le dire : combien de fois me le demanderez vous encore ? N'ais-je pas parlé assez intelligiblement ?

A M P H I T R I O N :

Je suis curieux d'une chose. Ne viendrois tu point de dormir ?

S O S I E :

Moi, Monsieur ? Point du tout ; & je ferois bien serment que depuis mon départ du port, je ne me suis ni couché, ni assis ; or, comme vous savez, on ne dort pas debout.

A M P H I T R I O N :

Je ne te demande cela que pour voir si dans le sommeil tu n'aurois point vu en songe je ne fai quel Sosie qui t'auroit frappé l'imagination.

S O S I E :

Ce n'a jamais été ma coutume d'exécuter, en dormant, les ordres de Mon Maître. Quand j'ai eu le malheur de me rencontrer & de me voir, j'étois aussi éveillé que je le suis à présent en vous regardant, & en parlant à vous, Monsieur ; & pour le *Moi* de la Maison ? Il étoit, je vous en réponds, fort veillant & très éveillé lors qu'il m'a assommé de coups.

A M P H I T R I O N :

Qui est cet homme-là ? Quel-cun qui s'appelle *Moi* ?

S O S I E :

Cela est étrange ! Je l'ai répété vingt fois : c'est ce Sosie qui m'a arrêté, qui m'a brave-
ment

ACTE II. SCENE I. 107

ment etrillé, qui m'a repoussé; enfin, c'est le *lui Moi* qui est si mechant. Peut on s'expliquer plus clairement? Croirai je, Monsieur, que vous ne me comprenez point?

AMPHITRION:

Hé *morbleu*! qui pourroit te comprendre? A-t-on jamais débité des sotises si grossieres?

SOSIE:

Un moment de patience: vous allez le conoitre.

AMPHITRION:

Qui?

SOSIE:

Ce Sosie vôtre Esclave, & *qui est Moi sans être Moi.*

AMPHITRION:

Suis moi donc par ici: car c'est la premiere chose dont je pretens bien m'informer. Mais toi, prends soin qu'on n'oublie rien dans le Vaisseau de tout ce que j'ai commandé qu'on transportât au Palais.

SOSIE:

La memoire & la diligence ne me manquent jamais, dès qu'il s'agit d'exécuter vos ordres. Je ne suis pas homme à avaler vos commandemens comme j'avale le vin; vous m'entendez.

AMPHITRION:

Fassent les Dieux, pour ton profit, que tout ce que tu m'as dit se trouve faux!

ACTE SECOND.

SCENE SECONDE.

ALCMENE, AMPHITRION, SOSIE,
THESSALE.

ALCMENE:

Malheureux passage que la Vie ! N'est-il pas vrai que le chagrin y prévaut de beaucoup ? Combien est petite la mesure des plaisirs en comparaison de ce que les Hommes souffrent dans le cours de leurs Années ? Tel est le bon plaisir des Dieux : ils veulent que la Tristesse soit la suivante, ou la compagne inséparable de la Joie ; & que, s'il vous est arrivé un peu de bonheur, vous le païez cherement par les incommoditez & par les maux qui ne manquent guere de le suivre. J'éprouve chez moi cette vérité-là, & j'en fais actuellement une rude expérience. J'ai eu, je l'avouë, le plaisir le plus sensible qu'on puisse goûter : mais, hélas ! qu'il a passé vite ! A peine ais-je eu le tems de m'en apercevoir. Mon Epoux vient une Nuit : je suis transportée d'amour en le voyant : il s'en retourne brusquement avant le jour ; jugez de ma douleur. Effectivement il me semble que je suis ici seule & abandonnée : je n'y trouve plus ce cher Mari qui est l'unique Objet de ma tendresse. Je puis même dire que son départ m'a plus attristée que sa venue ne m'avoit réjouie. Mais du moins je m'estime heureuse
en

en une chose ; C'est qu'il a defait entiere-
ment les Teleboïens , qu'il les a mis à la
raison ; & qu'il est revenu chez Nous Victo-
rieux & Triomphant : je me console de son
absence par cet endroit-là. Que mon Am-
phitrion me quite ! pourvu qu'il retourne
chez soi , brillant de gloire & couvert de
lauriers. Oui , je supporterai courageuse-
ment , constamment la peine de n'avoir
point Mon Mari auprès de moi , toutes les
fois qu'il me quittera pour courir à l'Hon-
neur ; & je me tiendrai assez dedommagée
de mon ennui , quand on viendra m'annon-
cer cette agreable nouvelle : *Vôtre Epoux a
remporté une Victoire qui eternisera son Nom.*
La Vertu , entant que Valeur , est de toutes
les recompenses la meilleure & la plus pre-
cieuse. Tout est au dessous de cette Vertu :
C'est elle qui defend , qui salue , qui con-
serve la *LIBERTE* , le salut public , la Vie ,
les Biens , les Parens , la Patrie , & la Pos-
terité. La Vertu est la source & le maga-
sin de tous les biens moraux. Le Vertueux
a tout ce qui peut enrichir une Ame , &
consequemment tout ce qui peut la rendre
heureuse.

AMPHITRION :

Par Pollux , *je vais faire une Femme bien
aise !* je crains qu'elle n'en meure de joie.
Je suis son cœur , & elle est le mien. On
va me recevoir avec des embrassemens d'au-
tant plus tendres , d'autant plus ferrez , que
j'ai rempli glorieusement les devoirs de Ge-
neral. Les Ennemis étoient Gens à crain-
dre : tout le Monde , même , les croïoit

invincibles : cependant , sous mes auspices & sous ma conduite, nous les avons battu & réduit dès le premier choc. Oh ! je suis bien sûr qu'on m'attend avec la dernière impatience ; & que je vais être reçu à bras ouverts.

S O S I E :

Pensez-vous, Monsieur, que mon Amante sera moins transportée de joie quand elle me verra ? *Que de baisers vont me sauter au collet !*

A L C M E N E :

Qu'est-ce qui Nous vient-là ? En vérité c'est mon Mari.

A M P H I T R I O N :

Mets toi de ce côté-ci derrière moi.

A L C M E N E :

Pourquoi revenir si promptement ? Il étoit, tout à l'heure si pressé de retourner à l'Armée ; on eût dit à l'entendre, qu'il ne pouvoit pas y arriver trop tôt. Voudroit-il donc me tendre un piège ? Auroit-il envie d'éprouver si son départ m'a fait plaisir ? Vrai comme il y a un Dieu Castor, j'en aurai jamais la moindre répugnance à voir mon Époux rentrer chez Soi.

S O S I E :

Monsieur : sauf votre meilleur avis , je croi que nous ne ferions point mal de reprendre le chemin de notre Vaisseau.

A M P H I T R I O N :

La raison ?

S O S I E :

C'est que je crains fort que, quand nous serons au Logis , il ne se trouve personne
qui

ACTE II. SCENE II. III

qui soit disposé à nous faire diner.

AMPHITRION:

Où vas tu chercher cela, & comment une pensée si bizare peut elle te venir dans l'esprit?

SOSIE:

C'est que nous arrivons trop tard.

AMPHITRION:

Comment cela?

SOSIE:

Je voi Madame qui se promene devant la Porte , & qui me paroît *le ventre bien rond.*

AMPHITRION:

C'est que je la laiffai grosse quand je partis.

SOSIE:

Malheureux que je suis! Je n'ai qu'à me recommander aux Dieux.

AMPHITRION:

A quoi revient cette grande exclamation? qu'as tu?

SOSIE:

Selon votre calcul , Monsieur , Nôtre Maitresse est dans le dixieme mois de sa grossesse. Ainsi , comme j'ai en partage d'office le soin de fournir l'eau , je n'ai qu'à me preparer à en tirer tout mon sous pour les couches de Madame. Ce sera pour ma bien venuë.

AMPHITRION:

Prends bon courage.

SOSIE:

Savez vous , Monsieur , comment je le prendrai ? C'est que si une fois je mets la
main

main au seau , j'en jure par Pollux ; & je veux que jamais vous ne vous serviez de moi dans les sacrifices ¹, si je n'affèche le puits. ² qu'on me laisse seulement commencer !

AMPHITRION :

Viens , viens par ici. Je donnerai cette commission-là à un autre Esclave ; ne t'inquiete point.

ALCMENE :

Je croiqu'il est de mon devoir de m'avancer vers lui.

AMPHITRION :

Madame : si jamais homme a senti un épanchement de joie en revoiant une chere Epouse , c'est moi ³. Vous êtes la meilleure des Thebaines ; & votre Mari vous
regarde

¹ Dans l'Original : *nil mihi divini quidquam creduis , ne me confiez rien de divin* : C'étoit une espèce de serment : on disoit ; *nil mihi divini nec humani creduis* ; ne me confiez après cela ni chose divine ni humaine ; le sens étoit ; tenez moi pour le plus grand fourbe & pour le plus grand imposteur. Car il auroit falu qu'un homme eût été extrêmement dectié si on n'avoit osé rien lui confier , non pas même quelque chose de consacré aux Dieux. Notre Poëte dit ailleurs ; que Bellone & Mars ne me

croient jamais ! Encore dans un autre endroit ; par Pollux ! dans la suite , jamais homme mortel ne me consiera rien des deux choses ; c'est à dire de Divin & d'Humain.

² Le Latin porte ; *animam omnem intraxero* , si je n'en tire pas toute l'ame. Sosie appelle plaisamment l'eau du puits , l'ame du puits ; parce que effectivement l'eau , dans un sens , est au puits ce que l'ame est aux animaux.

³ Dans l'Original ; *Speratam suam* , son esperée. Les Latins apelloient proprement

ACTE II. SCENE II. 113

regarde comme telle. Tous nos Citoïens ne peuvent assez admirer vôtre merite. Vous êtes vous touûjours bien portée? Mon retour vous fait-il grand plaisir?

S O S I E :

Ma foi, on l'attendoit avec grande impatience! quand il seroit un chien, se remue-roit on moins pour lui dire bon jour?

A M P H I T R I O N :

Je me rejoûis extremement de ce que vôtre grossesse nous donne une si belle es-pérance.

A L C M E N E :

En verité, Monsieur, je suis toute sur-prise de vous entendre. Est-ce donc par plai-santerie & par divertissement que vous m'a-bordez d'un air si doucereux? Vous em-ploïez dans vôtre salut des termes obligeans comme si nôtre separation avoit duré neuf ou dix Mois; comme si vous ne faisiez que revenir de vôtre Expedition; enfin, il sem-ble que vous ne m'aïez point revuë depuis vôtre depart pour la Guerre.

A M P H I T R I O N :

Je ne comprends rien à vôtre réponse, Madame : car je suis fort sur que depuis ce tems-là vous n'avez jamais paru devant mes yeux; ni moi, que je sache, devant les vô-tres.

A L C-

prement *Speratam* une Mai-tresse qu'on devoit épouser bien-tôt. Mais nôtre Au-teur emploie ce terme dans

le sens Littéral, c'est à dire une personne qu'on avoit une passion de revoir.

ALCMENE:

Quelle raison pouvez vous avoir pour prendre le parti de nier ?

AMPHITRION:

C'est que je sai dire la Verité.

ALCMENE:

Celui qui parle contre sa conscience, fait mal ; il trahit la Verité. Cherchez vous à conoitre mes sentimens ? Pourquoi revenez vous si promptement ? Les Auspices ne vous sont ils pas favorables ? Est ce le mauvais tems qui vous retient ? Comment n'êtes vous point retourné joindre les Troupes ! Vous disiez , il y a long tems ; que c'étoit là le sujet de votre depart.

AMPHITRION:

Il y a long tems ? Et depuis quand , s'il vous plait , cela s'est il fait ?

ALCMENE:

Je voi bien que vous avez pour but de mettre mon cœur à l'épreuve. Oui, *il y a long tems, il y a long tems ; &* , puis qu'il faut m'expliquer à la Lettre, je veux dire, *tout à l'heure.*

AMPHITRION:

Il y a long tems , & tout à l'heure ; comment accorder ces deux oposez ? Si j'ai été long tems absent , il n'est donc pas vrai que je vous aie vu depuis peu ?

ALCMENE:

Qu'en pensez vous, Monsieur ? Ne croïez vous point que je vous rens le change ; & que je jouë mon joueur ? Vous qui , ne faisant que sortir d'ici , me soutenez que vous n'y êtes pas venu.

A M-

AMPHITRION:

Assurement, ma Femme a un transport au cerveau.

SOSIE;

Madame a besoin de sommeil : tranquillisez vous, Monsieur, jusqu'à ce qu'elle ait dormi; je vous le conseille.

AMPHITRION:

Ne reve-t-elle pas en veillant?

ALCMENE:

Oui, par Castor! Je suis bien eveillée; & c'est dans tout mon bon sens que je dis ce qui est arrivé: Car je vous ai vu tous deux long tems avant le jour.

AMPHITRION:

Où?

ALCMENE:

Où? Ici, puisqu'il faut vous le dire, ici, dans cette Maison qui est vôtres Domicile.

AMPHITRION:

Cela n'a jamais été.

SOSIE:

Attendez, s'il vous plait, Monsieur. Que savons-nous si, pendant que nous dormions, le Vaisseau ne s'est point detaché du Port pour nous transporter ici?

AMPHITRION:

Quoi tu flate son extravagance?

SOSIE:

Que voulez vous qu'on fasse? Ignorez vous le Proverbe? *Vouloir s'opposer à une Bacchante pleine de vin, cela ne fait qu'augmenter sa fureur: elle en frappera plus fort: si, au contraire, vous lui marquez de la complaisance;*
elle

elle s'apaisera , & vous en serez quitte pour le premier coup.

AMPHITRION :

Et moi , je suis fermement résolu de lui laver la Coëffe , de la reprimander vertement : Quoi , une femme qui n'a pas daigné me saluer à mon retour ?

S O S I E :

.. Vous irriterez les frêlons.

AMPHITRION :

Tais toi. Alcmène , j'ai une question à vous faire.

A L C M E N E :

Que vous plait il ? Rien ne vous empêche de m'interroger.

AMPHITRION :

Etes vous donc tombée en delire , ou si vous êtes devenuë sujette aux enflures d'orgueil ?

A L C M E N E :

De quoi vous avisez vous , Mon Mari , de me faire une telle demande ?

AMPHITRION :

Jusques à aujourd'hui , quand je revenois de dehors vous aviez coutume de me donner *un bon jour* tendre & empressé : je recevois de vous toutes les amitez , toutes les caresses qu'un Epoux fidèle doit attendre d'une honnête & chaste Moitié. D'où vient , que , cette fois-ci , ce n'est pas la même chose ? D'où vient que quand j'arrive au logis , je vous trouve froide & immobile comme une statue ?

A L C M E N E :

Sérieusement , Monsieur , vous n'y pensez

ACTE II. SCENE II. 117

sez pas. Est-ce que quand vous revintes hier, je ne vous reçus pas en Epouse? Je vous saluai d'abord: je vous demandai comment vous vous portiez, & si vous n'aviez point été malade: je vous pris la main, & je vous baifai.

S O S I E:

Vous fouhaitates hier la bien venuë à Monsieur, Madame?

A L C M E N E:

Affurement; & à toi auffi, Sosie.

S O S I E:

Monsieur: je croïois bonnement que Madame vous donneroit un Fils: mais je me trompois fort: ce n'est pas un enfant que elle a dans le corps.

A M P H I T R I O N:

De quoi donc est elle grosse?

S O S I E:

De la Folie.

A L C M E N E:

Je suis tout à fait en mon bon sens; & je demande humblement aux Dieux la grace d'accoucher heureusement d'un Fils. Mais pour toi, Coquin, si mon Mari fait son devoir, tu seras châtié d'une grande force, tu seras mis tout en sang. On te païra ton augure, Monsieur le *Presageur*¹: tu seras traité suivant ton merite.

S O S I E:

A une femme grosse? C'est à elle qu'il faut

¹ Dans l'Original: *Omi-* | solent pour présager que je
not, toi qui es assez in- | suis grosse de la Folie.

² Dans

faut donner de la douleur , & des grenades ¹ , afin que elle ait toujours de quoi ronger quand elle sent que le cœur lui manque.

AMPHITRION :

Si bien donc , Madame , que vous m'avez vu hier ici ?

ALCMENE :

Moi , vous dis-je ; & s'il est besoin de recommencer dix fois , je redirai dix fois que je vous ai vu.

AMPHITRION :

En songe aparemment ?

ALCMENE :

Non , non , point du tout : je n'avois alors nulle envie de dormir , je vous en assure ; ni vous non plus.

A M-

¹ Dans le Latin : *malum* & *malum* , *mal* & *mal*. Le premier *mal* signifie la souffrance de l'accouchement ; & par le second *mal* on doit entendre une pomme de grenade : car on pretendoit que ce fruit là est admirable pour rejouer le cœur d'une femme grosse.

Sofie , dit Madame Dacier , joue sur l'ambiguïté du mot *malum* , qui signifie du mal lors que la première syllabe est brève ; & une grenade lors que la première est longue. J'ai tâché , ajoute-t-elle , de conserver le même jeu dans ma

traduction , en me servant du mot *fruit*.

Ab Madame ! il y a certains fruits qu'il faut garder pour les femmes grosses , afin qu'elles aient de quoi se fortifier le cœur lors qu'elles tombent en défaillance. Que la pensée & le jeu du Poëte soient conservez par une telle interpretation ; cela est trop au dessus de ma portée , pour le concevoir : mais j'ose bien defier tout Lecteur qui ne conoitra Plaute que par son illustre Traductrice , de pouvoir entrer dans cette Equivoque de Sofie.

AMPHITRION:

Ah cruel Destin! qu'est ce que j'entens?

SOSIE:

Quel mal vous faisit, Monsieur?

AMPHITRION:

Helas! Ma Femme a perdu l'esprit.

SOSIE:

Vous verrez que elle est attaquée de bile noire & de melancolie. Il n'y a point de mal qui derange plus la Raison, qui provoque plus le delire que ce mal-là; je m'y connois; & ma tête en fait souvent l'experience.

AMPHITRION:

Quand decouvrites vous pour la premiere fois, Madame, que les vapeurs de Râte, que les exhalaisons de la Bile noire vous embarassoient la Cervele?

ALCMENE:

Que Castor ne me soit jamais propice, si je ne suis en parfaite santé de Corps & d'Esprit!

AMPHITRION:

Comment donc osez vous affurer que vous nous avez vu hier? Le Vaissseau qui nous a conduit au Port n'y est arrivé que cette nuit. J'ai soupé dans le Navire: je m'y suis reposé jusqu'à ce matin; & je n'ai point encore mis le pié dans la Maison depuis que je suis parti pour aller combattre & vaincre les Teleboïens, ce que j'ai eu le bonheur de faire.

ALCMENE:

Nous voici terriblement loin de compte: je vous declare moi que, la nuit passée,
nous

nous avons soupé ensemble; & couché qui plus est.

AMPHITRION:

Que dites vous là?

ALCMENE:

Je ne dis jamais que des veritez.

AMPHITRION:

Pour les autres choses, je n'en fai rien: mais pour celle-ci? Jamais il n'y eut une plus grande fausseté.

ALCMENE:

Vous êtes parti dès le point du Jour pour retourner à l'Armée.

AMPHITRION:

De quelle maniere?

SOSIE:

Elle conte fort juste selon qu'elle s'en souvient¹: ne voiez vous pas qu'elle vous rend compte de son rêve? Mais, Madame; quand vous avez été eveillée, vous deviez, ne vous en deplaise, offrir en sacrifice de la farine salée², ou de l'encens à Jupiter qui detourne les malheurs & les prodiges funestes: Oui, vous deviez, en le
rega-

¹ Dans le Texte: *Vt commemoravit, comme elle s'en souvient. Vn Commentateur lisoit, ut commisit, voiez comme elle n'a pas encore les yeux ouverts. Notre Savante l'a suivi; sortant par là de la route commune. Sur ce que Alcmène venoit de dire, dès la première pointe du jour, vous*

vous en êtes retourné, Sosie prend de là occasion de dire qu'elle raconte le songe qu'elle avoit fait.

² Dans l'Original: *Mola salsa*, proprement de la mouture salée: le nom de la meule, avec la quelle on mout les grains, se prenant ici pour les grains moulus. Or Plaute dit de *meule salée*,

regalant de ce bon déjeuner, vous le rendre favorable contre les prestiges & les illusions.

A L C M E N E :

Malheur à toi, scélérat ! quel torrent de
F puni-

lée, à cause qu'on mêloit du sel avec les farines ; & que de cette farine salée on saupoudroit les Victimes. Les Grecs offroient les grains entiers & sans les faire passer par la meule, ni les assaisonner de sel ; ils les offroient, dis-je, pour conserver la memoite des premiers hommes, qui n'ayant point encore la connoissance des Arts, vivoient des simples productions de la Nature.

Autre Remarque : *mo-la salsa* étoit du froment, ou de la farine de froment rôtie & mêlée avec du sel. On en mettoit sur la tête de la Victime ; & c'est-là proprement ce qu'on apelloit *immolare*, *immoler*. C'est donc au sujet du pretendu rêve d'Alcmene, que Sosie parle ici du Sacrifice que Elle devoit offrir *Iovi Prodigiali*, à Jupiter le Detourneur des Prodiges funestes : c'est le même que les Latins appelloient *Averruncum*, Jupiter, qui empêchoit les malheurs dont on étoit menacé. A propos des Songes : Les Anciens étoient etran-

gement superstitieux sur cet article-là ; & ils avoient un fort grand soin de les expier le matin, par leurs prieres & par leurs sacrifices : c'est ce qui a fait dire à Tibulle :

*At natum in curas hominum genus, omina nostris,
Farre pio placans & saliente sale.*

Les hommes, ne pour les soins, expient leurs songes en offrant aux Dieux des grains d'orge & du sel pétillant. Ils étoient d'une étrange & bizarre délicatesse, ces Dieux, d'ailleurs de moyenne vertu ; & rien moins que scrupuleux dans leur conduite. Les Rêves étant involontaires, sur quoi pouvoit tomber l'expiation ? Outre cela : ne prenoit on pas les songes pour des avertissemens divins ? c'étoit donc demander pardon aux Dieux de leur propre ouvrage ? Mais il ne faut envisager là dedans que la *SOTISE HYMAINE*, sur la quelle, passée & présente, un vrai Philosophe ne peut réfléchir sans rire, & sans admirer.

1 Dans

punition va te tomber sur le corps !

S O S I E :

Suivez mon avis si vous voulez ; c'est votre affaire ¹.

A L C M E N E :

Quoi , Monsieur ! ce Maraudeur-là m'insulte encore , & vous l'écoutez tranquillement !

A M P H I T R I O N :

Te tairas-tu ? Vous , Madame , répondez moi. Vous dites , donc , que je vous ai quitte aujourd'hui dès la naissance de l'Aurore ?

A L C M E N E :

Si cela n'étoit point , par quel canal aurois-

¹ Dans l'Original : *Tua istuc refert si curaveris. Il vous importe d'avoir soin de cela.* La réponse d'Alcmène fait voir qu'il y a quel que malice dans ce que Sosie dit ici. C'est pourquoi je croi qu'il faut lire.

Tua istuc refert , ni cura veris.

Si vous n'avez soin de cela , prenez garde à votre intérêt.

Car par ce moyen-là , Sosie répond ambiguëment ; & sa réponse tombe , en même tems , sur ce qu'il a dit , *vous avez du faire des sacrifices à Jupiter &c.* Sur ce que Alcmène a répondu , *va capiti tuo , puiſſe*

tu perir ! Parce qu'en disant , *cela vous regarde , Madame , si vous n'avez eu le soin &c.* Il entend que l'imprecation qu'elle a fait contre lui , tombera sur sa tête , si elle n'a le soin de faire ce qu'il a dit. Et cependant , il semble qu'il dise simplement , comme nous dirions , *Madame , ce sont vos affaires si vous ne l'avez pas fait.* C'est l'explication la plus naturelle de ce passage. L'approuverois fort tout ce que Madame Dacier dit là , si je ne craignois qu'elle ne donnât un peu trop de politesse à Sosie qui agit brutalement avec sa Maîtresse.

ACTE II. SCENE II. 123

rois-je appris tout ce qui s'est passé à l'Armée? Il n'y a qu'un de vous deux qui puisse m'avoir fait l'Histoire du Combat & de ses heureuses suites.

AMPHITRION:

Vous savez cela?

ALCMENE:

Vraiment! il faut bien que je le sache, puisque je le tiens de vous. Ne m'avez vous pas dit, là en votre conscience! ne m'avez vous pas dit que vous aviez pris d'assaut cette grande & forte Ville des Teleboïens? Ne m'avez vous pas dit que vous aviez la gloire d'avoir tué le Roi Pterelas?

AMPHITRION:

Moi, je vous ai dit cela?

ALCMENE:

Sans doute vous me l'avez dit; & ce *Cochin* d'Esclave étoit présent.

AMPHITRION;

Sofie! M'as tu entendu aujourd'hui dire cela à ma Femme?

He! de par Pluton *l'enfumé*, & toute sa divine *sequelle*, comment aurois-je pu l'entendre?

AMPHITRION:

Demande le à Madame.

SOSIE:

Surement cela ne s'est point fait en ma presence: ou si cela s'y est fait, je vous jure que je n'en fais rien. Depuis hier je suis en mon bon sens; & c'est beaucoup pour moi; serois-je donc bien venu ici sans m'en apercevoir?

A L C M E N E :

Il n'a garde de parler autrement. Vous êtes son Maître ; cela suffit pour lui faire dire tout ce qui vous plaira.

A M P H I T R I O N :

Sofie ! Regarde moi entre deux yeux.

S O S I E :

Très volontiers, Monsieur : ça ! je vous regarde fixement.

A M P H I T R I O N :

Je veux que tu me dise la chose, comme elle est ; & je te defens, sous peine du fouët, d'avoir pour moi la moindre complaisance. Est il vrai que tu m'as oui conter aujourd'hui à ma Femme ce que elle s'imagine que je lui ai conté ? parle, & ne deguise rien.

S O S I E :

Ma foi, Monsieur, je croi que les Dieux, Jupiter me le pardonne ! vous ont envoié la Maladie de Madame. Comment, par Castor ! pouvez vous, en sûreté d'Ame, me faire une demande si extravagante ? N'êtes vous pas bien persuadé que je n'ai eu l'honneur de voir Madame qu'en votre compagnie ?

A M P H I T R I O N :

Avez vous une fluxion sur les oreilles, Madame ? Nôtre Sofie peut il s'expliquer plus nettement ?

A L C M E N E :

Oui, je l'entens ; je ne suis point sourde ; & je voi que c'est un insigne menteur.

A M-

AMPHITRION:

Quoi vous ne voulez croire ni au Mari,
ni à l'Esclave?

ALCMENE:

Non; je n'en veux croire que moi; & je
suis entierement persuadée que j'ai le vrai
de mon côté. Je n'ai rien avancé que je
ne sois prête à le soutenir de mon sang &
de ma vie.

AMPHITRION:

Vous dites donc que je suis venu hier
ici?

ALCMENE:

Vous niez donc d'être venu, & de m'a-
voir quitte ce matin?

AMPHITRION:

Oui, par Jupiter, le premier & le plus
chaste des Dieux, je le nie; & je ne me
laisserai point de repeter que, depuis mon
départ pour l'Armée, je vous voi pour la
premiere fois.

ALCMENE:

Point de colere. Nierez vous aussi que
vous m'avez donné, en bon Epoux, cette
coupe d'or dont vous m'avez dit qu'on avoit
récompensé votre Valeur? C'est incontes-
tablement un fait d'aujourd'hui, celui là!

AMPHITRION:

Par Pollux! ni je ne vous ai donné la
Coupe, ni je n'ai dit à Personne que j'eusse
dessein de vous en faire present. Il est vrai
que je vous avois destiné ce bel & riche Ou-
vrage: je me faisois un plaisir de vous l'of-
frir. Mais, dites moi, je vous prie, quel

Mortel à pu vous reveler un secret si profond.

A L C M E N E :

Vous , Monsieur , vous même en personne , puis qu'il faut être ici d'une redite infinie ; & même j'ai reçu de vôtre main cette Pièce si *artistement* travaillée : je vous en ai remercié suivant le prix & la valeur du present.

A M P H I T R I O N :

Tout beau, tout beau, Madame ! celui-là me confond & me jette au delà de toute admiration. Sosie ! Comment mon Epouse peut elle savoir qu'on m'a fait present de cette Coupe d'or ? Il faut necessairement que tu sois venu ici , & que tu aies tout rapporté ?

S O S I E :

Vous faites une grande injustice à ma langue, Monsieur : il n'y'en a point en bouche humaine de plus discrète ; ni de plus innocente. Mais d'ailleurs, ne devez vous pas être convaincu , comme deux & deux font quatre , que je n'ai point eu l'honneur de voir Madame , que quand vous m'avez ordonné d'entrer après vous : encore tremblois-je comme un mouton dès qu'il sent le froid.

A M P H I T R I O N :

Mais quelle espèce de Femme est ce que j'ai donc là ?

A L C M E N E :

Mais , pour me bien laver d'un crime que la conscience ne me reproche point ; & dont , assurément , je suis innocente comme

me

me l'Enfant qui cherche la porte de la vie,
voulez vous que je produise ici cette Coupe
de d'or?•

AMPHITRION:

Que vous la produisiez ? Ah Ciel ! qu'est
ce que j'entens ? Allons , soit ! Vous ne
sauriez me faire un plus grand plaisir.
Qu'elle paroisse donc cette Coupe ? Car ,
assurément, vous êtes une *Impositrice*.

ALCEME:

Nous allons voir. Thésale ! va cher-
cher là dedans cette Coupe dont mon Mari
m'a fait présent ; & apportes la ici.

AMPHITRION:

Retire toi de ce côté-ci, Sosie : Car , sur
mon Ame , jamais homme n'aura été plus
consterné que je le deviendrai , si la Coupe
est entre ses mains.

SOSIE :

J'admire cent fois plus votre inquiétude ;
Monsieur : Comment, *Meure tout l'Olimpe* !
Voilà un serment tout nouveau celui-là ;
mais aussi la chose est assez importante pour
jurer originalement ; jurons donc. Com-
ment Madame ose-t-elle se vanter d'avoir
la Coupe ? En êtes vous en peine ? en êtes
vous en peine ? Aïez l'esprit en repos là
dessus. La Coupe est *en bonne santé* dans
ce petit panier qui est bien fermé de votre
cachet.

AMPHITRION:

Le cachet n'est il point rompu ?

SOSIE :

Prenez la peine d'y regarder.

AMPHITRION:

Bon : on n'y a point touché ; le cachet est tout entier comme je l'ai mis.

S O S I E :

Permettez moi de vous demander une chose, Monsieur. Comment ne faites vous point faire pour Madame , le Sacrifice qu'on a coutume d'offrir pour les fous ?

AMPHITRION:

Effectivement , cela seroit bien necessaire ; car par Pollux ! il est certain que elle a l'esprit troublé².

A L C-

¹ Plaute emploie ici le terme *circumferri*, être porté autour ; & celui de *errata* qui signifie troublée ; car les Anciens s'imaginoient qu'on ne pouvoit voir Ceres ni Bacchus, sans être en risque de devenir furieux. *Circumferri* est un mot du Pontificat , au lieu de *lustrare* , purifier : il explique naturellement la Cere monie qu'on pratiquoit pour calmer l'agitation de ces furieux : car on tournoit plusieurs fois , comme en *procession* au tour d'eux , avec du soufre un flambeau , & d'autres choses , en marmotant quelques patoies mi-serieuses.

² Dans l'Original : *larvarum plena* , remplie de spectres & de phantômes.

Le mot *larva* vient de *lar* , le faire ; ou de *lares* , les Dieux domestiques. Dans cette superstition grossiere & ridicule , les Anciens croient deux sortes de lares : les uns bons & bien faisant qui gardoient le nom de lares : les autres malins , mechans , pernicienx ; on les apelloit *lemures* , lemures. Ces derniers étoient ; ou plutôt passaient pour être les Manes , ou les Ombres de ceux qui , étant morts , après avoir mené une vie criminelle , continuoient dans leur sceleratesse : leur plus grand plaisir étoit de remonter des Enfers sur la Terre pour tourmenter le Genre Humain : ils couroient les rues , la nuit , à peu près comme nos lutins &

A L C M E N E :

A quoi bon tant de paroles ? Tenez : voilà la Coupe : la voyez vous ?

A M P H I T R I O N :

Donnez la moi.

A L C M E N E :

Oui , oui , je vous la confie volontiers : regardez bien , examinez bien , tournez la de tous côtez , vous Monsieur , qui niez ce que vous avez fait. Voilà de quoi vous convaincre ouvertement. He bien ! qu'en dites vous ? Est ce bien là la même Pièce dont on vous a fait présent à la Guerre ? la reconnoissez vous ?

A M P H I T R I O N :

Dieu des Dieux ! Grand Jupiter ! Qu'est-ce que je voi ? C'est assurément la même Coupe. Je suis perdu. Sosie !

S O S I E :

De deux choses l'une : ou cette Femme-là est Sorciere ; *mais Sorciere de la plus haute Sorcellerie* ! ou , par une consequence necessaire , il faut que la Coupe soit là dedans.

A M P H I T R I O N :

Hâte toi-donc ; ouvre vite : Bons Dieux , que tu es long !

S O S I E :

Qu'est il besoin d'ouvrir le petit panier ? Il est bien fermé : le cachet est entier : tout est en bon ordre. Mais il me vient une bel-

F 5 le

nos loupgaroux ; & tous ceux qui avoient le malheur de les rencontrer , devenoient fous. Notre Vulgai-

re est il gueri de cette maladie d'esprit ? j'en fais juge le Lecteur judicieux.

* Dans

le pensée, Monsieur, car je n'en ai pas d'autre, *comme bien savez*. Vous avez engendré un autre Amphitriton : Moi je suis devenu, sans le savoir, Pere d'un autre Sosie : Si la Coupe a aussi enfanté une autre Coupe, nous voila tous doublez : n'est il pas vrai, Monsieur ? Il y a de quoi dans cette tête là ?

AMPHITRION :

Je veux absolument ouvrir le panier, & voir ce qu'il y a dedans.

SOSIE :

Sur tout, Monsieur ; avant d'ouvrir, examinez bien le cachet ; voyez si c'est le même que vous avez apposé¹, afin que si c'en étoit un autre, vous n'allassiez après cela vous en prendre à moi.

A M-

¹ Dans l'Original : *Vide sis signi quid fiet ; examinez bien, s'il vous plaît, ce que c'est que le cachet*. Quand on donnoit des lettres ou des paquets à quel-cun, ou qu'on les ouvroit pour lui, la première chose qu'on faisoit, c'étoit de lui faire remarquer le cachet : c'est ce que fait ici Sosie en ouvrant la Cassette par ordre d'Amphitriton. Il y a sur cela un passage remarquable dans le Menteur,

ACT. IV. SCE. II.

Ba. *Cedo mihi epistolam, donnez moi la lettre*. Sy. Ac-

cipe, cognosce signum, la voila, reconnoissez bien le cachet. C'est ce qui donne du jour à ce passage de Cicéron contre Catilina : *Ostenditabellam Lentulo, & quasi cognoscere ne Signum ; je montrai ces lettres à Lentulus, & je lui demandai s'il ne connoissoit pas le cachet*.

En vérité ! nous sommes bien redevables à Madame Dacier : craignant de nous laisser dans l'ignorance, elle prodigue sa vaste erudition, & nous en donne plus qu'il n'en faut. Je ne
croi

ACTE II. SCÈNE II. 131

AMPHITRION :

Ouvre seulement , & ne crains rien : car celle-ci par ses paroles magiques , fait tout ce qu'elle peut pour nous faire tourner la cervelle.

ALCME NE :

D'où viendrait donc la Coupe dont on m'a fait présent si elle ne venoit pas de Vous ?

AMPHITRION :

C'est justement ce que je dois approfondir.

SOSIE :

A l'aide , au secours ! Jupiter , Ah Jupiter , aïez pitié de nous !

AMPHITRION :

Qu'as tu à crier si fort ?

SOSIE :

Helas ! cent fois *hélas* ! la Coupe s'est envolée ; elle n'est plus dans le petit panier.

AMPHITRION :

Dieux du Ciel & des Enfers ! qu'est ce que j'entens.

SOSIE :

Vous entendez ce qui n'est que trop vrai.

AMPHITRION :

Mais , au plus grand malheur de ta vie ! si la Coupe ne paroît.

F 6 A L C-

ctoï pas que cette Muse ait rien appris de nouveau touchant le *Cachet* : il est naturel de le regarder avant d'ouvrir une lettre ; tout le

monde le fait , & pour l'en droit de Ciceron ? En bonne foi , y avoit il la moindre obscurité ? qui pouvoit s'y méprendre ?

A L C M E N E :

Ne la voila-t-il pas ?

A M P H I T R I O N :

Dites moi, donc, qui vous l'a donnée ?

A L C M E N E :

Celui-là même qui fait la question ; vous Monsieur, ce qui s'appelle vous.

S O S I E :

Oh Monsieur, vous m'en donnez à garder ! Je découvre votre finesse depuis votre départ du Vaiffeau, vous avez couru secrètement ici avant moi par un autre chemin : vous avez ouvert le petit panier : vous en avez tiré la Coupe : vous l'avez donnée à Madame ; puis vous avez recacheté à la sourdine ; & cela si proprement qu'il ne paroïsoit pas qu'on y eût touché.

A M P H I T R I O N :

Que je suis malheureux ? Veux tu aussi te mettre de son côté ? veux tu aider sa fureur ? Pour vous, Madame, vous persistez donc à soutenir que nous vinmes hier ici ?

A L C M E N E :

Je le soutiendrois au peril de mon sang & de ma vie. Oui, encore une fois vous vintes hier ici. Vous me saluates, je vous rendis le salut ; & sans reproche, je vous donnai un baiser qui étoit de poids.

A M P H I T R I O N :

Mauvais début que ce baiser ! Il ne me pronostique rien de bon. Mais continuez, s'il vous plait, Madame, j'aurai l'honneur de vous écouter.

A L C -

ALCMENE:

Après nos caresses reciproques, vous vous lavates.

AMPHITRION:

Quand je me fus lavé?

ALCMENE:

Vous vous mites à table.

SOSIE:

Bon! Fort bien! Continuez, Monsieur; continuez: il n'est rien tel que de satisfaire sa curiosité!

AMPHITRION:

Ne l'interromps donc pas; laisse la dire. Allons, Madame, poursuivez.

ALCMENE:

On servit le soupé: nous mangeames ensemble Moi étant auprès de vous.

AMPHITRION:

Sur le même petit lit¹?

ALCMENE:

Sur le même.

SOSIE:

Aïb, Aïb! Fi! ce festin là ne me plait point; le gibier n'en a pas le fumet bon.

AMPHITRION:

Veux tu donc la laisser parler? Il faut bien que elle marque tous les indices, qui

F 7 peu-

¹ Il parle des lits où les Anciens se couchoient pour manger. C'est pourquoi, trois vers plus bas; pour dire un lit à dormir, &c. la Princesse dit *in eodem le-*

cto tecum una in cubiculo, je couchai avec vous dans la même chambre & dans le même lit, ou aparemment elle avoit eu insomnie complète.

peuvent la rendre croïable. Après souper, que fîmes nous ?

A L C M E N E :

Je m'endors, disiez vous. J'ordonnai, donc, qu'on deservît ; & nous allâmes coucher.

A M P H I T R I O N :

Où couchates vous ?

A L C M E N E :

Quelle forte de demande ! Où je couchai Monsieur ? Ce ne fut assurément pas dans le lit d'un Sacrificateur : ce fut dans notre Appartement commun , & dans notre lit de Mariage.

A M P H I T R I O N :

Ah ! vous me poignardez, vous m'égorgez, vous me tuez.

S O S I E :

Qu'est ce qui vous fait mal , Mon bon Maître ? Ne seroit ce point le front ?

A M P H I T R I O N :

Oui : cette malheureuse Femme-là m'a porté le coup mortel.

A L C M E N E :

Que veut donc dire cela ; je vous prie ? parce que je fais mon devoir d'Épouse, je vous tue ? Fût il jamais rien de si bizarre, ni de si extravagant ?

A M P H I T R I O N :

Ne me parles point, Misérable Femme !

S O S I E :

Qu'avez vous donc, Monsieur ?

A M P H I T R I O N :

Regarde moi déjà Sosie, comme si je ne vivois plus. Fatal & funeste événement !

Mon

ACTE II. SCENE II. 135

Mon Epouse, elle qui étoit si sage, si vertueuse, s'est laissé corrompre pendant mon absence : elle a abandonné cet honneur qui lui étoit plus cher que la vie.

ALCME NE :

Hé ! je vous en conjure par Castor ! se peut il, Mon Mari, qu'une telle horreur vous soit sortie de la bouche ? sur tout, étant pleinement persuadé du contraire.

AMPHITRION :

Moi Vôtre Mari ? Ah ne me donnez point faussement un faux titre.

SOSIE :

Cette affaire-là ne se soutient pas ; car si vous n'êtes plus le Mari, il faut nécessairement que vous soiez devenu la Femme ¹.

ALC-

¹ Parce que Amphitriton nie qu'il soit le mari d'Alcmene, Sosie prend de là occasion de badiner, en disant que si Amphitriton n'est plus le Mari, il faut nécessairement qu'il soit la Femme. Mais voyons la dessus quelque chose de plus savant.

Alcmene avoit appelé Amphitriton, *Mi vir, mon Mari* : l'Epoux avoit refusé ce nom là ; & le bon mot de Sosie est fondé sur l'équivoque du terme *vir* qui, pris dans son sens naturel, veut dire *homme* ; mais qui dans

l'usage, signifie aussi *Mari*. Alcmene & Amphitriton le prennent dans le dernier sens, & Sosie le prend dans le premier. Pour conserver ce jeu dans la Traduction, il auroit falu employer par tout le mot *homme*, dont le petit peuple se sert encore pour dire *Mari*. Monsieur de Saumaise expliquoit ce passage-là d'une autre manière, & comme si Plaute avoit dit *mulier ex viro, une femme qui n'a plus de mari*. Mais cette façon de parler est inconnue aux Latins : Cependant, ils disent

136. AMPHITRION.

ALCMENE.

Quel crime ai-je commis pour entendre des duretez si afreufes?

AMPHITRION.

C'est vous même qui revelez vòtre infame Adultere ; & vous avez encore la hardiesse de demander en quoi vous êtes coupable?

ALCMENE.

Je suis vòtre Femme, & j'ai couché avec vous ; est ce donc-là vous offenser?

AMPHITRION.

Vous avez couché avec moi ? peut on voir une plus grande hardiesse que celle de cette Impudente ? Si la Pudeur vous manque, empruntez en ; affectez en du moins l'aparence & le dehors.

ALCMENE.

Ce pretendu crime dont vous salissez l'éclat de nòtre sang, ne convient point à la gloire de Nòtre Sexe. Mais si c'est ici un *panneau* que vous me tendez pour decouvrir si je ne suis point impudique, je me reposerai toujours sur le temoignage de ma Conscience : & je suis bien sùre que vous ne me trouverez jamais coupable.

AMPHITRION.

Dieux grans & petits, superieurs & subalternes ; Natures Immortelles ! Je vous appelle

sont fort bien ; *homo ex gladiatore*, un homme qui a été gladiateur, & qui ne l'est plus : ils pourroient donc dire dans le même

setis, *mulier ex viro*, une femme qui auroit été homme, & qui ne l'a seroit plus.

pelle généralement toutes ! Faites moi justice. Et toi , Sosie , au moins me connois tu ?

S O S I E :

Pas tout-à-fait , Monsieur : mais *tellement*
quellement.

A M P H I T R I O N :

N'ai-je pas soupe hier au soir dans Nôtre
Navire au Port Persique ?

A L C M E N E :

De mon côté , j'ai aussi des Gens qui peuvent
confirmer ce que j'ai avancé.

A M P H I T R I O N :

Quelles Gens ?

A L C M E N E :

Des temoins oculaires.

A M P H I T R I O N :

Quels contes venez vous me faire avec
vos temoins ?

A L C M E N E :

Il est vrai que je n'en ai pas suffisamment ;
car il n'y a eu que Sosie qui ait assisté à nôtre
entre-vue.

S O S I E :

Plus je pense à cette affaire-là , plus je
m'y perds comme dans un labyrinthe , ou
dans un abîme. Voici , néanmoins dans
cette Piece si mêlée , le noeû qui me paroît
le plus vraisemblable. Je croi , Monsieur ,
que vous avez un substitut : ce sera sans
doute , un autre Amphitrion. Cet honnête
homme là , vous aimant comme un autre
lui même , fait en vôtre absence , toutes vos
affaires Domestiques ; il fait obligeamment ,
generousement toutes vos fonctions tant
d'Epoux.

d'Epoux que de Pere de Famille. Sur quoi je bâtis ma conjecture, c'est ce second *Moi qui joue si bien des points*. Comme donc, il y deux Sosies, ce qu'on ne peut assez admirer : il pourroit fort bien y avoir aussi deux Amphitrions, ce qui seroit encore plus digne d'Admiration. Dans le serieux, je ne saurois m'empêcher de supçonner que quelque scelerat de Magicien fourbe Madame par des *prestiges*, & se divertit de sa credulité.

A L C M E N E :

Je le jure par la Monarchie Universelle du Souverain Maître de l'Univers ; je le jure par Junon, la Reine des Meres de famille, cette premiere Deesse que je dois venerer & craindre : oui, je jure par l'Union souvent *discordante* de leur Mariage Divinement incestueux : Vous êtes sur la Terre l'unique Mortel qui ait joint son Corps au mien ; & pas un homme n'a eu assez mauvaise opinion de ma vertu pour me proposer un Commerce impur & illegitime.

A M P H I T R I O N :

Ah, je souhaiterois du fond de l'Aine que ce que vous me dites là fût vrai.

A L C M E N E.

Je ne dis rien qui ne soit très vrai : mais cela m'est fort inutile dès que vous ne voulez pas me croire.

A M P H I T R I O N.

Vous êtes femme ; donc un faux serment ne vous fait point de peur : vous savez jurer sans rougir.

A L C.

A L C M E N E.

Quand une Femme se sent innocente, il lui sied bien de marquer un courage intrepide ; & dès qu'il s'agit de défendre son honneur contre la Calomnie , elle ne peut faire voir trop de constance & de fermeté.

A M P H I T R I O N.

Cela est assez hardi.

A L C M E N E.

Telle doit être l'assurance d'une Dame qui n'a rien à se reprocher.

A M P H I T R I O N.

Oui , à qui voudroit vous en croire : mais votre chasteté n'est que sur la langue.

A L C M E N E.

Puis je entendre cette horrible injure sans mourir de douleur ? O Jupiter ! Pour peu que vous aimiez la Justice, prenez ma cause en main. Vous dites donc , Cruel Epoux, que ie ne suis chaste qu'en paroles ? Et moi je veux vous faire une sincere declaration. Croiez en ce qu'il vous plaira. Je ne fais nul cas de cette Dot materielle que je vous ai apporté en Mariage. Ce que je repute ma vraie Dot , le voici : c'est la sagesse , la pudeur , la continence conjugale , le mépris de la volupté defendue : craindre les Dieux, aimer mes parens, vivre en bonne union avec mes proches, vous être soumise en tout ce qui est raisonnable ; être liberale envers les Bons , être utile aux Honnêtes Gens. Voila , voila la seule Dot que j'estime ; & à la quelle vous donnez aujourd'hui une atteinte afreuse.

SO-

S O S I E :

Si Madame ne grossit point *sa Dot*, si elle n'exagere point, nous pouvons nous vanter, nous autres Domestiques, d'avoir pour Maitresse, le Modèle de la *Vertu Feminine* : cela est vrai comme il y a un Pollux au Ciel..

A M P H I T R I O N :

Je me possède si peu, & j'ai l'esprit tellement troublé que je ne me conois pas moi même ; non serieusement, je ne fais plus qui je suis ¹.

S O S I E :

Vous êtes toujours Amphitriton ; ne craignez rien ; j'en suis très sur, & je veux bien en répondre moi. Mais trouvez bon, Monsieur, que je vous donne un avis. C'est de prendre si bien garde à vous que vous n'alliez pas perdre votre Personne ; car depuis notre retour du grand voiage, les Hommes prennent la mode de troquer *leur Individualité*, & de s'entre changer jusqu'à n'être plus les mêmes..

A M-

¹ Plaute fait dire à Amphitriton, *Delinitus sum profecto*, sûrement ! je suis trompé par enchantement ; ou je suis empoisonné : car les Enchanteurs & les Empoisonneurs avoient coutume de faire perir les gens par un breuvage assaisonné de miel, & par la douceur d'un chant mortel.

Delinire est proprement

amadoüer par de belles paroles, surprendre par des cajoleries, & par des ruses. Anacreon dit, Et Cupidon qui est là, tâche d'attraper la Belle, & de lui persuader de faire des noces sans tant de ceremonies : & dans un autre endroit ; jusqu'à quand es-tu résolu de me surprendre par tes ruses ?

AMPHITRION :

Madame ! Ne vous imaginez pas que la chose en demeure-là : je veux absolument démêler ce cahos ; & pour voir clair dans une affaire si horriblement embrouillée , je la pousserai jusqu'à la dernière extrémité.

ALCMEË :

Vous ne sauriez me faire un plus grand plaisir ; j'en prends Pollux à témoin.

AMPHITRION :

Mais , Madame , répondez à cette proposition-ci. Je suis revenu de Notre Expedition avec le Seigneur Naucrate , votre Parent ; & il est encore dans le Vaisseau qui nous a transporté tous deux : j'ai envie de l'amener ici. Ne voulez vous pas consentir qu'il soit l'Arbitre & le Juge de Notre différent : je n'en doute point ; car par quel endroit le recuseriez vous ? Si donc Votre Cousin prouve la fausseté, l'impossibilité du Fait que vous affirmez , à quoi vous Condamnerez vous ? Alleguez vous encore , quelque raison pour soutenir que vous n'avez point mérité la *Repudiation* ?

ALCMEË :

Si on me trouve coupable , j'acquiescerai à tout.

AMPHITRION :

Soit ! je vous prends au mot ; Nous sommes d'accord. Toi Sosie ? Fais entrer ces Captifs Teleboïens. Je cours , de ce pas , chercher Naucrate ; & je l'engagerai à sortir du Vaisseau pour revenir avec moi.

SO-

S O S I E :

Oh ça! Madame: Nous sommes seuls à présent; & comme personne ne nous écoute, nous pouvons parler en toute sûreté. Faites moi la grace d'user d'une entière franchise, & de ne me rien déguiser. Est il vrai qu'il y a dans le Palais un certain homme qui prend le nom de Sosie, & qui, d'ailleurs, me ressemble si bien généralement en tout que, en bonne Conscience, je ne sai si c'est moi qui suis lui, si c'est lui qui est moi; ou si nous ne sommes tous deux qu'une même, *Creature Humaine*.

A L C M E N E :

Retire toi d'auprès de Moi! hors d'ici tout à l'heure, digne Valet d'un digne Maître!

S O S I E :

C'est à moi d'obéir, Madame: je m'en vais puisque vous l'ordonnez¹. Me voilà mal païé de ma confiance! Nouvelle obligation que j'ai au Sosie batant! ce maudit *Moi-là* est né pour mon malheur.

A L C M E N E :

Dieu Castor! Peut-on assez admirer la
bizarre

¹ Le Texte porte, *Aben si juber, je m'en vais si vous me l'ordonnez*. *Aben* est un terme dont on se servoit ordinairement quand on affranchissoit les Esclaves: car on leur disoit *abi, va t'en*. Comme donc Alcmené dit à Sosie, *abin? t'en iras tu?* il le prend comme si elle

avoit prononcé ce mot-là pour le mettre en Liberté: C'est pourquoi il lui répond: *Oui-da, Madame, je m'en irai si vous me le commandez: c'est à dire, si vous voulez, je serai votre affranchi: mais cela ne peut se rendre en nôtre Langue.*

² Dans

ACTE II. SCENE II. 143

bizarre conduite de Mon Mari? Il me traite d'adultere, il m'insulte, il me menace de me repudier : & cela pourquoi? parce que je l'ai reçu comme toute sage Epouse doit recevoir son Epoux, sur tout après une longue absence. Quoi qu'il en soit, j'espère que mon Cousin Naucratre dissipera mes tenèbres, & qu'il m'instruira de tout le Mystere.

ACTE TROISIEME.

SCENE PREMIERE.

JUPITER.

JUPITER:

Je suis cet Amphitrion supposé qui jette les deux Epoux dans le plus furieux embarras qui ait peut-être jamais été. Sosie est mon valet esclave; &, pour peu qu'il y aille de mon utilité, mon Sosie redevient le Dieu Mercure. Je suis logé, je demeure au dernier & au plus haut étage de l'Univers¹. De tems en tems, & quand l'envie m'en prend, je me fais Jupiter. Certaine

¹ Dans l'Original: *Cenaculum*: c'étoit l'endroit le plus proche des tuiles, & que les plus petites gens occupoient ordinairement: c'est pourquoi on les appeloit *Cenaculiers* du terme

Cenaculum. Un Commentateur dit qu'on ne montoit point, par l'escalier, à ce dernier étage, mais par une échelle. Au reste le badinage roule sur le mot *Cenaculum*: car si le Poëte l'entend

taine necessité , que je ne nomme point, m'oblige-t-elle à descendre ici ? Tout aussi tôt je me refais Amphitryon ; & je quite promptement l'équipage du Monarque du Monde , pour m'habiller en General Thebain.

Or

tend de Jupiter , ce Dieu a raison de dire qu'il demeure immédiatement au dessous du toit & des tuiles de l'Univers. Si Plaute parle de l'Acteur ; c'est un homme qui se raille de son appartement supreme & de sa pauvreté. Écoutons Pallas.

In superiore qui habito Cœnaculo, moi qui habite le lieu le plus élevé. Ce Vers là a le même caractère de grandeur qui se trouve dans le Vers Grec dont il a été cité ; & qui signifie , *Jupiter qui habite les plus hautes maisons.* Mais voici en quoi l'adresse de Plaute est merveilleuse ; c'est de l'avoir appliqué de manière qu'il convient à Jupiter qui est Dieu , & à celui qui le représente qui n'est qu'un homme , & un homme esclave. Jupiter , comme Dieu , habite le plus haut étage , c'est à dire le Ciel. Et le Comedien qui le représente , habite aussi le plus haut étage , c'est à dire , au plus haut de la Maison , près des tuiles , où les pauvres ont coutume de lo-

ger. Ennius a dit *cœnacula maxima Cœli*, les grans appartemens du Ciel.

Que Notre Poëte soit l'inventeur de fine equivoque , je n'ai nulle peine à le croire ; il avoit alléz de génie pour cela : Cependant , je pancherois plus volontiers vers la negative. On attribué aux Auteurs , sur tout aux Anciens tant de choses aux quelles ils n'ont jamais pensé ? Dans les *Dialogues des Morts*, Homere assure , qu'on trouve chez lui quantité de Misteres qui n'y furent jamais. D'ailleurs , c'est faire honneur à notre Comique de penser qu'il n'a point voulu confondre la Representation avec l'Action : hélas ! il ne viole que trop souvent cette regle du Théatre ; en quoi il choque le bon sens. Enfin , il me paroit plus probable qu'on doit ce double sens à la subtilité de quelque Interprète , qui , ce me semble , n'a pourtant pas eu besoin d'une *adresse merveilleuse* pour le trouver.

ACTE III. SCENE. I. 145

Or je reviens maintenant pour deux raisons : la premiere , c'est pour vous marquer ma consideration , & pour vous faire honneur ; ne voulant pas que la Comedie commencée , & qui vous a déjà diverti , demeure imparfaite. Mon autre motif ? c'est de secourir Alcmène : Amphitryon , son Mari , l'accuse d'Adultere ; & cependant elle est innocente comme elle l'étoit la premiere nuit de ses Nôces. Ce seroit donc un nouveau sujet de murmurer , & de crier contre moi , qui n'ai déjà que trop d'histoires sur mon Compte , si on la rendoit responsable de la fourberie & de l'imposture que je lui fais.

A present , je vais continuër le Personnage d'Amphitryon sur le même pié que je l'ai commencé : je vais reprendre son Image & sa Ressemblance sous laquelle vous m'avez déjà vu une fois. Tout ce qui s'est fait n'étoit encore rien en comparaison de ce qui va arriver.

Je vais remplir le Palais de trouble , de desordre , de confusion ; ils ne sauront tous où ils en seront. On ne doit pas se scandaliser , de ce que Jupiter , chargé du Gouvernement du Monde , fardeau terriblement pesant ! fasse quelques Malices , fussent elles noires , pour se delasser ; qu'il prenne même des plaisirs criminels.

Mais à la fin , & pour denoüer la Pièce , j'ouvrirai le Rideau , j'ôterai le Masque ; & , mettant en evidence la verité de la chose , je tournerai le Jeu en serieux. Je prêterai aussi à Ma Maitresse mon Bras à Mi-

G racles ,

racles , quand il en fera tems : je la ferai accoucher d'un seul Enfancement , & fans douleur ! , des deux fruits vivans qu'elle porte , & dont l'ainé , qui est de la fabrique conjugale , fera nommé Iphiclus ; & le *Cadet* , à la conception duquel je me suis beaucoup appliqué , portera le Nom d'*Hercule* , Nom qui fera grand bruit , aussi bien que la Massue. J'ai commandé à Mercure de me suivre , afin de lui donner mes ordres en cas de besoin. Mais je voi Ma Junon terrestre : il faut que je m'aproche sans qu'elle me voie si tôt.

ACTE

* Les Interprètes qui veulent entendre ici les douleurs de l'esprit ; se sont fort trompez ; car lorsque Bromia dit dans la premiere Scene de l'Act. V. *ubi utero exorti dolores , ut solent puerpera ;* lors qu'*Alcme-ne* sentit les premières douleurs que les femmes qui sont en travail d'enfant ont accoutumé d'avoir ; ces Commentateurs devoient remarquer que cette servante ne jugeoit de ces douleurs que par le secours que la Princesse demandoit aux Dieux :

aussi Bromie dit elle huit vers plus bas ,

Neque gementem , neque plorantem nostrum quisquam audivimus ;

Ita profecto sine dolore peperit

Aucun de nous ne l'a ouïe ni gemir ni crier ;

Tant il est certain que elle a accouché sans douleur.

Au reste elle a le même Privilege que Latone dans Calimaque , la Mere de Mahomet dans l'Alcoran ; &c. tous aussi vrais les uns que les autres ;

ACTE TROISIEME.

SCENE SECONDE.

ALCMENE, JUPITER.

ALCMENE :

Il me semble que ce malheureux Palais
se soit changé pour moi en prison : je ne
saurois plus m'y souffrir ¹. Mon Mari me
traiter d'infidèle, de debauchée, de perdue ;
enfin, Mon Epoux me reprocher un adul-
tere ! Oh Jupiter ! tu fais ce qui en est ; &
puisque tu vois tout, tu fais que mon corps

G 2

n'a

¹ La conduite du Poëte
est admirable pour le Thea-
tre. Amphitruon étoit allé
chercher Naucrète, & ne
devoit pas retourner si tôt.
Cependant Jupiter fait la
premiere Scene du premier
Acte ; & comme le Mono-
logue eut ennuyé s'il avoit
été long, Plaute trouve un
expedient fort naturel de
faire sortir Alcmené ; & par
là, il produit un raccom-
modement qui fait tout le
jeu qui se passe dans le qua-
trième Acte.

Cette conduite-là est ju-
dicieuse : mais les genies
mediocres n'y trouveront
point l'*admirable* : Quel bon
Dramatique n'en feroit au-

tant ? la Nature du Sujet ne
suggeroit elle pas de soi un
tel expedient ? Mais les es-
prits transcendans & subli-
mes, aiant la vuë plus per-
çante que le Commun, de-
couvrent bien aussi d'autres
beautez. Chez les gens de
la basse & moyenne Region,
l'Admiration vient de l'ig-
norance ; mais nos Aigles,
en savoir, *admirant*, par
lumiere & par penetration.
Quant à ce qu'on allegue
que Plaute a eu peur que
le Monologue de Jupiter ne
fût ennuyeux par sa lon-
gueur, cette crainte-là ne
l'inquietoit guère ; il y pa-
roir dans plusieurs de ses
Comedies.

n'a jamais servi à l'Impudicité. Etrange caprice, prodigieuse bizarrerie de cet homme-là ! Ce qui s'est réellement, effectivement passé dans le Particulier du Mariage, il proteste, il jure que cela n'est point ; & il fait une vie de Furieux & d'Enragé. Au contraire : ce qui il est jamais arrivé ; ce que je n'ai jamais commis, & plutôt souffrir mille morts que de le commettre ! Il veut absolument que cela se soit fait. Pour qui, donc, me prend cet indigne Epoux ? S'imaginer-t-il que je regarderai cela comme une bagatelle, comme une sottise ; encore trop heureuse de l'apaiser, & d'obtenir ma grace ! Si cela est, il s'abuse bien grossièrement. Non, foi de Femme de bien & d'honneur, il n'en ira pas comme il pense, & l'affaire n'en demeurera pas-là. Je ne souffrirai jamais qu'on m'impute faussement l'infamie de l'adultère. Ainsi je me séparerai d'avec mon Calomniateur ; oui je le quitterai pour jamais ; ou il me fera satisfaction : je pretens qu'il se justifie auprès de moi ; & que de plus, il jure que il ne veut pas avoir dit les paroles qu'il a proferé contre mon innocence !

J.U.

Il y avoit deux moyens de justifications, le serment, ou la *Palinodie*. L'exemple du serment viendra bien-tôt : la *Palinodie* étoit quand l'Offenseur déclaroit, devant témoins, qu'il voudroit n'avoir pas dit ou fait la chose dont il

est coupable. Ce n'est là qu'un avant-goût en comparaison de la Note suivante.

Où qu'il me fasse satisfaction, & qu'il jure &c. Bel exemple de la satisfaction qu'on devoit faire à ceux qu'on avoit offensé.

Pre-

ACTE III. SCENE II. 149

J U P I T E R :

Si je veux contenter mon amour, il faut me résoudre à faire ce que ma belle Maîtresse demande-là; puisque ma tromperie a ruiné Amphitryon dans le cœur de son Epouse; & que ma Passion a suscité de facheuses affaires à cette Dame qui n'a contribué en rien à se les attirer. Or à présent la colere du General, & les duretez qu'il a dit à sa Femme, *me vont tomber sur le Corps*, quoique, comme vous savez, je sois bien éloigné de m'être emporté contre elle, & de lui avoir rien dit de desobligeant.

A L C M E N E :

Mais le voila justement l'auteur de mon infortune; je le voi cet injuste Jaloux qui me rend assez malheureuse pour être disa-

G 3 mée

Premierement on leur demandoit pardon, en marquant du repentir à la Partie lésée; & en l'assurant qu'on voudroit n'avoir point commis la faute. En suite; on protestoit, par un serment, que la Personne offensée étoit Personne d'honneur, & qu'elle n'avoit nullement mérité une telle injure.

Terence a fort bien expliqué cet usage là dans les Adelphes, Act. 2. Sc. 1.

Novi ego vestra hac, nollem fallum;

Ius jurandum dabitur te esse

Indignum injuria hac. Indignis cum egomet firm accipius modis.

Je conois vos manieres. Je voudrois ne l'avoir point fait. Je suis prêt à vous jurer que vous ne méritez pas ce traitement. Cependant j'aurais été traité comme un Coquin. C'est sur cela que Pacuve se fonde, quand il dit, agreablement, que les sermens s'emploient, tous les jours, pour nettoier & pour effacer les injures qu'on a fait.

Quibus cotidie parva noxa abstergeantur.

Les

mée & deshonorée par mon propre Mari.

JUPITER :

Je viens, Mon aimable & chere Moitié, pour causer un peu avec vous : pourquoi tourner la tête ? fais-je peur aujourd'hui ? craignez vous de me regarder ?

ALCMENE :

Le cœur n'est pas moins détourné que la tête : j'ai toujours repugné à jetter les yeux sur mes Ennemis.

JUPITER :

Vos Ennemis ? Quel gros mot par rapport à moi !

ALCMENE :

Oui, vous êtes mon Ennemi ! Je le dis comme je le pense : à moins que vous ne souteniez encore que cette vérité-là est une fausseté.

JUPITER :

Vous portez trop loin la modestie & la pudeur².

ALCMENE :

Vous plait il vous arrêter, Monsieur ? Ne pouvez vous pas tenir votre main en repos ?

¹ Les femmes qui, par divorce, étoient séparées, donnoient le nom d'Ennemi à leurs anciens Epoux.

² Dans l'Original: *Nimis verecunda es, vous avez trop de pudeur. Seneque dit, ferat jacentes in terram oculos; adversus officiosum Salutatorem inhumana potius quam inverecunda sit;*

Qu'elle marche les yeux baissés; & si elle rencontre quel-cun qui la salue trop gracieusement, que elle soit plutôt farouche, que d'agir contre la pudeur. D'autre veulent, néanmoins, que le mot *Verecunda* signifie ici une femme trop delicate, & qui prend tout au pié de la Lettre.

³ Plaute

ACTE III. SCENE II. 151

pos? Vous avez vraiment fort bonne grace de vouloir me caresser! Si vous aviez seulement un grain de bon sens, un peu de sagesse & d'honneur, voudriez vous, soit dans le sérieux, soit par divertissement, avoir *le tête à tête Conjugal* avec une Femme qui passe dans votre esprit pour une Impudique, & que vous declarez hautement vous avoir rompu la Foi: pour renouer avec une telle Epouse, il faudroit que vous fussiez plus insensé que le plus grand des fous.

J U P I T E R:

Si j'ai dit que vous vous etiez laissée suborner, il ne s'ensuit pas que cela soit: je suis même bien persuadé du contraire; & je ne suis retourné ici que pour me laver de ma faute prétendue. Jamais rien ne m'a été plus sensible, jamais rien ne m'a plus chagriné, Madame, que quand j'ai appris votre colere contre Moi. Pourquoi, donc, direz vous, me taxer de cette infamie-là? Je vais vous le dire. Vrai comme le Temple de Pollux, ce n'a point été par aucun soupçon contre votre chasteté: mais je voulois sonder, éprouver la disposition de votre Ame sur cette matiere-là: j'étois curieux de voir comment vous prendriez mon imputation; & à quel parti vous vous determineriez pour la repousser, ou pour la souffrir. Au reste: Ma divine, Mon adorable Alcmène, il y a déjà quelque tems que je vous en avois parlé pour rire¹ & pour

G 4 badi-

¹ Plaute dit *ridiculicausa*, | *santer*. Car les Anciens se
par *badinage* & pour plai- | se. voient du mot *ridicule*
dans

badiner , je vous avois parlé à peu près sur le même ton : vous n'avez qu'à le demander à ce Sosie-ci.

ALCMENE :

Pourquoi n'amenez vous pas le Cousin Naucrète ? Vous alliez le querir , disiez-vous , pour rendre temoignage que il étoit absolument impossible que vous fussiez venu ici la Nuit en question.

JUPITER :

Vous ne devez pas prendre serieusement ce qui n'est qu'un badinage & qu'un jeu ¹.

ALCMENE :

Ah , si vous pouviez concevoir à quel tourment , à quelle torture vous m'avez mis le Cœur ! Il n'y a que Jupiter & Moi qui le sachions.

JUPITER :

Au nom de ce même Cœur , qui m'est plus cher que le Mien ; par cette Main droite

dans un sens différent du nôtre. La Phrase du Poëte est. *Si quid dictum est per jocum*,

Non equum est id te serio praevertier

¹ S'il s'est dit quelque chose par enjouement, vous ne devez pas le prendre au sérieux, *Serio* peut être ici un adjectif; & c'est le sens que j'ai suivi dans ma Traduction. Mais il ne faut pas disconvenir aussi qu'il peut être un nom, & que la Phrase Latine peut rece-

voir son sens: si je vous ai dit quelque chose en raillant, il n'est pas juste que vous vous y arrêtiez plutôt qu'à ce que je vous dis le plus sérieusement du monde. Vous ne devez pas préférer cela à ce que je vous dis présentement. Comme il a dit dans la troisième Scene du premier Acte.

Ne me uxorem praevertisse dicant pra Republica.

* De peur qu'on ne m'accuse de préférer ma femme aux affaires générales.

¹ Les

te que je demande à baiser ; je vous prie, Madame, je vous supplie, je vous conjure de m'accorder ma grace : pardon, pardon ! Ne soiez plus en colere, & rendez moi toute vôtre tendresse.

A L C M E N E :

Cela est deja fait : j'ai detruit, j'ai refuté d'avance l'afront par ma bonne conduite & par ma vertu. Mais puisque vous confessez à present que je n'ai point commis de mauvaise action par raport à mon honneur, je veux aussi, une bonne fois, pour tout, me mettre à couvert des reproches d'impudicité¹. Ainsi, Monsieur, avec vôtre per-

G s mission,

¹ Les Interpretes n'ont point entendu ce passage, dit Mad. Dacier; ils ont cru que Alcmené vouloit dire, *puisque vous me reconnoissez innocente, je ne vous dirai rien de deshonnéte. Mais ce sens-là se detruit de soi même. Quelle obscenité Alcmené auroit elle pu dire ici à Amphitrion, puisque dans la chaleur de la colere, elle ne lui avoit parlé qu'avec beaucoup de moderation & de retenue? Le sens que j'ai suivi dans ma Traduction me paroît le seul veritable: la suite même le fait voir. Cesar. semble avoir imité ce passage là quand il a dit que la femme d'un homme de son rang, doit être non seulement innocente, mais*

même exempte de tout soupçon.

Je respecte trop la Nymphé du Parnasse, pour mettre ici tout ce que je pensa de la Remarque. Je me contente d'une chose; & je ne puis gagner sur moi de ne point la faire. Je vais citer cet endroit que l'illustre Traductrice prétend n'avoir été conu qu'à elle seule: je joindrai au texte Latin nos deux interpretations; après quoi je me soumettrai aveuglément à la decision de tout Connoisseur equitable & desinteressé.

*Ego feci verba virtute irrita
Nunc quando factis me impudicis abstines,
Ab impudicis dictis averti volo.*

M. D.

mission , nous nous separerons d'accord de Parties : gardez ce qui est à vous ¹ ; & rendez moi ce qui m'appartient. N'ordonnez vous pas à quelques Domestiques de m'accompagner ².

JUPITER :

Êtes vous en vôtre bon sens ?

ALCMENE :

Si vous me refusez compagnie : savez vous ce que je ferai ? Je partirai seule sous les

M. D. Je sai que ma vertu est au dessus de tout ce que vous avez pu dire contre moi ; mais ce n'est pas assez que vous reconnoissiez presentement mon innocence : pourquoi faisoit il avoir un si cruel soupçon & me dire des paroles si outrageuses ?

G. Cela est deja fait : j'ai détruit , j'ai refusé d'avance l'astrot par ma bonne conduite & par ma vertu. Mais puisque vous confessez , à present que je n'ai point commis de mauvaise action , par rapport à mon honneur , je veux aussi une bonne fois pour tout , me mettre à couvert de tout reproche d'impudicité.

¹ L'Original : *Valeas : tibi habear res tuas ; portes vous bien ; & prenez tout ce qui vous appartient.* C'étoit la formule dont on se servoit dans une rupture de

mariage. La loi portoit : *si un Mari se separe d'avec sa femme , il lui ordonnera de reprendre son bien , ses nippes , &c. & il lui ôtera les clefs.* Cicéron dans la seconde Philippique : *il commanda à sa basculeuse d'épouse , de reprendre tout ce qui étoit à elle ; & conformément à la loi des douze Tables , il lui ôta les clefs & la chassa.*

² L'Original : *Iuben'ire comites ? Ne me faites vous pas accompagner ?* De tout tems , les Femmes d'une haute distinction n'ont jamais paru en public sans être bien accompagnées ; non seulement , parce que cela fait briller l'éclat de leur grandeur ; mais aussi , à cause que par là , elles produisent , devant le Monde , des témoins de leur vie & de leurs mœurs.

L'Œil,

ACTE III. SCENE II. 155

les auspices de ma Chasteté ; ma pudeur
me tiendra lieu de Conductrice & de Gui-
de ¹.

J U P I T E R :

Aux Dieux ne plaise que je vous laisse
executer un dessein si desespéré ! Demeu-
rez, Madame, demeurez ; j'ai un expedient
plus court & plus doux pour vous tirer d'in-
quietude. C'est de faire tel serment que
vous voudrez me prescrire ², que je reco-
nois, & reconnoitrai toujours mon Epouse
pour une Femme aussi honnête, aussi sage,
aussi incorruptible qu'il y en ait sur la Ter-
re ³ : Si, comme un Sacrilege, & comme

G 6 un

¹ L'Original : *si non ju-
bes*,

*Ibi egomet comitem pudici-
tiam duxero.*

*Si vous ne l'ordonnez pas ,
je menerai la chasteté avec
moi.*

Ce passage-là est fort joli.
Alcmene dit que si Amphit-
rion lui refuse ses femmes,
elle s'en ira seule avec la
Pudeur dont elle se fait une
suivante qu'il ne sauroit lui
ôter.

² L'Original : *Arbitratu
tuo , à votre volonté.* Car
les Offensez dressoient eux
mêmes le formulaire du ser-
ment qu'ils vouloient que
l'Offenseur leur fit.

³ L'Original : *Me meam
pudicam esse uxorem arbitra-
ri , que je croi mon Epou-*

*se femme de bien & d'hon-
neur.*

On n'a point vu la finesse
de ce passage-là. Jupiter
parle de Junon, & Alcmene
ne croit qu'il parle d'elle.
C'est encore-là une de ces
heureuses decouvertes dont
Mad. Dacier s'attribue la
gloire : il peut fort bien être
que elle a raison de s'en
savourer bon gré. Avec tout
cela ; je ne vois rien qui em-
pêche que Jupiter ne parle
ronnement ; & en faux Am-
phitron. Alcmene, agis-
sant de bonne foi, n'étoit
elle pas chaste dans son adul-
tère ? D'ailleurs, Jupiter au-
roit commis un gros men-
songe, voire un Sacrilege,
si, par restriction mentale,
il avoit entendu sa Moitié
celeste ;

un Parjure, je viens jamais à rompre ce Vœu-là, je te prie, Jupiter le plus Grand & le plus Puissant des Dieux, d'être toujours irrité contre Amphitryon!

A L C M E N E :

Ah que plutôt il lui soit toujours favorable!

J U P I T E R :

Esperez que vôtre souhait sera accompli; car je ne fausserai jamais le serment que j'ai fait pour vous. He bien! avec une surcélé aussi bonne que celle d'avoir pour Caution un aussi grand Seigneur que Jupiter, vous ne ferez plus fâchée?

A L C M E N E :

Non, Cher Epoux, vous m'avez désarmée; je suis contente.

J U P I T E R :

Vous prenez le parti de la Raison. Voïez vous, Madame? Il arrive dans la Vie Humaine plusieurs accidens de cette nature-là. Quelle est la grande route que les Hommes tiennent dans leur course rapide vers la Mort? C'est un chemin où ils rencontrent successivement, alternativement le Bon & le Mauvais, le Bien & le Mal. Les Mortels prennent du Plaisir; Presque-toujours

enleste: La bonne Dame, avec toute sa prudence, ne laissoit pas de Cocuifier son Mari. Demandez à feu M. Baile, dans son Dictionaire, à l'Article *Junon*.

Plaute, parlant de la

Vie Humaine & des Mortels dit

Capiunt voluptates; capiunt rursum miseras.

Ils ont des plaisirs; & ensuite, ils ont des miseres.

Les Latins disoient *Misera* pour

ACTE III. SCENE II. 157

jours le Plaisir est suivi de la douleur : La Joie vient ; & , après une visite fort courte , elle cède la place au Chagrin ; enfin , on rit & on pleure ; on se rejouit & on se plaint ; on est content & on murmure. Tel est le petit trajet de l'Homme depuis le berceau jusqu'au cercueil. Les Hommes se fâchent , se querellent , rompent , & deviennent ennemis ; puis ils se *defachent* , ils s'adouciſſent , ils se rapprochent , ils s'accommodent ; & il ne paroît point qu'ils aient été brouillez. Mais quand il arrive entr'eux des demêlez pareils au Nôtre ; lorsque , la discorde se fourrant dans le Mariage , ce qui n'est rien moins que rare , les *Conjoints* entrent en dispute & en diferent ; la Paix gagne-t-elle le dessus ? la Tendresse chasse-t-elle la Division , ou du moins l'ecarte-t-elle pour quelques jours ? ces Epoux qu'on auroit cru devoir s'entre-hair , s'entre-detester toute la vie , s'aiment la moitié plus qu'auparavant.

A L C M E N E :

Vous deviez être sur vos gardes pour ne
G 7. pas

pour ennui , chagrin , inquietude. Terence dans la premiere Scene du troisieme Acte de l'Eunuque.

Quasi ubi illam expueris miseriam ex animo ; Comme pour chasser tous les chagrins de son esprit. Et dans les Adelpes , IV. V.

Nisi me creda huic natam

esse rei ; ferundis miseriis ; si non que je me croi né pour être accablé de chagrins. Salluste a employé le terme misere dans le même sens. Igitur ubi animus ex multis miseriis atque periculis requievit. Aussi-tôt donc que je fus delivré de beaucoup d'inquietudes & de dangers.

1 Dans

pas dire des choses si offensantes : mais puisse vous même , qui avez fait la faute , tâchez de la reparer , c'est à moi de prendre patience.

J U P I T E R :

Puisque nous sommes d'accord, Madame , notre premier soin doit être de nous acquiter envers les Dieux. Faites donc , s'il vous plait , atteindre les vases ¹ , & préparer tout ce qui est nécessaire pour le Sacrifice. Je veux paier exactement à Jupiter

¹ Dans l'Original : *Vasa pura* , des Vases purs ; c'est à dire qui ne servoient qu'aux Sacrifices. Quelque fois le mot *Pur* se prend pour simple : Comme l'argent pur se dit par opposition à l'argent ouvragé.

Les Romains apelloient pur tout ce qui n'avoit servi à rien de profane : Car ils auroient cru un Sacrifice inutile ou imparfait , s'ils y avoient employé des Vaisseaux dont on se seroit servi pour quelque usage domestique. Cette Coutume-là étoit passée des Juifs chez les Païens : c'est ce qui paroît par plusieurs endroits ; & sur tout par ce que les Juifs observent encore aujourd'hui dans leurs fêtes & dans leur Ceremonies.

Ce qu'on nous débite-là

n'est , dans le fond , qu'une simple Conjecture : elle n'a pas même toute la probabilité requise : Car , outre le peu de Commerce des Anciens Juifs avec les autres Nations , pourquoi les Païens , qui n'avoient pas moins de veneration pour leur Culte , que les Juifs pour la Religion de Moïse , n'auroient ils pas pris chez eux la coutume de ne pas mêler les urenciles de l'Autel avec ceux de la Cuisine ? Quant à la preuve tirée de l'usage présent des Juifs , je n'y voi absolument goutte : Les Juifs font encore aujourd'hui telle chose : ergo les Païens avoient tiré cette chose-là des Juifs : où est le lien de la consequence ? quel rapport entre les deux propositions ?

ACTE III. SCENE II. 159

pter ce que je lui promis à l'Armée¹, en cas que je revinsse chez Moi, plein de vie & de santé.

ALCMENE:

Vous ne sauriez, Monsieur, me donner une commission qui me soit plus agreable; je pourvoirai à tout.

JUPITER:

Qu'on fasse venir Sosie: il faut qu'il aille inviter Blepharon, le Pilote qui a été dans mon Vaisseau, à venir diner avec nous. Il nous fera rire avec son estomac à jeun², quand, prenant Amphitrion *au Collet*, je le ferai sortir de sa Maison.

ALCMENE:

J'admire de le voir parler seul, & à l'écart: quel mystere me fait il là? Mais on ouvre la porte: c'est Sosie.

ACTE TROISIEME.

SCENE TROISIEME.

JUPITER, ALCMENE, SOSIE.

SOSIE.

Me voici, Monsieur le General: qu'y a-t-il

¹ Le Texte dit *apud Legionem*, chez la Legion. Il est bon de remarquer *Legion* au singulier pour dire l'Armée. Mad. Dacier croit en avoir vu quelque exemple dans les Anciens; &

chez elle, le seul, il me semble, vaut une autorité de grand poids.

² Ce qui suit fait voir que Jupiter dit cela tout bas, & tourné vers l'Amphiteatre, ou les Spectateurs.

a-t-il pour vôtre service? Ordonnez seulement; & vous verrez ma diligence, & mon empressement à obeïr.

J U P I T E R :

Bien venu ! Je vais te dire ce que je te veux.

S O S I E :

Permettez qu'auparavant je m'informe d'une chose à laquelle je m'intresse, je m'intresse? on ne peut pas d'avantage. Seriez vous bien rentrez *en bon menage*, par hazard? Vous me semblez paisibles, contens, gais; là, tout comme si vous etiez prêts à vous deshabiller pour coucher ensemble. Cela me fait plaisir; je ne m'en sens de joie; & pour vous montrer, Monsieur, que, *Dieu merci*, nous savons un peu nôtre metier, écoutez ma philosophie. Tout Valet de merite, comme moi par exemple, doit copier, par son visage & par son air, le visage, c'est à dire l'air de son Maître & de sa Maîtresse. Monsieur & Madame sont ils chagrins? Il faut, *bon gré, mal gré* que le Valet le soit aussi, eût il trouvé une bourse d'or. Mais Monsieur & Madame sont ils dans la joie? Le Valet doit rire eût il perdu ce qu'il avoit de plus cher. Dites donc, je vous prie, Monsieur; *tout de bon est ce que vous vous r' aimez?*

J U P I T E R :

Tu te moque de moi : comme si tu ne savois pas bien que je badinois!

SO-

ACTE III. SCENE III. 161

S O S I E :

Quoi ! ce n'étoit que pour rire ? Il faut que je sois un grand sot ! J'ai cru , comme je croi mourir un jour à mon grand regret pourtant ; j'ai cru que vous parliez serieusement , & que vous aviez alors la Verité dans la bouche. Mais aussi qui ne s'y fût trompé ? Allez , Monsieur : vous n'entendez pas mal à vous contrefaire.

J U P I T E R :

Ma Femme a bien voulu recevoir mon excuse ; & elle m'a pardonné.

S O S I E :

Cela est plus que bien. Vive une bonne Femme ! Etant si rare , elle devoit bien être immortelle.

J U P I T E R :

Je vais entrer pour offrir le Sacrifice : c'est le Vœu que j'ai fait , comme tu fais , quand je commandois les Troupes.

S O S I E :

Vous ne sauriez mieux faire ; car les Dieux , n'aimant point qu'on leur manque de parole , savent prendre leur tems pour se faire raison : sur tout , le Seigneur Jupiter ; il n'oublie rien , & il est vindicatif *comme un Diable*.

J U P I T E R :

Je voi bien que ce Dieu-là n'est pas de tes amis ; tu as aparemment tes raisons pour craindre sa vengeance. Mais ce n'est pas de quoi ils s'agit. Pendant la Ceremonie Sacrée de l'Action de graces , tu iras à notre Vaisseau ; & tu diras de ma part au Pilote Blepharon qu'il vienne diner avec
Moi.

Moi. Dès que le Sacrifice sera fini nous nous mettrons à table ¹.

S O S I E :

Table & diner : à l'agréable son de ces Mots , il n'y a rien que je ne fasse. Je cours , Monsieur : comptez que vous me reverrez ici lorsqu'à peine croirez vous que je sois arrivé-là.

J U P I T E R :

Fais donc bonne diligence ; tu ne peux pas revenir trop tôt.

A L C M E N E :

Avez vous encore quelque chose à me prescrire , Monsieur ? Qu'est-ce qui empêche que je n'aille là dedans , pour donner ordre à tout ?

J U P I T E R :

C'est fort bien aviser : oui , Madame , allez ; & faites vôtre possible afin que rien ne manque au festin des Dieux , ni au Nôtre.

A L C M E N E :

Vous viendrez si tôt qu'il vous plaira , Monsieur : je vous promets que vous n'aurez point la peine d'attendre.

J U P I T E R :

Vous parlez admirablement bien , & en femme

¹ L'Original : *Vt re divina facta mecum prandat. afin qu'après le Sacrifice il dine avec moi.* C'étoit une coutume religieusement observée chez les Anciens , de faire couper une partie des

Viâtes immolées , & de s'en régaler avec les Parens & les Amis : on regardoit cet usage-là comme un signe de *Communion* & d'*Amitié fraternelle*.

ACTE III. SCENE III. 163

femme qui fait tout son plaisir de complaire à son Mari. Bon ! en voila deja deux d'atrapez , la Dame & son Esclave : ils croient fermement que je suis Amphitryon ; & ils se donneroient à toutes les Furies du Tartare plutôt que d'en demordre. Ils se trompent très fort , neanmoins ; & pour la condition , il y a du raport d'Amphitryon à Moi , cent & cent mille fois moins que d'un Moucheron à un Geant.

A present , Sosie le Celeste , Sosie Dieu , il est tems que tu descende : tu m'entens non-obstant notre immense éloignement. Amphitryon va venir : N'ometts rien pour lui interdire la porte de son Palais , & pour l'écarter de sa Maison : mets en œuvre tes ruses , & tes artifices ; emploie toute cette adresse divine que tu as à tromper & à fourber : Enfin soutiens contre le Maître le Rôle que tu as si bien joué contre le Valet. N'épargne point le Generalat ; un Dieu ne respecte point la Grandeur Humaine. Je veux donc que tu amuse mon Rival , que tu le jouës , que tu le fasses enrager , pendant que *je prendrai mes ebats avec ma Femme d'usage* Fais donc cela comme tu fais que je l'entens ; & rends moi ce service-là pour faciliter le Sacrifice que je vais offrir dévotement à *Moi Même*.

ACTE

ACTE TROISIEME.

SCENE QUATRIEME.

MERCURE.

MERCURE :

Gare , gare ! Place , place ! Que tout le Monde recule ; ferrez les rangs , & retirez vous tous du chemin ; laissez le passage libre. Que Personne ne soit assez hardi pour se presenter devant Moi. Car , par Hercule , qui est encore dans le ventre de sa Mere ¹ , pourquoi me fera-t-il moins permis , à moi qui suis une Divinité , de menacer tout un Peuple si on ne me laisse passer , que de menacer *un Goujat* de Comedie ² ? Celui-ci raporte que tout va bien dans le Vais-

¹ *Qui est encore dans le ventre de sa mere :* avec ces paroles-là , le jurement pouvoit passer dans la bouche de Mercure. Autrement il est à presumer que le Comique a voulu divettir , en faisant jurer son Acteur par un homme , ou un Dieu qui n'avoit point encore fait son entrée dans le Monde. Car un Comedien n'est pas obligé d'y regarder de si près , ni d'être bon Chronologiste.

² *Quam servulo in Comedii.*

Qu'un vil Esclave dans les Comedies ; ce sont les paroles du Texte. Il paroît ici manifestement , dit un Interprete , que l'*Amphitruon* n'est pas la premiere Comedie que Plaute ait mis sur le Théâtre ; & qu'il faut , tout au moins , que ce soit la quatrième. Cet Ecrivain la donne en preuve , que la même chose se trouvant dans *le Marchand* , *le Stic* , & *la Monstrueuse* , il s'ensuit évidemment que ces trois pièces avoient été jouées avant l'*Am-*

ACTE III. SCENE. IV. 165

Vaisseau, ou que le *Vieux* arrivera bien-tôt. Pour Moi? J'obéis à Jupiter; & c'est expressément par son Ordre que je me transporte ici. N'est il donc pas bien plus juste qu'on m'élargisse le passage, & qu'on se retire de mon chemin? Mon Pere m'appelle: je le suis; j'exécute son commandement; & tel qu'un bon Fils doit être à l'égard de son Pere, je le suis à l'égard du Mien. J'ai l'honneur de le servir dans son *Concubinage*; & sans ma complaisance qui est aussi grande que celle d'un Parasite, il ne jouïroit pas si tranquillement de ses Amours *libidineuses*: j'excite, je suis prêt à tout, j'avertis, je me mets de belle humeur. Si quelque chose fait

l'Amphitruon. Je ne voudrois pas garantir la solidité d'un tel raisonnement. Passons à une Note mieux fondée sur la vraisemblance & sur le bon sens.

Plaute lance ici un trait de Satire contre les *Dramatiques* de son tems, qui ne pouvoient démêler une intrigue de leurs Pièces qu'en introduisant un Esclave qui venoit fort à la hâte, annoncer l'arrivée d'un Vaisseau, la venue d'un Vieillard, &c. Terence a fait la même chose dans le Prologue de l'*Heautontim*.

Ne ille pro se dictum existimet

Qui nuper fecit servo currensi desesse Populum

Que l'Auteur de cette Pièce-là en on voit un Esclave courir par la rue, devant qui tout le monde se retire, que cet Auteur-là, dis-je, ne prenne pas cela pour Soi.

Irati adventum senis, l'arrivée d'un Vieillard irrité: Acidalius croïoit qu'on devoit lire ingrati, ingrat: Mais sûtément il s'est trompé. Terence dans le même Prologue: Ne semper servos currens, iratus Senex, Edax Parasitus, Sycophanta autem impudens; Afin que je ne vous presente pas toujours sur la Scene un Esclave qui fait l'empreslé, un Vieillard en colere, un Parasite vorace, un fourbe impudens.

L'Ordi

fait plaisir à Mon Pere, ce plaisir-là est incomparablement plus grand pour Moi. Par exemple : Mon Pere fait l'amour ; & *lui fin* ! Il satisfait sa convoitise , n'a-t-il pas raison ? Il n'est rien tel que de se contenter ; c'est-là proprement ce qu'on peut appeler jouir de *Soi*. Pourquoi mon Pere ne feroit il pas necessairement ce que tous les hommes font ? à condition , néanmoins , que ce soit sans frais & sans peril ¹.

Ce que Mon Pere exige actuellement de mon service, c'est que je plaïsante Amphitryon, & que je vous fasse rire à ses depens : Oh que je m'y emploierai bravement ! Oui, Messieurs les Spectateurs, vous m'allez voir le duper & le jouer d'une grande force. Etes vous impatiens de conoitre mon dessein ? Le voici : je me mettrai sur la tête une Couronne de fleurs ², comme si j'étois en debauché, & je ferai semblant d'avoir trop bu. Je monterai sur la Plate-forme ;

&

¹ L'Original : *Dum id modo fiat bono; pourvu que cela se fasse de la bonne maniere.* Les Glossateurs traduisent *pourvu qu'il n'y ait rien contre les lois* ; comme si on pouvoit ; sans violer des lois , refuser à quel-cun l'entrée de sa Maison , & le contraindre , par violence , à s'en eloigner. Ils n'ont donc assurément point attrapé le sens de Mercure : ce Dieu *masque* veut dire que les Mortels doivent se

regler sur l'exemple de Jupiter, pourvu que cela se fasse sans trop de depense & sans danger. A l'école donc pauvres Interprètes , à l'école tous chez une jeune fille !

² Les Grecs & les Romains se couronnoient de fleurs dans la debauché, s'imaginant qu'elles avoient la vertu d'empêcher l'Ivresse. Athenée fait mention , en plusieurs endroits , de ces Couronnes-là.

• L'Orti;

ACTE III. SCENE IV. 167

& de là j'obligerai mon homme à se retirer au plus vite ; je vous répons qu'il ne demandera pas son reste. Lors qu'il approchera d'ici , je l'arroserai si bien que, sans avoir bu , il sera copieusement humecté d'en haut ¹. En suite, le misérable Sosie ne tardera guère à paier chèrement cette mauvaise ondée : car tout ce que je dirai , & tout ce que je ferai de mon haut retranchement, Amphitryon le mettra sur le compte, sur le dos de son Esclave. Que celui-ci s'en tire comme il pourra ! Qu'est ce que cela me fait à moi ? Ne dois-je pas obeir à celui qui, par une amourette comme celle-ci, m'a fait Dieu ? Ne suis-je pas obligé de me conformer en tout à sa divine Volonté, sans me mettre en peine si elle est juste ou injuste, si elle est bonne ou mauvaise. Mais j'aperçois Amphitryon : je lui garde une Scene à laquelle il ne s'attend pas : comment je vais le mener ! Bien entendu que vous continuerez dans vôtre attention. Il est donc tems que j'entre : je prendrai l'habit qui me

con-

¹ L'Original : *Faciam ut sit madidus Sobrius ;* Je le rendrai mouillé & Sobre en même tems. La Plaisanterie tombe sur le mot *madidus*, qui signifie arrosé, trempé, soit en dehors, soit au dedans. Mercure dit donc qu'Amphitryon, sans avoir bu, ne laissera pas d'être bien mouillé. Enfin Mercure Valet entend qu'il jet-

tera de l'eau sur le General Thebain ; & cela paroît par un Vers que Nonius cite sur le mot *matella*, pot de chambre ; vers qui sera dans la seconde Scene du quatrième Acte.

Ne tu postules matellam unam infundi in caput ; ne m'oblige point, par ton importunité, à te jeter un pot d'eau sur la tête.

conviendra le mieux : je monterai promptement au haut de la Maison ; & j'empêcherai bien mon homme d'en aprocher de trop près.

ACTE QUATRIEME.

SCENE PREMIERE.

AMPHITRION.

AMPHITRION :

Oh, les Dieux & les Deesses puissent favoir l'endroit où le Cousin Naucrâte s'est niché ! Il n'est point dans le Vaisseau ; & je me suis donné une peine inutile d'aller l'y chercher : je ne l'ai point trouvé non plus chez lui ; & tous ceux à qui j'ai demandé de ses nouvelles dans la Ville m'ont assuré qu'ils ne l'avoient point vu. Il n'y a point de rue, de carfour de place publique, de Temple où je ne l'aie cherché ; j'ai rodé par tout : point de Naucrâte, & je n'ai fait que me fatiguer inutilement ; je n'en puis plus de lassitude.

A present, je retourne au Logis : ce n'est pourtant pas pour m'y delasser : c'est pour questionner encore ma Femme sur son aventure amoureuse. Je veux, à quelque prix que ce soit, conoitre cet Amant heureux qui m'a planté sur le front *les armes d'Acteon*. L'Honneur est plus que la Vie ; & par conséquent, plutôt mourir que de ne point aprofondir cette affaire-là, que de ne pas m'en éclaircir

ACTE IV. SCENE I. 169

cir tout à fait. Mais ils ont fermé la porte. Oh oh! Voila encore une nouveauté : c'est apparemment une fuite ; & cela se fait par rapport à ce qui est arrivé. Il faut que je frappe. Oh là! qu'on ouvre! Oh là, quelcun ! N'y a-t-il donc personne pour venir à la porte?

ACTE QUATRIEME.

SCENE SECONDE.

MERCURE, AMPHITRION.

MERCURE :

Qui est là bas ?

AMPHITRION :

Moi.

MERCURE :

Qui est donc ce Monsieur *Moi* qui répond si fierement.

AMPHITRION :

Il me semble que j'ai droit de parler ainsi : ne reconois tu pas ma voix ?

MERCURE :

Veux tu cesser de frapper , veux tu t'arrêter , qui que tu sois ? Tu casses la tête à Jupiter ; & je suis sur que tous les Dieux te veulent du mal de ce que tu romps ainsi notre Porte.

AMPHITRION :

Comment cela ?

MERCURE :

Comment cela ? C'est qu'assûrement , tu seras misérable toute ta vie.

H

AM-

AMPHITRION:

Sofie !

MERCURE :

Hé bien ! Oui , je suis Sofie ; à moins que tu ne t'imagines que j'ai perdu le souvenir de ma Personne. Mais que me veux tu ?

AMPHITRION :

Scelerat ! Quoi , tu as l'effronterie de demander aussi ce que je te veux ?

MERCURE :

Oui-dà , je te le demande : tu as presque cassé les gonds de Nôtre Porte. Impertinent que tu es ! Crois tu donc , Monsieur le Fou , que le Public se cotisera pour nous en donner d'autres ? Qu'as tu à me regarder , gros Etourdi ? Qu'est ce qu'il te faut à présent ? Parles , qui es tu ?

AMPHITRION :

Pendart à fouët ! Ton impudence va jusqu'à demander qui je suis ? Toi dont la vilaine peau est la destruction , & la mort des verges ^{*} : le jour ne se passera point que tu ne te rachettes , à haut prix , de ton insolence : je te ferai tant fouêter que tu seras comme un lépreux ; Compte là dessus.

MER-

^{*} Il y a dans le Texte , *Vlmorum acheruns* , l'Enfer des Ormes ; c'est à dire , suivant un Paraphraste . *Goufre de Verges faites de branches d'Ormes* : ainsi pouvoit on nommer un Esclave si méchant & si scelerat , que pour le châtier selon son mérite , il falloit employer

sur son dos un Orme tout entier. *Acherunx* , l'Acheron est le domicile de la mort & des morts : Ce terme là est originairement Grec , & signifie proprement *sans vie*. En effet ; je croi qu'on ne rit guere dans l'autre Monde.

ACTE IV. SCENE II. 171

MERCURE:

Il faut nécessairement que tu aies été un prodige dans ta jeunesse.

AMPHITRION:

La raison ?

MERCURE:

Parce que dans ta vieillesse tu me pries de te faire un gros présent d'infortune.

AMPHITRION:

A ton grand malheur ta langue empoisonnée profère-t-elle aujourd'hui ces froides railleries, chetif Esclave, & né d'Esclave !

MERCURE:

Il est vrai ; je suis incivil à ton égard ; mais je veux réparer ma faute ; & pour te faire autant d'honneur que je t'ai marqué de mépris, je t'offre un Sacrifice¹.

AMPHITRION:

Qu'entens-tu par-là.

MERCURE:

C'est qu'au lieu de victime, je te présente un grand malheur² ; ou, pour mieux dire, c'est que je t'immole toi-même à l'Infortune.

H 2

AM-

¹ Amphitriton, pénétré d'une juste colère de ce que Mercure, qu'il prendoit pour son Esclave, le traitoit avec la dernière brutalité ; le faux Sosie, pour apaiser ce Prince, s'engage à lui offrir un Sacrifice : C'étoit le premier & le plus grand de tous les honneurs ; mais, pour di-

vertir & faire rire l'Assemblée, il ajoute que la Victime de ce Sacrifice-là sera l'infortune.

² *Quia enim te macto infortunio*, dit notre Comique ; parce que *jes'immole au malheur*. *Mactare* est un terme dont on se servoit dans les Sacrifices quand on faisoit des

AMPHITRION.

C'est donc là le Sacrifice que tu m'offres, Boureau ? Tiens ! Tant que je garderai ma forme humaine¹ ; & à moins que les Dieux ne me metamorfofent dans le transport de fureur où je fuis , je te ferai porter aujourd'hui une bonne charge de cuir de Beuf : Ce sera ainfi , Victime de Saturne² , Esclave Carthaginois , destiné à apaiser par sa mort,

des offrandes aux Divinitez. Ce terme-là signifie proprement *magis auclare*, *augmenter davantage*. Car, par exemple, quand on disoit à un Dieu, *Soieꝝ accru de ce gateau* là , on vouloit dire par-là que ce gateau servît à accroître son honneur, sa gloire, & le Zèle de ses Devots. Et comme on employoit ce terme-là à d'autres usages, & qu'on disoit, *maclare honore*, *maclare infortunio*, Mercure jouë fort plaisamment sur l'équivoque de ce mot-là. Il dit qu'il Sacrifie à Amphitrion, parce qu'il emploie le mot usité pour le Sacrifice, au quel mot *maclare*, il joint celui d'*infortunium*, ce qui cause une agreable surprise aux Spectateurs qui ne s'attendoient à rien moins qu'à voir les deux termes ensemble. Au reste, on ne peut pas rendre en François ce badinage-là, qui, dans

le fond, n'est qu'un de ces petits jeux de mots, à qui le bon gout a ôté le peu de ce qu'ils avoient.

¹ L'Original : *Nisi formam dii hodie meam perduint; Amoins que les Dieux ne detruisent aujourd'hui ma forme*. Il fait allusion aux Fables où des hommes, par la violence de la colere, de la douleur, ou de l'amour, perdent la figure humaine, & sont metamorphosez en d'autres Etres. Amphitrion veut donc dire, qu'à moins que les Dieux ne le transforment subitement, le Sosie prétendu sera puni cruellement de son insolence.

² L'Original : *Faxo ut bubulis coriis onustus sis Saturni hostia; Je te feraitant fouëter avec des courroies de cuir de beuf, que tu seras comme une Victime de Saturne*.

Les Carthaginois avoient la barbare coutume d'immoler

ACTE IV. SCENE II. 173

mort , ce Dieu irrité , ce fera de cette manière là que je t'immolerai dans la torture & dans les tourmens. Mais que ne décens tu , que ne fors tu , Maraudeur , homme tout devoüé aux écrivains !

M E R C U R E.

Spéctre , de nuit ! fais tu à qui tu parles ? Je suis ma foi , bien homme à m'épouvanter de tes menaces ! Ecoute ma déclaration : si tu ne t'enfuis au plus vite ; si tu continues à heurter ; si tu touches seulement du petit doigt à Nôtre Porte , je te lancerai sur la tête cette tuile que je tiens ; mais je te la jetterai d'une si grande force que tu en crâcheras la langue & les dents.

A M P H I T R I O N :

Comment , double Pendard , tu m'em-
H 3 pêche-

moler leurs enfans déjà grans à Saturne , lors qu'ils s'imaginoient que ce Dieu étoit irrité contre eux. Mais enfin , cédant à la force de la Nature , ils voloient des enfans ; ils les élevoient en la place des leurs , les abandonnant en suite au Couteau de leur impie , de leur execrable Religion. Amphitrion menace donc le faux Sosie , comme s'il ne l'avoit élevé chez lui que pour en faire une Victime de Saturne. C'est ici un trait de Satire contre les Garchaginois , avec qui les Romains étoient actuellement en Guer-

re , quand on jouoit l'*Amphitrion*.

L'Original : *Larva umbratilis* , Phantôme à l'ombre. Apulée dit dans le même sens *larvalis forma* , figure Phantastique , c'est à dire , *Spéctre & Ombre* ; ou *Ombre de Spéctre* , qui de soi n'est qu'une ombre ; Comme s'il disoit , *Ombre de Ombre* , *Phantôme de Phantôme*. Mercure dit cela pour marquer plus de mépris à Amphitrion , déjà vieux , qui paroïssoit de nuit , remis propre aux Spéctres & aux Ombres.

L'O-

pêcheras d'entrer chez Moi ? Tu m'ôteras la liberté de fraper à ma porte ? Tout à l'heure je veux en defaire tous les gonds.

M E R C U R E :

Tu ne cesseras point ?

A M P H I T R I O N :

Non , Coquin je ne cesserai pas.

M E R C U R E :

En attendant la tuile , reçois , par provision , ce pot d'eau dont je t'arrose.

A M P H I T R I O N :

Mechant ! Quoi à ton Maître ? Que Jupiter , & Mercure ne me fassent jamais de bien ! si , en cas que je puisse mettre aujourd'hui la main sur toi , je ne te rens pas , pour le reste de tes jours , le plus malheureux de tous les hommes.

M E R C U R E :

Il faut , certainement , bon homme , que tu aies fait aujourd'hui tes devotions au Dieu de la Vendange ¹.

A M P H I T R I O N :

A quoi le remarque tu , Misérable ?

M E R C U R E :

C'est par ce que tu me prends pour ton Valet.

A M-

¹ L'Original: *Bacchanal* te exerçusse , que tu as fait *Bacchanale*. *Bacchanal* étoit le lieu où demeuroient ordinairement les Bacchantes , c'est à dire des femmes agitées par les fureurs que le Dieu du Vin leur inspiroit. Car les Anciens croïoient , avec leur superstition ordi-

naire , que Bacchus , Cérès & la Lune rendoient les Gens furieux : On nommoit les *Transportez* de Bacchus , *Bacchi* ; Ceux de Ceres , *Cereri* , *Cerriti* , *Ceriti* ; & ceux de la Lune , *Lunatici* , encore aujourd'hui , *Lunatiques*.

ACTE IV. SCENE II. 175

AMPHITRION :

Comment , je te prens pour mon Valet ?
N'es tu donc plus mon Esclave ?

MERCURE :

Va dans les Enfers , avec ton Esclavage !
Je ne conois point d'autre Maitre qu'Amphitriou.

AMPHITRION :

Aurois je bien perdu ma figure ? Sosie ne me point reconoitre ? C'est ce qui me jette dans un etonnement profond. Il faut que je voie si je suis encore Moi , ou que je me cherche si je suis perdu. Dis moi Sosie ! si je ne suis point Amphitriou , qui crois tu donc que je sois ! Vois tu dans ma Personne quelque chose qui demente Amphitriou ?

MERCURE :

Toi Amphitriou ! *Ab , Ab , Ab , Ab !*
Qui n'en riroit ? As tu la cervelle droite ?
Pauvre Vieillard ! je te l'ai deja dit ; assurément tu as celebré la *Bacchanale* : à moins que tu ne sois ivre ou fou , peux tu demander à un autre qui tu es ? Retire toi ; c'est un bon avis que je te donne. Ne sois point incommode ; croi moi pour ton profit ; ne trouble point les plaisirs du Maitre du logis ; c'est lui qui est le vrai Amphitriou : étant revenu aujourd'hui de l'Armée , il est couché avec sa Femme ; & aparement ils s'occupent à autre chose qu'à dormir.

AMPHITRION :

Avec quelle Femme ?

MERCURE :

Plaisante demande ! la *Poligamie* , ou la

pluralité des Femmes est elle permise ? Il est couché avec Alcmène , sa belle & illustre Epouse.

A M P H I T R I O N :

Couché avec Alcmène , grans Dieux ! Couché avec Alcmène ? hé ! qui , qui est cet homme là ?

M E R C U R E :

Quelle part y prens tu , je te prie ? Possède toi si tu peux : te voila comme si tu étois agité d'un mauvais Genie. Je t'ai déjà dit qu'Amphitriton , mon Maître , étoit l'Epoux. Ainsi , garde toi bien de le troubler dans sa jouissance.

A M P H I T R I O N :

De qui jouït il ?

M E R C U R E :

Abie ! Patience m'échape ; & si tu prétens que je te serve de jouët , il t'arrivera malheur ?

A M P H I T R I O N :

Oblige moi de ne point te fâcher , Mon Sosie.

M E R C U R E :

Tu te radoucis , donc ? J'en suis bien aise pour l'amour de toi. Amphitriton jouït d'Alcmène.

A M P H I T R I O N :

Dans la même chambre ?

M E R C U R E :

Oh pour celui là ! Non : *l'un est au Grenier , l'autre à la Cave.* Tu es un grand fât , Mon Ami. Non seulement ils couchent dans le même appartement : mais , ce qui est bien plus , ils occupent le même lit ; & je
ne

ne doute point que s'ils ne sont pas actuellement aux prises amoureuses, ils n'y retournent bientôt.

AMPHITRION:

Ah je suis au desespoir!

MERCURE:

Il regarde comme un grand mal ce qui est un bien ; car après tout, prêter sa femme ? c'est comme si on louoit un Champ stérile pour lui procurer une meilleure culture.

AMPHITRION:

Sofie !

MERCURE:

*Peste soit du butor avec son Sofie ! Voilà
je ne sais combien de fois qu'il m'apostrophe.*

AMPHITRION:

Avouë franchement la chose : n'est il pas vrai , Maraude , que tu me conois bien ?

M E R C U R E :

Oui, je conois en toi un personnage fort incommode ; & qui acheteroit volontiers des procès , tant il a l'Âme chicaneuse.

AMPHITRION:

Encore m'insulter? Mais peux tu nier que je suis Amphitruon ton Maître?

MERCURE:

Toi Amphitryon ? Tu serois plutôt Bacchus¹ ou Silène. Combien de fois veux-tu me faire répéter ? Faut-il te redire qu'Am-

H 5

phi-

¹ Le Texte dit, *Tu Bacchus es, tu es Bacchus*. Comme s'il disoit, non seulement Bacchus se trans-

porte de sa fureur : mais tu es lui, tu es sa fureur même.

phitrion , Mon Maître , est entre les bras d'Alcmène son Epouse ? Si tu persiste dans ton opiniâtreté à chanter toujours sur la même note , fais tu ce que je ferai ? J'irai avertir Amphitrion : curieux de te voir & de t'entendre , je l'amènerai ici : mais je t'avertis en même tems , que tu auras tout sujet de te repentir.

AMPHITRION :

Ta menace ne m'effraie nullement : qu'il paroisse ce faux Amphitrion , qu'il paroisse ! Veuille le Ciel que pour la récompense de mes bonnes Actions je sois privé pour jamais de ma Patrie , de ma Maison , de ma Femme , de mon Domestique , & de ma forme ou de Moi même.

MERCURE :

Oui , sûrement , je vais querir Amphitrion : mais pendant que j'irai je te conseille de t'éloigner promptement de Nôtre Porte. Messieurs ! je vous le dis tout bas ;
je ne doute point que Jupiter n'ait achevé

¹ L'Original : *Credo jam qua volebat Sacrificia , ad epulum perduxit ; jecroiqu'il a conduit son Sacrifice jusqu'au repas , & qu'il est sur le point de finir la Cereemonie.* Mercure dit ce Vers , comme s'il n'eût parlé qu'à soi : pour en comprendre le sens , on doit se souvenir que Jupiter avoit fait semblant d'envoier querir Blepharon pour dîner avec lui après

le Sacrifice. C'est donc comme si Mercure disoit , ironiquement . *Je croi que mon Pere a fini le Sacrifice qu'il devoit offrir à sa Divinité , aussi bien que son repas avec Blepharon.* Il est donc visible que par ce Sacrifice & par ce repas , Mercure n'entend autre chose que le couchage du Dieu Adultere avec l'innocente Alcmène.

ACTE IV. SCENE II. 179

vé le Sacrifice & le festin , c'est à dire qu'il n'ait fini avec Alcmène. Oh ça ! Va t-en donc Mon Ami ; car je te jure que si tu continué à nous importuner , je te Sacrifierai ; non tu ne m'échaperas point.

ACTE QUATRIEME.

SCENE TROISIEME.

AMPHITRION , BLEPHARON , SOSIE.

AMPHITRION :

Je vous apelle à temoin. Grans Dieux ! Quelles Furies , quels Diables troublent toute nôtre Maison ? quels evenemens monstrueux , quels prodiges trouvais-je chez Moi à mon retour de la Guerre ! La Fable dit qu'anciennement il y eut en Arcadie des hommes de l'Attique changez en bêtes féroces ¹ , que ces *Metamorphoses* resterent dans leur nouvel etat, & que jamais depuis

H 6 leurs

¹ La Grece, & l'Arcadie, qui n'en étoit pas la Contrée la moins fameuse, a été comme un grand Théâtre sur lequel les Poëtes ont représenté leurs *Metamorphoses*, & leur Transformations fabuleuses. Il semble que plin ait voulu parler de ceci, au Chapitre 22. du livre huitième : *Evanthes*, dit il, qui n'est pas un des Auteurs Grecs le moins estimé, dit

que les peuples d'Arcadie ont écrit qu'un homme de la race d'un certain Anteus, étant conduit à un étang du Païs; après avoir pendu ses habits à un Chene, & passé l'Etang à la nage, se retira dans les deserts; qu'il y fut metamorphosé en loup; qu'il se mit avec les autres animaux de cette vilaine & mechante Espèce; & demeura neuf ans parmi eux.

Que

leurs Parens ne les reconurent. Certainement ce n'étoient pas là des fictions ; & ce qui arrive chez nous fait assez voir que ces anciens prodiges pretendus fabuleux, étoient reels , & doivent être censez historiques.

B L E P H A R O N :

Qu'est ce que c'est que cela Sosie ! Ce que j'entens me plonge dans le dernier étonnement. Tu as trouvé, dis tu, devant le Palais un homme qui se disoit Sosie, & quite ressembloit parfaitement ?

S O S I E :

Je le dis, & il n'est rien de si vrai. Mais vous, Seigneur Blepharon, le Cœur ne vous palpité-t-il point un peu ? J'ai produit un autre Sosie. D'Amphitron est émané un second

Que pendant ce tems-là, il ne fit point de mal aux hommes ; qu'ayant repassé le même Etang, il reprit sa première forme ; revenant au même état où il étoit auparavant, excepté qu'il avoit vieilli de neuf ans. On pourroit pourtant douter de la conformité du Passage de Plante avec celui de Plin. Celui-ci dit que la Metamorphose des Descendans d'Anteus ne dutoit que neufans, au lieu que Ceux dont parle Plante, ne recouvrèrent plus leur ancienne forme, & ne furent jamais reconnus de leurs parens. Mais il peut être aussi que quel-cun de ces

Transformez, ayant oublié de repasser l'Etang, ne fut jamais *debétifié*. Ce conte, tout impertinent qu'il est, n'est pas le seul qui fût dans l'Histoire des Arcadiens : c'étoient les Peuples du Monde les plus credules ; on ne parloit chez eux que d'enchantemens ; & il est fort probable que c'est par cette raison-là qu'ils passoient pour sorciers. Au reste : Amphitron se compare à ces Arcadiens metamorphosez, à cause que ses Gens ne le reconnoissoient point, & qu'ils le chassoient de chez soi.

cond Amphitrion : Que savez vous si , par hazard , il ne sortiroit point aussi de vôtre figure seconde un nouveau Blepharon ? Fasse le Ciel que , sans avoir diné , il vous arrive la même aventure qu'à moi ; & que vous soïez persuadé de la chose d'aussi bonne foi que je le suis ! Quelle consolation pour moi , si je vois qu'on vous cassât les dents , & qu'on vous meurtrît tout le visage à coups de poing ! Car vous saurez que ce peste de Moi qui suis delà m'a horriblement maltraité.

B L E P H A R O N.

En verité cela est surprenant , prodigieux , tout à fait inconcevable. Mais je croi que nous ne ferons pas mal d'avancer : Si je ne me trompe , je voi Amphitrion qui nous attend ; & d'ailleurs , comme il est tems de diner , mes boïaux fond grand bruit.

A M P H I T R I O N :

Mais pourquoi cherchai-je des exemples chez les Etrangers ? N'assure-t-on pas qu'il est arrivé dans Nôtre Race Thebaine des choses qui surprennent au delà de l'imagination ? Le grand Cadmus , lors qu'il cherchoit sa Sœur Europe , combatit ce fameux serpent qui , pour ¹ avoir produit des guerriers , fut surnommé *Martigène* : Cadmus

H 7 tua

¹ L'Original : *Martiganam belluam* , la bête *martigene*. C'est ce fameux serpent de Thebes , ou selon d'autres , le Dragon fils de Mats , que Cadmus tua ; &

dont aiant semé les dents , il en nâquit des Soldats , armez de pié en cap. Cette Bête-là est appelée *Martigene* , non que le Dieu de la Guerre & des Armées l'eût

tua cette Bête afreuse ; & lui aiant arraché les dents il les sema. O merveille, O Miracle ! De cette semence sortirent tout d'un Coup des Soldats *Casquez*, cuirassez, armez de pié en cap ; &, qui plus est, ennemis. Ces nouveaux nez, ces fils de la Terre suivirent aussi tôt L'impetuosité de leur Naturel : ce fut un combat sanglant ; & on y vit le Frere foudre sur le Frere, la lance à la main. En suite, toute l'Epire fut témoin que le même Cadmus¹, fondateur de la Nation Thebaine, & Hermione sa femme, & fille de Venus, ramperent sur la terre, étant l'un & l'autre metamorphosez en serpens. Ainsi l'a ordonné du haut des Cieux Jupiter le Souverain Etre² ; ainsi l'a

l'eût engendré ; mais parce qu'il avoit produit des Soldats ; comme si on disoit, *l'engendreur d'hommes Mariaux*. Après tout : on ne voit point à quel sujet l'Auteur du supplément de Plante, a fait venir ici cette fable-là. Amphitrion se plaint de ce qu'on ne le reconoit plus dans son Palais : cet Ecrivain a donc raison de comparer ici Sosie avec les Metamorphosez d'Arcadie : mais il a tort de faire venir en cet endroit-ci ces dents admirables qui furent une semence de Guerriers. Pour ne rien omettre d'une si belle fable ; ce fut Minerve qui conseilla à Cadmus de

semer les dents du Dragon qu'il avoit tué : il en sortit tout d'un coup des hommes armez qui se separerent en deux bandes, & qui se tuèrent les uns les autres : il n'en resta que cinq, de qui les Spartiates se vantoient d'être descendus. Avoir un serpent pour Fondateur ? l'origine étoit également noble & ancienne.

¹ Cadmus étant envoié par Agenor, pour chercher la belle Europe sa Sœur, bâtit, chemin faisant, la Ville de Thèbes : lui & Hermione son Epouse furent changez en serpens.

² Le Texte : *Vidit Jupiter, sic statuit ; Jupiter l'a*

ACTE IV. SCENE III. 183

l'a voulu le Destin¹, ce Maître absolu des Dieux & des Hommes : tous les Thebains ; même les plus illustres , sont condamnez à des peines affreuses pour avoir rempli exactement & glorieusement leurs devoirs. J'ai le même sort, je ne le voi que trop : mais je souffrirois patiemment une si grande violence ; j'essuirois les maux les maux les plus insupportables , si j'étois sur que ma Femme eût encore son honneur ; car je ne conois point au Monde de plus grand mal que le *Cocuage* ; je ne sai même si je le souffrirois de Jupiter.

S O S I E :

Blepharon ! Ecoutez , je vous prie.

BLE-

vu ; il l'a ordonné comme cela. Amphitryon reconoit ici le pouvoir d'une Volonté divine à laquelle les Grans & les Petits sont obligez de se soumettre , lors même que elle opprime l'Innocence , & qu'elle envoie aux Mortels des maux qu'ils n'ont pas mérité. Savoir si ce Prince disoit cela par croyance ou par ironie , c'est la question.

¹ L'Original : *sic fatum habet* , ainsi va le Destin. Les Anciens attribuoient au Destin un pouvoir si general & si absolu , que les Dieux , même , n'en étoient pas exceptez : si bien que , selon eux , Jupiter n'étoit

que le premier sujet de ce Monarque despotique : C'étoit-là soumettre une Toute-Puissance éclairée à une Toute-Puissance aveugle ; quelle extravagance ! D'ailleurs si le Maître des Dieux obéissoit au Destin ; s'il n'étoit que l'exécuteur de ses ordres , les prières & les Sacrifices n'étoient ils pas bien inutiles ? C'est tout le contraire à présent : on croit une Cause toute sage , toute puissante , & qui influe généralement sur le bien & le mal ; & cependant on murmure , on peste contre la Fortune ; on maudit son mauvais sort.

* Plaute

BLEPHARON:

Que veux tu?

SOSIE:

Je presage quelque chose de facheux.

BLEPHARON:

Quoi?

SOSIE:

Voïez, voïez, s'il vous plait; Nôtre Amphitriton se promène tout seul devant sa porte fermée, comme ce Coureur de fortune qui, voulant faire la Cour à quelque grand & puissant Seigneur, vient de grand matin, assiége sa porte, & attend la sortie du Grand pour lui faire de profondes reverences ¹.

BLEPHARON:

Cela n'est rien : il attend la faim, & il s'agite pour gagner de l'appetit.

SOSIE:

Certainement, il a usé de precaution & de diligence ; car il a eu soin de fermer la porte, de peur que la Faim, qui est dehors, ne le prevint, & ne rentrât avant lui.

BLEPHARON:

Tu as toujours quelque chose à dire ; & tu glapis comme un Renard.

SOSIE:

Je ne glapis, ni n'aboïe. Mais si vous voulez me croire, observez sa posture, sa

¹ Plaure emploïe le mot *Salutator*, *Saluëur*. C'étoient ceux qui assiegeoient les Portes des Grans : pour mieux marquer leur diligence & leur assiduité à fai-

re leur cour, ils venoient bien avant le lever du Soleil ; & pour s'ennuïer moins en attendant, ils se promenoient devant le Logis du Patron.

ACTE IV. SCENE III. 185

sa contenance & son air : il pense à quelque chose avec une profonde application : je m'imagine qu'il suppute des Comptes par toutes les regles de l'Aritmetique. Mais j'ai envie de m'approcher tout doucement pour l'ecouter : demeurez-là.

AMPHITRION.

Que je crains que les Dieux, jaloux de ma gloire me m'ôtent celle que j'ai aquis si legitimement par la defaite des Ennemis. Je voi toute nôtre Maison dans un desordre unimaginable ; & ce qui me met , sur tout , au desespoir, c'est que Ma Femme, devenuë impudique & adultere , me donne par là le coup de la Mort. Mais que puis-je penser de cette Coupe d'or ? Cela me confond ; je m'y perds absolument ; car enfin le cachet étoit entier. Outre cela, par quel canal a-t-elle pu savoir ce qui s'est passé à l'Armée, comment i'ai attaqué, j'ai tué le Roi Pterelas ? Ah vraiment ! je commence à ouvrir les yeux, & à decouvrir le jeu : je voi ce que c'est, je voi ce que c'est. Sosie est assurement l'auteur de la Machine : voila un de ses tours ; & après l'insolence qu'il vient de commettre en m'empêchant d'entrer chez moi, il a bien pu avoir la malice de mentir & de me tromper.

SOSIE :

Il parle de moi : en cela il me fait bien de l'honneur : mais je me defie de ses louanges ; tout franc j'aimerois mieux qu'il me laissât-là. Ne l'abordons point , je vous prie , avant que nous sachions ce qu'il a dans l'Ame.

BLE-

BLEPHARON:

Ce que tu voudras.

AMPHITRION:

Si ce pendard-là tombe aujourd'hui *sous ma patte*, je lui apprendrai ce que c'est que de tromper son Maître, que de le fourber; que d'en venir même avec lui jusqu'aux menaces, & jusqu'à l'exécution.

SOSIE:

Entendez vous?

BLEPHARON:

Ce qu'il dit est assez clair pour ne pas s'y méprendre.

SOSIE:

Je voi venir le fardeau: Ah mes pauvres épaules, que je vous plains d'avance! Vous plait il que nous lui parlions? Il s'impatiente; & je n'ignore pas le Proverbe.

BLEPHARON:

Je ne fai pas ce que tu veux dire: mais quant à la souffrance que ta mauvaise étoile te prepare? Je croi là deviner, ou peu s'en faut.

SOSIE:

On dit, de vieux tems; *la faim & le retardement provoquent la bile dans le nez* ¹.

BLE-

¹ Il y a dans le Texte: *Fames & morabstem in nasum conciant; la faim & le retardement font venir la bile dans le nez.* Il veut dire que la mauvaise humeur d'Amphitryon lui vient d'avoir faim, & d'avoir trop

attendu. Il est certain aussi que la colere se fait beaucoup conoitre par le soufle redoublé des narines; ce qui vient, dit un Auteur, de ce que le mouvement colerique enflant le foie & pressant le cœur, nous somme-

mea

ACTE IV. SCENE III. 187

BLEPHARON:

Apellons le d'ici ; mais gaîment & d'un ton de belle humeur. Très humble Serviteur au Seigneur Amphitryon !

AMPHITRYON:

J'entens la voix de Blepharon : cela me surprend ; que me voudroit il ? N'importe, je ne suis pas fâché de le voir ; il se presente fort à propos, pour m'aider à convaincre ma Femme de sa honte & de son deshonneur. Qu'est ce qui me procure le plaisir de voir ici Blepharon ?

BLEPHARON:

Voilà une interrogation que je n'avois pas sujet de prévoir ! Avez vous donc déjà oublié que Sosie est venu de grand matin au Vaisseau , pour m'inviter de vôtre part à venir manger avec vous ?

AMPHITRYON:

Qui Moi ? Moi ? C'est ce qui ne m'est nullement tombé dans l'esprit. Mais, où est il ce scelerat ?

BLEPHARON:

Qui ?

AMPHITRYON:

Sosie.

BLEPHARON:

Le voilà.

AM-

mes contraints machinalement d'élargir le nez pour nous soulager. C'étoit dans ce sens-là que Theoctite

disoit *la bile est dans le nez*. Cela paroît aux lions & aux Chevaux beaucoup plus qu'aux Hommes.

Le

AMPHITRION:

Où ? dites donc, où ?

BLEPHARON:

Mais ! le voila devant vos yeux : comment ne le voiez vous pas ? Permettez moi de demander si vous êtes devenu aveugle ?

AMPHITRION;

Non : mais la fureur me trouble la vuë ; à peine puis-je distinguer les objets , tant ce Maraude-là m'a mis hors du bon sens. Tu ne m'échaperas point aujourd'hui , Misérable ! Il faut que je t'étrangle tout à l'heure. Ah , Blepharon , ne me retenez point ! laissez moi contenter ma juste rage.

BLEPHARON:

Je vous prie , Monsieur , possédez vous assez pour m'écouter.

AMPHITRION:

Soit , je vous ecoute. Mais pour toi , Mechant ? Tu n'as qu'à te recommander aux Dieux.

SOSIE:

Quel crime ai-je donc fait , Monsieur ? Ne suis-je pas revenu assez tôt ? Il m'a été impossible de faire plus de diligence : non pas même quand j'eusse ramé dans l'air avec les ailes de Dedale ¹.

BLE-

¹ Le Comique , ou celui qui a rempli la lacune , dit : *Dadaleis suliffem remigiis* , quand je serois venu par les deux rames de Dedale. C'est à dire , avec les ailes. Virgile , au sixieme de l'Ené-

de ; *Volatille per aera magnum* ,

Remigio alarum ; il vole par le vaste espace de l'Air , avec le secours de sa paire d'Ailes. On croit que la fuite de Dédale , pour evi-

BLEPHARON:

He! arrêtez vous, je vous en prie, Mon General, apaisez vous. En verité nous n'avons pas pu marcher plus vite.

AM-

ter la colere de Minos Roi de Crée, est un fait historique : non que Dédale se soit évadé en volant ; mais dans un bon Vaisseau : Ainsi le Prince des Poëtes a dit metaphoriquement *remigium alarum* une Paire d'ailes ; à cause du rapport qu'il y a entre les rames qui fendent l'eau & les ailes qui fendent l'air. Il est à remarquer que Sosie se surpasse ici, & qu'il parle en savant.

A propos de ce que j'ai dit, ou celui qui a rempli la Lacune, voici ce que c'est. Tous les Interpretes croient que depuis le quatorzieme Vers de la seconde Scène de l'Acte quatrième, ce n'est plus Plaute qui parle, mais quelcun qui lui a suppléé. Comme tous les Commentateurs ensemble ne font pas de peur à Madame Dacier, elle ne donne pas dans la conjecture commune : Voïons sa Remarque là-dessus. *Tum me matres carnufex, Tu me Sacrificas, Bourreau* ? Les Critiques ont cru que tout ce qui suit jusques à la Scène *vos inter*

vos, est supposé, & que Plaute n'en est point l'Auteur. Pour moi, je ne sais point si cela est : mais je suis bien assurée que ce n'est pas un Ouvrage des derniers siècles, & qu'il est fait long tems avant Nonius qui en cite beaucoup de Vers. Il pourroit pourtant bien être que cette preuve-là ne seroit pas fort convainquante, & que ceux qui ont pris la peine de remplir ce qui manquoit ici de Plaute, ont recueilli dans Nonius tout ce qu'il cite de cet Amphitrion ; & l'ont inseré le mieux qu'ils ont pu. Cependant je ne voi rien ici qui ne puisse être de Plaute ; & c'est quelque fois un bonheur de n'être pas si fin.

Cette réfutation est assésonnée de modestie ; & Messieurs les Critiques n'ont point de prise suffisante pour s'en formaliser. Mais à la Remarque sur le quarante sixième Vers de la troisième Scène du quatrième Acte, la célèbre Traductrice parle bon François ; & franchissant le saut, prononce décisive-

AMPHITRION:

Qu'il ait marché sur des echasses¹, ou qu'il soit venu à pas de tortue, c'est de quoi je me soucie fort peu. Mais vous ne m'empêcherez jamais de faire perir ce scelerat-là ; j'en ai pris une trop ferme résolution. Tenez, regardez cet toit, ces tuiles, cette porte fermée ; vous voyez en ma personne un Maître méprisé, moqué, bafoué ; enfin un Maître qui a essuré de son chetif Esclave, les paroles les plus outrageantes.

BLEPHARON:

Quel mal vous a-t-il donc fait ?

AMPHITRION:

Quel mal, Bons Dieux ! Apparemment il
a bien

cisivement : *Quoique disent les Critiques, je crois fermement que tout ceci est de Plaute.* Coup de massue ! Déclaration affomante ! Ils me paroissent à plaindre, ces Critiques, d'avoir cette Savante pour Adversaire. Elle a beau se faire un bonheur de n'être pas si fine, il faut bien que elle soit plus pénétrante & plus éclairée que ses Patties, puisque elle conoit toujours nôtre Poëte où les autres Doctes le perdent de vue.

Quel-cun dira que nôtre Heroïne de plume auroit fait plus d'honneur à son Sexe & à la jeunesse si elle avoit parlé moins affirmati-

vement : Pour moi j'approuve sa sincérité ; & je croi qu'elle a raison tant dans la chose, que dans la manière de l'exprimer.

¹ L'Original porte, *sive grillatorius, soit à pas d'échasse.* L'aprens, dit un Glossateur, que dans quelques Villes de France, & principalement de Champagne, qui ne sont point pavées, l'usage est de se servir d'échasse pour marcher par les rues, à cause de la boue. Le pas d'échasse est opposé au pas de tortue : autant celui-ci est lent & court, autant l'autre est grand & spacieux.

ACTE IV. SCENE III. 191

a bien fermé la porte : en suite il est monté sur le toit ; & de là il m'a empêché d'entrer, même de fraper, en me jettant de l'eau, & me menaçant d'une grosse tuile sur la tête ; enfin , il m'a obligé à m'eloigner de chez Moi.

S O S I E.

Moi, Monsieur, j'ai fait tout ce que vous dites-là ?

A M P H I T R I O N :

Oui, oui, toi. Sous quelle peine me défendois tu de heurter ? Tu nie, à présent, Scelerat ?

S O S I E :

Comment ne le nierois-je pas ? Voici un témoin digne de foi avec qui j'arrive : vous m'avez commandé d'aller promptement le chercher , & de vous l'amener ici, ce que je fais.

A M P H I T R I O N :

Tu dis, pendard, que je te l'avois commandé ?

S O S I E :

Je ne dis que ce qui est ; & toute la vraisemblance est de mon côté.

A M P H I T R I O N :

Quand t'ais-je donné cet ordre-là ?

S O S I E :

Pas plus long tems que ce matin , tantôt, tout à l'heure¹, Monsieur ; après vôtre agreable racommodement avec Madame ;
a tel-

¹ Il y a dans le Texte : *Dudum, jam pridem, modo;* | *vraiment, qu'il y a long*
Il y a déjà long tems, oh | *tems ! tout à l'heure. C'est*
la même réponse qu'Alcmène

de telles enseignes que vous étiez de si belle humeur !

AMPHITRION :

Il faut nécessairement que Bacchus t'ait mis en fureur. Aujourd'hui je n'ai garde de m'adresser à ces Divinitez-là ¹.

SOSIE :

Helas ! Je ne lui ai pas seulement fait une pauvre petite prière, non plus qu'à Ceres ² : je vous jure, à mon grand regret, que d'au-
jour-

ne avoit déjà fait à son Mari, dans la seconde Scene de l'Acte second Vers 60. Il y a pourtant une différence ; c'est que la crainte d'être bien battu fait perdre la tramontane à Sosie ; le pauvre Diable, croïant sentir déjà le bras de son Maître, ne fait ce qu'il dit, confondant les heures avec les momens : au lieu que Alc-mene avoit répondu tout expriès de cette manière-là : on le voit par ce que elle dit à Amphitriton qui trouvoit la réponse ridicule,

Quid enim censes ? te ut deludam contra lusorem. Pourquoi vous imaginez vous que je vous réponde de la sorte ? c'est pour vous jouer à mon tour, vous qui me jouez si bien.

¹ L'Original : *Bacchus te irritasset ! que Baccus te puisse irriter !* Amphitriton ne comprenant rien dans la réponse

de Sosie ; & trouvant même de la contradiction dans ces termes, *ce matin, tantôt, il n'y a guère*, croit qu'il perd l'esprit, c'est pourquoi il lui dit, *que Bacchus achève de te rendre fou !* Irritare est un mot pris de ces grosses mouches qui s'attachent aux bestiaux, jusqu'à les mettre quelque fois en fureur.

² Dans l'Original : *Nec Bacchum salutem hodie, nec Cererem ; que je ne salue aujourd'hui ni Bacchus ni Ceres.* Parce que le Maître a dit que son Valet étoit possédé de la fureur bachique, Sosie répond à part : *si Bacchus & Ceres rendent ainsi les gens furieux, je serois bien fâché de les saluer, de les adorer, de les servir, de les invoquer, puisque ce sont des Divinitez nuisibles, dangereuses, & qui ne valent pas le Diable.*

ACTE IV. SCENE III. 193

jourd'hui mon estomac *n'a point encore étrené*. Il se peut bien que la joie de la Paix Conjugale vous transporte : mais repensez y, Monsieur, v^{otre} Memoire vous servira peut-être mieux. Vous veniez d'ordonner qu'on eût à nettoier les vases, & à preparer tout pour le sacrifice : en suite, vous me commandates expressement d'aller querir le Pilote Blepharon pour venir se rejouir avec vous.

A M P H I T R I O N :

Blepharon ! Que les Dieux fassent fondre sur moi toute leur colere ! qu'ils me precipitent jusqu'au fond du Tartare ! si je suis rentré chez Moi depuis qu'il m'en a vu sortir pour aller chercher Naucraste ; & que les Dieux me foudroient aussi si je vous ai envoié ce Coquin-là ! Mais, dis moi Maraude, ou m'as tu laissé ?

S O S I E :

Au Palais avec Madame. Je n'eus pas plutôt mon ordre, que je cours, ou pour mieux dire, que je vole vers le Port. Je fais mon Message à Monsieur le Pilote ; & tout aussi tôt, je me remets en chemin : lui me fait l'honneur de m'accompagner : nous doublons le pas ; & vous me revoiez. Depuis mon retour, vous ne direz pas, je croi, que j'aie paru devant vos yeux, si ce n'est à present.

A M P H I T R I O N :

Vaurien ! Reste de potence ! As tu bien l'effronterie d'assurer que tu m'as laissé avec ma Femme ? Tu ne partiras point d'ici que je ne t'aie assommé de coups.

I SO-

S O S I E :

Seigneur Blepharon , Ah Seigneur Blepharon ! secourez moi ; vous connoissez mon innocence ,

B L E P H A R O N :

Monfieur le General ! Pour l'amour de moi laissez le ; faites moi la grace de m'écouter.

A M P H I T R I O N :

Tenez ! En vôtres confideration , je lui accorde un repit. Parlez librement ; je vous écoute.

B L E P H A R O N :

Cet homme-là m'a conté des choses prodigieuses , & qui ne font nullement dans le cours de la Nature ; car comment se peut-il qu'un feul homme foit deux hommes ? Il pourroit fort bien être que quelque Sorcier , quelque Magicien ; enfin , un homme à *Grimoire* , enchante vôtres Domestique. Informez vous donc d'autre part ; examinez bien ce que ce peut être ; & ne tourmentez point ce pauvre *diable* de Sosie , avant d'être instruit à fond de cette aventure vraiment incroyable.

A M P H I T R I O N :

On ne fauroit parler plus fagement : Allons. Je veux auffi que dans cet embaras affreux , vous foiez mon Avocat contre ma Femme.

ACT

ACTE QUATRIEME.

SCENE QUATRIEME.

JUPITER , AMPHITRION , SOSIE ,
BLEPHARON.

J U P I T E R :

Quel est le Temeraire qui a heurté à ma porte d'une si grande force que tous les gonds en sont presque deplacez ? Qui a fait tantôt un si grand bruit devant mon Palais ? Si je puis le decouvrir cet homme audacieux , ou plutôt insolent , je l'immolerai aux Manes des Teleboïens ¹. Il faut comme on dit , que je me sois levé ce matin sous une mauvaise influence ² : rien ne me réussit aujourd'hui. J'ai quitté Blepharon &

I 2 So-

¹ Il paroît par-là , que les Vainqueurs avoient coutume d'apaiser , par des Victimes , les Manes des Ennemis qui étoient morts par les armes pendant la Guerre : ce qui étoit comme s'acquitter de ce que les Hommes s'entre doivent par la Loi naturelle de l'Humanité. Cependant , Mad. Dacier dit ; je ne me souviens point d'avoir lû ailleurs qu'on sacrificât aux Manes des Ennemis qui avoient été tuez dans le Combat : cela n'est

pourtant pas sans fondement.

² Le Texte porte : *Nihil est, ut dici solet, quod hodie bene succedat mihi ; il n'y a rien , comme on dit , qui me réussisse aujourd'hui.*

Rien ne paroît plus clair que cet endroit-là ; & je voi même que plusieurs Commentateurs n'ont pas cru qu'il valût la peine d'être *Néré* : mais ce n'est pas cela chez la Minerve de Saumur ; Pour le coup ; elle n'a pas eu le bonheur de n'être pas si

fine :

Sosie pour aller chercher le Cousin Naucraste : quelque peine que je me sois donné, il m'a été impossible de trouver celui-ci ; & pour les deux autres, je ne sais ce qu'ils sont devenus. Mais justement les voila. Je m'en vais au devant d'eux ; & je leur demanderai s'ils n'ont rien de nouveau.

S O S I E :

Blepharon ! le Seigneur qui sort de nôtre Hôtel, c'est, je vous en assure, Amphitriton, mon Maître ; celui-ci est le Sorcier & le Magicien.

BLE-

fine : Laissons la faire la leçon au docte Troupeau,

Ce passage est fort difficile ; & je puis dire que les Interprètes ne l'ont point entendu : car d'un côté ceux qui font dire ceci par Amphitriton, vont directement contre l'économie de la Pièce ; & ce que dit Amphitriton est démenti par les yeux des Spectateurs, qui voient que ce pauvre Prince n'a quitté ni Sosie, ni Blepharon. De l'autre côté, ceux qui continuent le rôle de Jupiter, quoi qu'ils aient raison en cela, n'entendent pourtant pas le sens ; & ils éludent la difficulté du Passage, en passant par dessus. Il est certain que c'est Jupiter, qui pour mieux troubler Blepharon & Sosie, dit

que c'est lui qui avoit été avec eux ; & qu'il les avoit quitté pour aller chercher Naucraste ; & c'est par là qu'on peut sauver ce Passage-là.

Vn si petit denoûment meritoit il tant de gravité *Préambulatoire* ? Sauf le profond respect dû à nôtre Savante, il suffisoit de faire remarquer que Jupiter, contrefaisant l'Amphitriton, devoit dire tout ce qui pouvoit exciter le plus à l'étonnement & à l'admiration. C'est ce qui saute si fort aux yeux que je ne comprends pas comment les Interprètes ont pu s'y méprendre. Ainsi : j'ose avancer que Madame Dacier s'est fait un monstre de difficulté, pour avoir la gloire de le combattre.

L'Oti-

ACTE IV. SCENE IV. 197

BLEPHARON:

O Jupiter ! Qu'est ce que je voi ? Cet homme-là que nous avons trouvé devant le Logis , n'est point Amphitrion ; c'est celui qui s'avance vers nous. Car , pour raisonner à fond sur cette grande difficulté là , si l'homme qui nous a parlé étoit Amphitrion , celui que nous voïons venir ne le feroit pas , ou bien il feroit double. Ce que je dis-là est subtil , au moins ; & , pour un Pilote , je ne l'entens pas trop mal.

JUPITER :

Sosie est avec Blepharon : je veux leur parler le premier. Te voila donc enfin de retour , Sosie ; je meurs de faim.

SOSIE :

Ne disois-je pas bien que celui-là étoit l'Enchanteur. Voïez comment celui-ci a debuté par le manger !

AMPHITRION :

Au contraire : je soutiens moi , je soutiens devant vous , Habitans de Thèbes ! que celui-ci est le Magicien : il a seduit ma Femme par ses prestiges ; il lui a ravi l'honneur ; & en la jettant dans le borbier de l'Adultere , il me met aussi dans l'opprobre , & dans l'infamie ¹.

I 3 SO-

¹ L'Original : *Per quem teneo thesaurum stuperi ; Par qui je tiens un trésor d'adultere.* On peut donner le nom de trésor à la grande quantité d'une très mauvaise

chose , dit Nonius. Les Anciens ont employé le terme *Trésor* pour marquer simplement l'abondance. C'est ainsi que Plaute a dit , après Euripide , *un Trésor de maux.*

S O S I E :

Monfieur? fi la faim vous preffe; ma foi, pour moi, je fuis plus que raffafié; mais c'eft de coups de poing.

AMPHITRION :

Quoi, tu continuë, Pendarde?

S O S I E :

Va au Diable, Vilain Sorcier!

AMPHITRION :

Moi *Sorcier*? Tiens, voila le prefent dont le Magicien pretendu te regale.

J U P I T E R :

Quelle fureur te poffède, temeraire Etranger, d'ofer en ma prefence fraper mon domeftique?

AMPHITRION :

C'eft-là ton Efclave?

J U P I T E R :

Oui, fans doute, c'eft le mien.

AMPHITRION :

Tu es un impudent Menteur.

J U P I T E R :

Sofre! Entre; & pendant que je facrifie-rai a ma juſte indignation cet homme-là qui a l'infolence de me dementir devant ma porte, dis à Madame que elle faſſe ſervir.

S O S I E :

Je n'ai garde d'y manquer, Monfieur. Je me trompe fort fi l'Amphitrion qui m'en-voie pour la Soupe, ne va ajuſter l'Amphitrion qui m'a batu, comme moi Sofie, qui étois auffi devant nôtre porte, accommodai l'autre moi Sofie qui revenois du Vaiſſeau. Mais il me vient une bonne penſée. Pendant la querelle & le combat de ces Cham-
pions,

ACTE IV. SCENE IV. 199

pions, j'ai envie de me refugier dans un Cabaret. Là je m'occuperai utilement à torcher tous les plats, & à egouter tous les vaisseaux.

J U P I T E R :

A Amphitryon :

Tu dis donc que je mens ?

A M P H I T R I O N :

Oui, tu mens Scelerat, Corrupteur de ma Maison !

J U P I T E R :

Pour t'apprendre à parler aux Personnes de mon rang, & à leur garder le respect, je t'enlèverai par ici en te tordant le cou.

A M P H I T R I O N :

A l'aide, à l'aide ! Ah malheureux que je suis ! Traître & cruel Destin ?

J U P I T E R :

Ces reflexions-là ne sont plus de saison, Mon Ami ; il falloit les faire avant d'ouvrir la bouche.

A M P H I T R I O N :

Mon cher Blepharon ! Secourez moi.

B L E P H A R O N :

En verité : ils se ressemblent si parfaitement, que je ne sai lequel des deux je dois aider. Tout ce que je puis faire dans une conjoncture si embarrassante, c'est d'assister le plus foible. Hé ! Amphitryon, je vous prie, ne tuez point Amphitryon dans ce combat-ci : Lachez lui le cou, je vous en conjure au Nom de Jupiter !

J U P I T E R :

Je croi, Jupiter me pardonne ! que t'il appelle Amphitryon ?

I 4 BLE-

B L E P H A R O N :

Pourquoi ne l'y apellerois-je pas ? Auparavant , Amphitryon n'étoit qu'un : à présent , il est deux. Vous prétendez que c'est Vous : mais l'autre Vous ne perd pas sa forme pour cela ; il n'en est pas moins Vous. Aïez donc pitié de Vous même ! Encore une fois je vous en supplie : ne vous tenez plus par le cou ; laissez vous aller.

J U P I T E R :

Je le fais en ta considération. Mais dis moi : cet Aventurier-là te paroît il Amphitryon ?

B L E P H A R O N :

Tout autant que Vous ; & Vous , tout autant que lui.

A M P H I T R I O N :

Jupiter le bien faisant , le souverainement bon ! Où m'avez Vous donc ôté aujourd'hui ma figure ? Mais je veux l'interroger. Si bien donc que tu pretens être Amphitryon ?

J U P I T E R :

Si bien donc que tu nies que je le sois ?

A M P H I T R I O N :

Je le nie absolument , je le nie autant qu'on peut nier une chose ; car je suis très sûr qu'il n'y a , & qu'il n'y peut avoir à Thèbes d'autre Amphitryon que moi.

J U P I T E R :

Tout le contraire : je suis le seul Amphitryon qu'il y ait , non seulement à Thèbes ; mais sur toute la Terre. C'est pourquoi , Blepharon , soiez Juge de cette affaire-là ; je vous remets mes interets.

B L E -

ACTE IV. SCENE IV. 201

BLEPHARON:

Je decouvrirai le nœu du Mistere, si cela se peut par des indices. Ca? pour entrer en fonction de *Judicature*, repondez moi le premier, vous que Sosie & moi nous avons trouvé devant la porte.

AMPHITRION:

Volontiers.

BLEPHARON:

Quand vous etiez sur le point de combattre les Taphiens, quel Ordre me donna-tes vous?

AMPHITRION:

Que rien ne manquât au Vaisseau; que vous veillassiez fort soigneusement au Gouvernail.

JUPITER:

Afin que si nos Gens étoient battus, jusqu'à être obligez de fuir¹, je pusse, en toute sureté, me retirer dans vôtre Navire.

I 5 AM-

¹ L'Original: *Vt si nostri fugam caperent; afin que si nos gens prenoient la fuite.* Ceci est plaisant, dit Madame Dacier. Aussi Iupiter le dit il pour faire rire les Spectateurs; car ils n'étoient pas accoutumés à voir des Generaux qui fussent si soigneux de pourvoir à la sureté de leur fuite en abandonnant leurs Soldats. Les Romains étoient donc de bonnes gens, & qui rioient

de peu de chose. Quand Notre Muse auroit rencontré juste, y avoit il là de quoi dilater le diaphragme? Mais d'ailleurs, je ne vois rien qui empêcher que Amphitriton n'eût donné le même ordre à tous les Capitaines de Vaisseau, afin qu'en cas de malheur, les Troupes battues pussent se rembarquer aisément; il n'auroit fait en cela que le devoir d'un bon General.

1 On

AMPHITRION :

Je vous commandai, & recommandai, sur tout, un autre article non moins important ; c'est qu'on me gardât précieusement une grosse bourse bien enflée, & bien pleine.

JUPITER :

Quelles espèces composoient la somme ?

BLEPHARON :

Taisez vous, si vous pouvez, vous ; c'est mon droit de demander ; & quand Jupiter seroit ici en Personne, je ne permettrais pas qu'il parlât sans mon ordre. Savez vous le nombre des pièces de Monnoie ?

JUPITER :

Cinquante talens Attiques ¹.

BLEPHARON :

Celui-là particularise fort bien la chose ; il la fait sur le bout du doigt. Et vous Amphitriton *le trouvé dehors*, combien de Philippes d'or ² y avoit il dans cette bourse ?

AM-

¹ On appelle, talent Attique, de la Contrée d'Attique, où cette Monnoie là étoit en usage & avoit cours : c'étoit aussi pour le distinguer du talent Euboïque, fabrique, monnoïé en Eubée, & dont on se servoit principalement à Thèbes. Or, il y avoit deux sortes de talent Attique : l'un qu'on nommoit *grand* ; l'autre, *petit*. Chaque talent Attique

valoit environ six cents ecus, monnoie de France.

² Ces Philippes étoient comme des ecus d'or sur lesquels étoit gravée la tête de Philippe, Roi de Macédoine, & père d'Alexandre. On voit par là que Plaute, par une longue rétrogradation, transporte au temps d'Amphitriton une monnoie qui ne fut inventée que longtemps après lui.

³ C'é.

ACTE IV. SCENE IV. 203

AMPHITRION:

Deux mille.

JUPITER:

Et quatre mille oboles¹.

SOSIE:

Il est tous deux bien instruit²: mais il fa-
loit que celui qui a parlé le dernier fût ca-
ché dans la Bourse.

JUPITER:

Attendez, ne vous pressez pas tant. Ce
fut moi qui, comme vous savez, tuai de
ma main le Roi Pterelas: je pris ses de-
pouilles; & comme, en recompense de ce
glorieux exploit, on me fit present de la
Coupe dont ce Monarque se servoit ordi-
nairement; j'ai apporté ce riche morceau dans
un petit panier: je l'ai donné à mon Epouse
avec qui je me suis baigné aujourd'hui, avec
qui j'ai offert le Sacrifice; enfin, avec qui
j'ai couché.

AMPHITRION:

Ciel! Qu'entens-je? Quel coup de fou-
dre! A peine me conois-je? Je sens bien que
je suis éveillé; &, néanmoins, je croi que
je dors: Oui, il faut que je rêve en veil-
lant; &, par la même raison, je meurs plein
de vie & de santé. Que je perisse dans ce
16 moment-

¹ C'étoit une petite mon-
noie, à forme longue &
presque pointue: sa valeur
étoit de sept deniers, un
denier moins que le sou de
France.

² On a pris dans l'Orig-

nal Sosie pour Blepharon:
car le Valet est parti. A
moins qu'on ne conjecture
qu'il n'a fait que s'éloigner,
& qu'il s'est arrêté pour voir
l'issuë de l'enchantement.

moment-ci , si je ne suis pas aussi le même Amphitrion : Neveu ¹ de la Dame Gorgophone ; General des Thebains ; le bras droit & le Favori du Roi Creon ² , l'Ennemi des Teleboïens : c'est moi qui ai vaincu les Arcaniens & les Taphiens ³ ; quoique leur Prince fût d'une valeur singuliere. Après avoir subjugué les Teleboïens , je leur ai donné pour Chef Cephale , Fils du grand Deonée ⁴.

J U P I T E R :

C'est moi même qui , par mon courage Martial , ai arrêté les brigandages des Ennemis : ils avoient tué le Pere ⁵ & les Freres d'Alc-

¹ Le mot *Nepos* n'a pas ici sa signification naturelle ; car les Latins entendent , par ce terme là , *le petit fils*. Or Gorgophone étant sœur d'Alcée , devoit être la tante d'Amphitrion. Au reste ; *Nepos* signifie aussi tous les descendans en droite ligne : comme on dit en notre langue *nos arriere Neveux* , au lieu de *notre posterité*.

² L'Original : *Creantis unicus* , l'*unique de Creon*. Cet *unicus* est remarquable pour marquer *ami*. Plaute s'en est servi ailleurs dans le même sens.

³ Il joint les peuples de l'Arcanie avec les Taphiens ; & cela s'accorde avec l'opinion de ceux qui ont écrit que les Taphiens étoient

maîtres de tout le Continent qui est opposé à leurs Iles. On n'a qu'à voir le dixième Livre de la Geographie de Strabon.

⁴ Strabon écrit la même chose en plus d'un endroit , & il ajoute que Cephale donna son nom à une Ile voisine de Taphiusa , nommée Cephallenie , que quelques Interpretes ont mal prise pour l'Ile des Taphiens.

⁵ L'Original : *Electrionem perdiderunt* , ils ont perdu l'*Electrion*. Plaute change ici l'histoire : car Electrion ne fut point tué par ses Ennemis. Ce fut Amphitrion lui même qui le tua par mégarde , en jettant sa massue contr'un beuf.

ACTE IV. SCENE IV. 205

d'Alcmène mon indigne Femme ¹. Croissant dans les Mers Jonienne, Aegée, & de Crète ; ils ravageoient, en cruels & barbares Corsaires ², l'Achaïe, & l'Aeolie, & la Phocide.

AMPHITRION:

Etres qui ne finirez jamais, Dieux dont le plus beau privilege est l'immortalité ! Secourez moi. Je me conois, & je n'ose me croire ; tant il recite exactement ce que j'ai fait en ce Pais-là ! Voïez Blepharon, si, avant de decider ce procès inouï, vous avez encore quelques moïens de Preuve.

BLEPHARON:

Je n'en ai plus qu'un ; & si cet indice-là ne porte pas coup, je prononce d'avance ; & je vous ordonne d'être un Amphitriton double.

JUPITER:

Je vous voi venir, Monsieur le Juge, je vous entens. Vous voulez, sans doute, parler de cette cicatrice que je porte au muscle du bras droit ; & qui m'est restée de la blessure que Pterelas me fit en se defendant.

I 7 BLE-

¹ Les Taphiens ayant enlevé les beufs d'Electron, ses fils coururent après pour les ravoïr ; mais ces Princes perirent dans le combat.

² Ceci est fondé sur l'Histoire ;

car Homere même, appelle les Taphiens & les Télébeens des Voleurs & des Pirates, comme l'étoient ordinairement tous les Insulaires & tous les Peuples voisins de la Mer.

BLEPHARON:

Justement.

AMPHITRION:

Il ne se peut rien de plus heureusement imaginé.

JUPITER:

Tenez : voila mon bras ! cherchez la Marque.

BLEPHARON:

Mais , pour le plus court , decouvrez-les tous deux ; je l'examinerai.

JUPITER:

Qu'à cela ne tienne : la voici ; regardez bien.

BLEPHARON:

Tout-Grand & Tout-Puissant Jupiter qu'est ce que je voi ? Tous deux au même bras , au même muscle , au même endroit , & avec le même signe qui fait voir clairement comment cette cicatrice , qui tire un peu sur le livide , a commencé de se fermer. Je suis à bout des preuves , mes indices sont epuisez : je suis tout aussi incertain que j'étois avant *l'Interrogatoire* : Sériousement ; je ne sai comment m'y prendre pour finir ce Procès d'une nature toute singuliere.

ACTE QUATRIEME.

SCENE CINQUIEME.

BLEPHARON, AMPHITRION, JUPITER.

BLEPHARON :

Defendez chacun vôtre droit¹, comme vous pourrez. Pour moi, je ne m'en mêle plus : une affaire pressée m'appelle ailleurs : Serviteur au Seigneur Amphitrion, aux deux Individus & à la double Personne. Je ne
croi

¹ L'Original : *Vos inter vos partite ; Vous autres partages, entre vous.* Il ne faudroit point faire ici de nouvelle Scène, dit Madame Dacier : car ce n'est que la suite de la précédente : mais elle a été ainsi marquée par ceux qui veulent que tout ce que nous avons vu depuis le quinzième Vers de la seconde Scène de cet Acte-ci, soit supposé ; & que ce que Blepharon dit ici, il le dise en sortant du Logis, & sur ce qui s'y étoit passé. Ils commencent donc ici la troisième Scène de Plaute. Mais, comme je l'ai déjà dit, rien ne nous oblige à suivre cette opinion-là ; & quand même on la suivroit, cette Scène-là ne pourroit

jamais être la troisième : il faudroit nécessairement qu'il s'en fût perdu tout au moins une.

L'ignore sur quoi ces Rafineurs se fondent pour reconnoître nôtre Poète dans ce long intervalle. Le morceau n'est il donc pas assez riche pour être digne de lui ? Ne sont ce pas les mêmes idées, les mêmes faillies, les mêmes tous ? enfin n'est-ce pas le même genie qui régné dans toute la Pièce ? Ce qui me divertit ; c'est qu'un de ces Glossateurs tombe d'accord que ce prétendu supplément est le stile de Plaute, quoi qu'il ne soit pas de Plaute, *stili quidem Plautini, sed non Plauti*, plaisante contradiction ?

¹ Quel.

croi pas que , de ma vie , j'aïe jamais rien vu de si prodigieux.

A M P H I T R I O N :

Blepharon ! Hé , Mon Cher Blepharon ! Je vous en conjure , par ce qui vous est le plus Cher , ne m'abandonnez point ; & de mon Juge , devenez au moins mon Avocat.

B L E P H A R O N :

Qu'est il besoin d'Avocat ? & d'ailleurs , comment pourrois-je en faire la fonction ? J'ignore en faveur de qui je dois plaider ; & les Parties sont toutes deux mon Client. Adieu.

J U P I T E R :

Ma Femme accouche ; il faut que je rentre ¹.

A M P H I T R I O N :

Oh pour le coup , je suis un homme mort ! Que deviendras tu malheureux ? Avocats , Parens , Amis , Domestiques , tout le Monde te délaisse ; aucun ne te plaint dans ta déplorable destinée. Il ne fera , pourtant , jamais dit que ce mechant & diabolique Imposteur , quel qu'il soit , m'a joué impunément : Oui , je le jure par Pollux ! j'aurai raison de lui ,

¹ Quelques Interpretes font dire ceci par Jupiter , pour mieux tromper Blepharon & Sosie. Dans ce sens-là , il faut traduire ainsi tout le passage. Jup. Je m'en-vais entrer ; Alcemène est en travail d'enfant ; je suis per-du ! Amph. Et moi ne-le

suis-je pas aussi ? moi que tous mes amis abandonnent & qui reste sans aucun secours. Ce sentiment là , autant que je m'y conois , est amené par machine : l'opinion contraire me semble plus naturelle & plus vrai semblable.

¹ Lee

ACTE IV. SCENE V. 209

lui, ce traître, ce Suborneur, ce Magicien. Je vais de ce pas trouver le Roi; je conterai naïvement à sa Majesté cette histoire funeste; & comme Elle ne manquera pas à me faire justice, j'aurai, du moins, le plaisir de la vangeance; & je verrai punir dès aujourd'hui cet Enchanteur de Thessalien * qui a renversé la Cerveille à tous ceux de ma Maison. Mais, il ne paroît plus le Scelerat; où est-il? Il est, sans doute, rentré; & il ne faut pas demander si, actuellement, ma Femme, le prenant pour moi, lui prodigue ses faveurs. Ah cruel Souvenir! Est-il quel-cun; non seulement à Thèbes, mais dans l'Univers, dont le sort soit plus triste & plus terrible que le mien? Que puis-je entreprendre moi que tous les Hommes meconnoîtront; & qui, conséquemment, serai le jouët & la raillerie de tous les Mortels? La fureur me saisit, & m'inspire un parti: allons! je ne balancerai point à le prendre. J'enfoncerai la porte; dans l'excès de ma rage j'entrerai chez moi. Malheur à ceux qui me tomberont sous la main! Servante, Valet, Epouse, Amant, Pere, Aïeul, j'egorgerai tout, j'immolerai tout à
ma

* Les Thessaliens avoient la réputation d'être Sorciers; car le Diable *besoigne* bien avant d'être connu: c'étoit donc la Thessalie qu'il avoit choisi pour tenir le *Sabbat*; d'où vient qu'on apeloit tous les Sorciers Thes-

saliens. Vn Commentateur croit que Thessalien pourroit bien être ici un nom propre, *nisi sit hic nomen proprium*: Cette conjecture est en l'air; & n'a pas une ombre de preuve pour l'appuyer.

ma juste colere: ma Maison ne fera qu'un ruisseau de sang; & quand Jupiter, que tous les autres Dieux emploïeroient leur puissance pour arrêter mon bras, ils n'en viendroient pas à bout; oui, je défie tout qu'il y a de Divinitez au Ciel, sur la Terre, dans la Mer, & dans les Enfers; je le defie d'empêcher l'exécution de mon dessein. De gré ou de force j'entrerai dans mon Palais; & alors je serai l'Auteur d'une sanglante Tragedie; je serai le Prêt du Sacrifice le plus affreux qui fût jamais. Je me mets en Action: Vengeance & Fureur conduisez mon bras!

ACTE CINQUIEME.

SCENE PREMIERE.

BROMIE, *Servante*; AMPHITRION.

B R O M I E :

Mon Cœur s'est changé en tombeau: toutes mes esperances, & toutes mes forces sont ensevelies; & toute la constance que mon Ame pouvoit avoir est entierement *bas*! L'Univers conspire contre moi: La Mer, la Terre, & le Ciel semblent être concert pour m'accabler, & pour me faire périr. Infortunée Bromie! A quoi peux-t'accrocher dans ce triste Naufrage? A-t-on jamais vu de tels prodiges dans la Maison d'un Mortel? Helas! dans quel abîme de malheur le Destin me plonge-t-il? Je
trou

trouve bien mal ! je crains d'évanouir : n'y auroit il point ici quelque bonne & *charitable* Personne qui voulût bien me jeter de l'eau sur le visage ? Je suis perdue, je suis morte & la Terre n'a qu'à s'ouvrir pour me donner mon dernier domicile.

J'ai un violent mal de tête : j'ai la vuë toute trouble & les oreilles bouchées ; en verité, je ne voi, ni n'entens qu'à demi. Non, sûrement ; il n'est point de femme plus misérable, plus desolée que moi, & il ne peut pas même y en avoir. Voici ce qui est arrivé aujourd'hui à ma Maitresse.

Lors de son accouchement, elle prie les Dieux de lui être propices ¹, & de la secourir dans ces dangereux momens. Aussi tôt, on entend un bruit, un éclat, un fracas, un tintamarre ² : le tonnere n'a pas été épargné : bons Dieux qu'il est venu subitement ! il n'a pas duré beaucoup ; mais peut-être jamais n'en a-t-on oui de si rapide ni de si fort. Quiconque de nous étoit debout, l'éclat du coup le faisoit tomber de son haut. Alors, un Inconu, un invisible,

un

¹ Tous les Dieux qui présidoient aux accouchemens.

² Il n'est pas inutile de remarquer que quand Jupiter paroît comme Dieu, il est précédé par les Vents, par les Eclairs, par les foudres & par les tonnerres. Sans doute que Plaute a tiré ceci de l'Alcmène d'Eur-

ipide, comme on peut le conjecturer de la premiere Scene du Rudens : qu'il l'ait tiré d'où on voudra, il est toujours vrai que quand les hommes font paroître ou parler la Divinité, c'est avec un bruit si furieux, qu'on diroit que la Nature va être bouleversée, à la presence de son Auteur.

un Je ne sai qui crie d'une voix effrayant & à vous transir de peur : Alcmène ! brava ! courage ! voici le secours : ne crains rien. Le Monarque des Cieux descend exprès pour donner à toi & aux tiens des marques de sa Protection & de sa Bonté. Levons-nous, vous autres que la terreur de mon visible Presence a jetté par terre ; reprenons vos esprits, rassurez-vous.

De l'endroit où j'étois tombée je me remis sur mes pieds, sur mes jambes ; tant qu'enfin je me relevai. Nouveau sujet de surprise & d'étonnement ! Je m'imaginai d'abord que tout le Palais étoit en feu : mais y ai-je regardé de plus près, je vis bien que ce n'étoit qu'une Splendeur sans flamme, qu'une lumière sans chaleur, & purement brillante. J'étois tout occupée, comme ravie de ce Spectacle, lors que j'entends la voix de Madame qui m'appelloit. Ce cri-là, la fraïeur me refaisit ; je fremis, je suis frappée d'une espèce d'horreur : crainte que j'avois pour ma Maitresse l'en portoit sur tout le reste. Je cours, de toute ma force, & au risque de me rompre le cou pour savoir en quoi je pouvois être nécessaire. La première chose que je vis, étoit l'entrée dans l'Appartement de Madame, fut une belle paire de Garçons qui ne faisoient que de passer par la porte de la Vie, & qui étoient encore tout chauds. Ce qui est admirable, c'est qu'aucune de nous autres femmes de Chambre ne s'étoit aperçue de l'accouchement ; nous ne l'avions pas même prévu.

M.

ACTE V. SCENE I. 213

Mais que voi-je ? Quel est ce Vieillard qui est ainsi étendu devant nôtre Porte ? Celui-là auroit il païé pour tous ? Jupiter s'en feroit il fait une victime effective ? l'auroit il tué du souffle de cette divine Bouche qui jette du feu quand il lui plait ? *Tout de bon*, je le croi. Grans Dieux vueillez avoir sa pauvre Ame ! Car il ressemble à un mort *comme deux gouttes d'eau*. Je veux m'en approcher de plus près, & voir un peu si je ne le reconoitrois point. O Ciel ! Où suis-je ? C'est mon Maître, du moins en Corps, c'est l'illustre Amphitrion. Peut-être n'est il qu'évanoui ; je vais lui crier bien haut aux oreilles. Amphitrion ! Amphitrion !

A M P H I T R I O N :

Me voila donc dans le Monde des Ames !

B R O M I E :

Levez vous.

A M P H I T R I O N :

Me voila au nombre des morts.

B R O M I E :

Que je vous aide ! donnez moi la main.

A M P H I T R I O N :

Qui est ce qui me tient ?

B R O M I E :

C'est Bromie, une de vos Domestiques.

A M P H I T R I O N :

Je suis tout transi de crainte & de terreur ; tant Jupiter m'a epouvanté par le bruit horrible de son tonnerre. Je suis comme un homme que la mort auroit renvoïé, & qui sortiroit des Enfers. Mais pourquoi n'est tu pas au Logis ? Où vas tu ?

B R O -

B R O M I E :

Nous avons aussi pensé perir de frais dans votre Palais. J'ai vu des prodiges inexprimables. Non, Amphitryon, vous ne sauriez concevoir, en quel état l'épouvante nous avoit mis : bien loin d'en être remise, j'en suis encore tout hors de moi.

A M P H I T R I O N :

Conte moi donc ce qui est arrivé. Mais auparavant dis moi : me reconois tu ? Sais-tu bien que je suis Amphitryon ton Maître ?

B R O M I E :

Que me demandez vous-là ? Sans doute je le fais.

A M P H I T R I O N :

Mais je te prie, regarde moi encore une fois, & examine moi attentivement.

B R O M I E :

Je croi, Monsieur, que vous voulez vous divertir. Est ce que j'ai d'autres yeux ? avez vous changé de Personne ? Si vous parlez serieusement, je répondrai de moi-même : oui, je suis très sûre, que vous êtes Amphitryon, le Mari d'Alcmène ma Maîtresse, & que je n'ai point d'autre Maître que vous.

A M P H I T R I O N :

Voici la seule de mes Domestiques soit en son bon sens.

B R O M I E :

Pardonnez moi, Monsieur, vous n'avez ni valets, ni servantes qui n'aient l'esprit sain.

AMPHITRION:

Soit : mais ma Femme me rend insensé
par sa conduite honteuse & impudique.

BROMIE:

Et moi, Monsieur, je vais bien vous faire
changer de langage. Je vous ferai tomber
d'accord que Madame est d'une sagesse,
d'une vertu, d'une chasteté irréprochable.
Je vous apprendrai en peu de mots les raisons
& les indices que j'ai pour vous parler
ainsi. Vous saurez, premierement, que
Madame est accouchée de deux Fils.

AMPHITRION:

Comment dis tu ? DE DEUX FILS ?

BROMIE:

Oui, Monsieur, oui de deux Fils.

AMPHITRION:

Enfin les Dieux, touchez de mon malheur,
me font du bien ¹.

BRO-

¹ Dans le soupçon que
Amphittrion avoit de sa femme,
ce n'étoit pas une nouvelle
fort agreable pour lui
d'apprendre que elle étoit
accouchée de deux garçons ;
& je ne voi pas par quel
endroit cela pouvoit le tirer
tout d'un coup de sa mau-
vaise humeur. Car enfin ;
aïant, suivant son préjugé,
grand sujet de craindre qu'il
ne fût pas le pere de ces
Gemeaux , pourquoi s'e-
crioit il que les Dieux le
favorisoient , *Dii me servant !*
Cela fait croire à Madame

Dacier qu'il faut lire , *Dii*
me servant ; que les Dieux
aient pitié de moi ! Comme
c'étoit la coutume. Terence :
Natus puer est , Dii bene
vertant. Cette restitution
ne paroitra pas fort consi-
derable , parce qu'il n'y a
qu'une Lettre à changer.
Elle fait pourtant tout un
autre sens , & paroît même
fort nécessaire pour la suite.

La docte Vierge , qui a la
gloire d'être le fleau des In-
terpretes , raisonne ici judi-
cieusement. Avec tout ce-
la ; il ne me paroît pas bien
dissi-

B R O M I E :

Aïez la bonté de me laisser dire, afin que vous connoissiez combien tous les Dieux sont favorables à Vous, Monsieur, & à Madame votre Epouse.

A M P H I T R I O N :

Dis moi donc vite.

B R O M I E :

Quand l'heure de la delivrance sonne quand Madame fut sur le point d'accoucher, elle sentit dans le ventre les douleurs dont aucune Femme n'est exempte en toute la conjoncture. Alors, après s'être lavé les mains¹, après s'être mis un voile

difficile de demonter sa batterie, & de detruire sa subtilité : une petite reflexion peut faire cela. Amphitriton, ayant laissé sa femme grosse, quand il partit pour l'Armée, ne doutoit point que les deux enfans ne fussent à lui : n'est il donc pas très probable, que se voyant Pere de deux fils, cet accouchement le consola de sa disgrâce, le regardant comme une grande faveur du Ciel ? D'ailleurs, Amphitriton n'avoit jamais soupçonné la vertu de sa Princesse avant l'aventure de la Duplicité : encore n'y pouvoit il rien comprendre ; & il voyoit tant de bonne foi dans Alcmené, qu'il ne concevoit point comment elle

pouvoit être coupable. C'est pourquoi le General Thebain, apprenant la nouvelle de Bromie sans penser au sujet de chagrin, se laissa transporter à la joie que la Nature lui inspiroit ; & il en remercia les Dieux ; y a-t-il là qui ne soit très concevable ? Mais Mademoiselle Fécite ne connoissoit pas autre le plaisir d'avoir produit autre soi même.

¹ C'étoit un sacrilege s'approcher de l'Autel, d'offrir un Sacrifice, s'être auparavant lavé piez & les mains : C'étoit une Ceremonie d'ablution de se faire avec de l'eau de vie. Les Anciens, Mad. Dac., étoient fort gneux de se laver les ma

la tête¹, elle fait sa priere, & demande fermement du secours aux Dieux immortels. Alors, il tonna, mais de la plus terrible force qu'on ait jamais oui tonner. Nous croïons fermement que le Palais alloit être bouleversé; & que nous serions tous ensevelis dans les ruines. De plus, toute la

K Mai-

& souvent même les piez, non seulement pour faire des Sacrifices; mais encore pour adresser simplement leurs prieres aux Dieux.

¹ Telle étoit le rite, ou la maniere de l'Adoration. Ils aprochoient la tête couverte, des Statuës divines; puis aussi-tôt ils se tournoient à droit & en cercle: en suite ils se prosternoient, soit en se mettant seulement à genoux, soit de tout le corps, soit des genoux & du visage: après cela, mettant la main droite à la bouche, ils baisoient la bouche de l'Idole: enfin ils s'asseioient. Le baiser de la main & du Dieu faisoient l'essenciel de l'Adoration. Saturne, Hercule & l'Honneur n'y vouloient pas tant de façon, n'exigeant point qu'on eût la tête couverte, en les adorant.

Madame Dacier. Dans les Sacrifices & dans les prieres, on mettoit un voile sur la tête, afin que rien ne pût

troubler la devotion. Saturne étoit le seul qu'on prioit, la tête decouverte. Parce que comme les Statuës de ce Dieu avoient un voile sur la tête, on auroit craint de le facher en l'imitant. Plutarque dit qu'on faisoit la même chose à Hercule & à l'Honneur. Voila comment tous les Interpretes ont entendu ce Passage-là: mais pour moi, je ne doute pas qu'il ne faille lire *Capite aperto, la tête decouverte*. Car je sai que quand les femmes grossières demandoient aux Dieux une prompte & heureuse delivrance, elles avoient ordinairement la tête decouverte, & les cheveux denoïez. C'est un grand malheur pour les Commentateurs de Plaute que cette Femme vraiment Savante n'ait pas vécu avant eux: ils auroient marché sûrement sous la conduite de cette guide infail-
libile.

² Dans

Maifon brilloit comme fi elle eût été d'or

A M P H I T R I O N :

Je te prie , tire moi de là au plus vît quand tu te feras affez moquée de moi. I fuite, qu'eft il arrivé?

B R O M I E :

Le bruit du Tonnerre aiant ceffé, no n'avons plus entendu Madame: ni pleu ni plaintes, ni cris, ni hurlemens; rien tout: c'étoit comme fi nôtre Maitrefle e dormi d'un fommeil tranquile; & c'eft da cette heureufe difpofition qu'elle a mis Monde fes deux Gemeaux.

A M P H I T R I O N :

Je m'en rejoûis pour elle, quelque quietude, quelque chagrin, quelque pe qu'elle me caufe.

B R O M I E :

Laissez tout cela, s'il vous plaît: ecou feulemment ce qui me refte à vous dire. N dame, étant fi fainement, fi heureufem dechargée de fon fardeau, ordonne qu lave les enfans: nous obeïmes. Mais, lui que je me chargeai de laver, bons Die qu'il eft grand, & qu'il eft vigoureux p fon age! Perfonne n'a eu la force de le dans le berceau ¹.

A

¹ Dans l'Original: *Incunabulis*. Il y a cette différence-là entre ces deux mots *incunabula* & *cuna*, que le dernier fignifie le lit de l'enfant, au lieu que l'autre veut

dire les couvertures, le velopes, les bandes, tout ce qui fert à couvrir. Cependant ces deux fe confondent quelque

AMPHITRION:

Ce que tu me dis-là est fort surprenant, & très difficile à croire. Mais si la chose est vraie, je ne saurois plus douter que le Ciel n'ait pris ma Femme en sa protection, & qu'il ne fasse des miracles pour la secourir.

BROMIE:

Je vais bien vous etonner autrement. Dès qu'on eût mis dans le berceau ce gros & puissant Nouveau né, deux Serpens ¹ d'une grandeur enorme, d'un aspect affreux, descendent d'enhaut par la goutière ²; ils viennent gravement en rampant jusque dans la Chambre; où étant entrez, ils levent tous deux la tête en même tems.

K 2 AM-

¹ Le Texte : *Devolant angues jubati*; deux dragons à crête & à crin, descendent &c. Terence a mis ceci entre les accidens de mauvais augure. *Anguis per impluvium decidit de tegulis*, un serpent est tombé des suiles par la goutiere. On estoit que cette avanture extraordinaire presageoit que l'un des Conjoints empoisonneroit l'autre: c'est pourquoi Plaute a fait entrer ici deux Serpens, pour marquer qu'Alceme & son Epoux étoient également mécontents l'un de l'autre. On a

feint que Hercule étrangla ces deux monstres, pour faire voir que par la declaration qu'il étoit fils de Jupiter, il étoufferoit tous les troubles domestiques, & qu'il putgeroit la Terre des monstres qui l'infectoient. Cela soit dir pour ceux qui aiment l'Allegorie & le Mystere.

² Le mot Latin est *impluvium*: c'est proprement la cour, le lieu où tombe la pluie de tous les toits. L'ai traduit, *goutiere*, croiant ne pouvoir m'expliquer plus naturellement.

* Btc

AMPHITRION:

Ah ! qu'est ce que j'entens ? C'est à dire que le grand enfant n'a fait que se motrer ; & que *Messieurs* les Serpens l'ont de expédié.

BROMIE:

Ne vous alarmez point avant le tem
Les deux bêtes parcoururent des yeux to
ceux qui étoient dans la Chambre. D
qu'ils eurent aperçu les Enfans ; ils rampe
plus vite, & se hâtent d'arriver au bercea
Moi de le reculer au plutôt, le trainant,
le retrainant de côté & d'autre¹ ; craigna
pour les Enfans ; & n'étant pas moins c
fraîcée pour ma peau. Plus je tâchois d'en
ter les Serpens, plus ils me poursuivoie
ardemment. Quand l'Enfant le plus fo
vit les deux ennemis, donnant une preu
infiniment surprenante, &, comme vo
pouvez croire, nullement attendue, de f
courage & de sa vigueur ; il saute aussi
du berceau ; il court sur les Serpens ; &
ayant joint en un clin d'œil ; il en prend
de chaque main.

AMPHITRION:

Tu ne fais que passer de prodige en p
dige ; & tous plus etonnans les uns que
autres. Ce que tu dis-là me jette dans u
crainte horrible : je sens un certain frem
sement de peur qui s'empare de tous n
me

¹ Bromie veut dire qu'en
faisant toujours face aux
Serpens, elle tenoit le ber-
ceau par derrière, & le pouf-

soit d'un côté & d'au-
tantôt en reculant, &
tôt en avançant.

ACTE V. SCENE I. 221

membres. Achevè cette aventure prodigieuse ; quelle en est la conclusion ? Dis promptement : je languis après la fin ; & cependant , je tremble de l'apprendre.

B R O M I E :

L'Enfant gigantesque etouffe les Serpens. En même tems, il parle à Madame , d'une voix claire, nette, & distincte.

A M P H I T R I O N :

Qui, qui étoit cet homme-là qui a parlé à ma Femme ?

B R O M I E :

Vous êtes donc curieux de savoir son Nom, Monsieur ? C'est le plus grand & le plus puissant de l'Univers : c'est le Monarque arbitraire & despotique des Dieux & des Hommes ; il n'y a que le Destin seul qui ne soit point soumis à son Empire : enfin , c'est le redoutable Jupiter. Il a déclaré tout haut sans honte & sans repentir, qu'il avoit abusé Alcmene ; que sous vôtre forme & vôtre figure, il avoit eu avec elle un Commerce amoureux ; que le fruit de ces conjonctions clandestines , furtives, & que la Maitresse croioit de bonne foi Conjugales, c'étoit cet Enfant qui a remporté sur les deux Serpens une victoire si merveilleuse ; & que pour l'autre Enfant, il étoit de vôtre fabrique & de vôtre fait.

A M P H I T R I O N :

Voilà donc le mot de l'Enigme ! Voilà le secret du Mystere ! Voilà le dénouement de la Pièce ! N'en déplaise au Seigneur Jupiter, il peut se vanter de m'avoir fait bien du mal ; & sans parler des *Cornes Divines*

dont sa Majesté suprême m'a fait pressentir qu'est ce que les Ressemblances n'ont pu faire souffrir à moi & à mon Valet ? En vérité, le *Lance-foudre* auroit bien épargné le trouble & du chagrin ; s'il lui avoit s'abstenir d'un adultere , & garder mieux foi d'Epoux à sa jalouse Junon. Mais Ce Dieu lascif & luxurieux pourroit me tendre ; car il n'ignore que ce qu'il ne peut bien laisser echaper. Allons au plus surprenons le sur un autre ton.

Par Pollux : je ne puis assez me feliciter que le grand Jupiter m'a fait un honneur & que je ne saurois trop le remercier. Sa Seigneurie s'est abaissée jusqu'à vouloir bien me donner mon image vivante , prendre ma place de Mari, en faire les fonctions, cultiver mon petit champ , peupler ma Famille , & donner à mon Epouse en haleine , que de biens & de biens ! D'ailleurs , partager la moitié de son bien avec Jupiter , se peut il rien de plus glorieux ? Enfin, Ma Femme est à lui & moi ; & il conserve toujours elle le *Droit du Seigneur*. Je dois donc lui offrir, à juste titre, pour le plus noble *Cocuage* la Terre ; & si jamais *Cocuage* se tourne en puissant Empire, je serai, sans doute, & si pour en être le Chef, & pour le Gouverner.

Entre promptement, Bromie : aie soin qu'on fasse au plus vite tous les apprêts du Sacrifice : je veux marquer à Jupiter une profonde reconnaissance ; je veux lui offrir ma parure *Acteonique* ; je veux , en sacrifiant un grand nombre de Victimes,

à l'*Archi-Dieu* un festin de sang & de fumée, pour expier tout ce que j'ai pu faire de mal dans ses amours chez moi; & pour obtenir l'honneur, encore plus l'utilité de *ses bonnes grâces*. De plus, je ferai venir quelque Devin¹; quelque Prophète d'une capacité distinguée, & qui sache lire dans l'Avenir comme dans un Livre. Je consulterai ce Docteur *en Destin*; je lui ferai naturellement l'Histoire de mon *Cocuage*; & je lui demanderai ce qu'il juge à propos que je fasse dans la glorieuse conjoncture où je me trouve. Mais qu'est ce que c'est que cela? quel horrible tonnerre! Misericorde, Bon Dieu! ne me foudroiez pas.

¹ L'Original: *Ego Tiresiam conjectorem advocabo; je ferai venir le Prophete Tiresse. L'Individu est pris-là pour l'Espèce. C'est comme s'il disoit, je ferai venir quelque Tiresse qui soit habile dans l'Art de Deviner. Sur cela, vous remarquerez qu'il y a eu, à ce qu'on*

dit, un Tiresse qui étoit de Thèbe; mais il ne naquit que long tems après Hercule; puis qu'il étoit au siège de Troie, si siège de Troie fut. Ainsi nôtre Poëte commet la encore un anacronisme; c'est à dire, en stile vulgaire, un *peché* contre la Chronologie.

² En

ACTE CINQUIEME.

SCENE SECONDE.

JUPITER.

JUPITER:

Remettez vôtre Ame dans son affiète naturelle,

turelle, Amphitryon; reprenez toute vôtre tranquillité d'esprit, & laissez vous transporter à la joie. Je quitte le Ciel, & toutes mes hautes occupations pour venir vous assurer de ma protection, tant pour vous que pour tout ce qui vous appartient. Vous n'avez absolument rien à craindre. *Envoie.* donc promener tous ces Devins, tous ces Prophètes, tous ces *Prediseurs*¹, gens fous & visionnaires; ou fourbes & imposteurs. Je vais vous dire en deux mots le Passé & l'Avenir sur votre affaire; vous jugez bien que je ferai mieux cela qu'aucun *Diseur de bonne aventure*; puisque, étant Jupiter, les trois différences du Temps me sont également conuës, sont pour moi la même chose.

Voici donc le Fait. La première déclaration que j'ai à vous faire, c'est que j'ai tenu quantité de fois votre place dans le lit Nuptial; mais une fois entre autres, où l'opération fut efficace; où le sang Divin honora de la Propagation votre vile & méprisable Espèce; enfin, où Alcmène eut le bonheur d'être engrossée par le Maître & le Conducteur de l'Univers. Elle conçut aussi de vous un enfant; & vous la laissâtes grossir quand vous partîtes pour l'Armée. Par un seul enfantement, Notre Femme a accouché de ces deux Gemeaux; & celui qui est le fruit de mes amours éternisera votre Nom.

¹ En Latin *Harisios*, des Devins. On croit que ce mot là est la même chose que si on disoit *Farisius* du

Verbe *Faris*, qui signifie, parler avec peine, comme font ceux qui révèlent les événemens futurs.

ACTE V. SCENE II. 225

Nom , par ses exploits toujours heroïques
il mettra *son Pere Putatif* dans une des plus
hautes niches du Temple de la Gloire. Pour
vous , Amphitryon , rendez à vòtre Epouse
toute l'estime & toute la tendresse qu'elle
merite. Il n'est pas jùste que vous lui fas-
siez un crime des bonnes heures , & des bon-
nes nuits qu'elle m'a donné. Comme elle
me prenoit de bonne foi , pour son Mari ,
vous devez lui tenir compte de toutes les
faveurs , menuës & grosses , que j'ai reçu
d'elle ; & d'ailleurs , quand j'aurois levé le
masque , quand je me serois fait conoître ,
auroit elle osé , auroit elle pu , auroit elle
du me resister ? Ressérrez donc le nœu de
vòtre Mariage ; accordez vous mieux que
jamais. *Je vous donne ma benediction* ; & je
remonte en poste au Ciel où je suis attendu
pour des affaires fort pressantes : Adieu.

ACTE CINQUIEME.

SCENE TROISIEME.

AMPHITRYON.

AMPHITRYON :

Oui , Seigneur , j'observerai religieuse-
ment , exactement vos ordres ; encore trop
heureux d'avoir vos restes , & de me parer
de vòtre vieille robe ! Mais , Grand Dieu !
Je vous supplie aussi très humblement de me
tenir parole ; & d'accomplir vòtre magnifi-
que promesse touchant l'horoscope de Nô-

K 5 tre

tre divin Bâtard. Je vais retrouver ma Femme presque divinisée : je lui ferai de grandes excuses ; & je lui demanderai si tencement pardon de mes transports jaloux , qu'il me mettra tout le passé sous le pié. Une seule chose m'inquiète : j'ai peur que Madame Alcène , après avoir mangé du Fige de la Reine Junon , ne se dégoûte du fige peut-être que le bon Jupiter pourvoit cet inconvenient , qui n'est pas petit en nage. Je n'ai plus besoin de faire venir vieux *Druides* ; qu'ils aillent en faire accire à leurs Dupes & à leurs fots ; ils ont sez à qui parler. Pour vous , Messieurs Spectateurs , applaudissez bien fort à l'honneur & gloire de la *Majesté-Jupine* ; & suite , reprenez , s'il vous plait , le cher du *Chez Soi*.

¹ On s'imaginolt que cette Pièce-là faisoit un fort grand plaisir à Jupiter : c'est pourquoi on la representoit dans les Fêtes qu'on faisoit à son honneur : & quand on vouloit appaiser sa colere. Les Romains ne se faisoient

ils pas de leur premier Maître Dieu , une idée edifiante ? Vouloient-ils mettre en belle humeur lui rapelloient le souv de ses fredaines & de anciennes amourettes.

Fin de l'Amphitrion.



R E F L E X I O N

S U R

L'AMPHITRION.

Q Uel qu'ait été l'Inventeur de cette Comedie-ci, on ne peut raisonnablement disconvenir que l'Idée en est rare, tout à fait originale; & qu'elle merite un badinage de Reflexion. Jamais peut-être l'Imagination Humaine, cette Source feconde & inepuisable en Sotises, n'a pensé plus ingénieusement, n'a raisonné plus conséquemment. C'est pourtant une grande folle, que cette *Forgeronne* d'extravagances, nommée, *Imagination*. Disons même hardiment qu'elle gâte le Raisonnable: elle l'absorbe; elle le réduit presque à rien. Otez moi cette faiseuse éternelle de fantômes, l'Homme reviendra tout d'un coup à la Nature; il fera son passage suivant la destination de son Être; *ergo* très heureusement. Venons au fait.

Dans le vieux tems, on se figuroit plaisamment la Divinité. C'étoit une Intelligence corporelle, organique; sujette aux passions humaines; susceptible de tout ce que la Morale produit de bon & de mauvais dans notre Espèce. Sur ce plan-là, nul égard pour l'Espèce Divine: Sainteté, Probité, Honneur, Bonne foi; on ne mesuroit tout cela que par rapport à leur Puissance: on respectoit chez eux, le Vice, le Crime, la Sceleratesse; pourquoi? Parce qu'ils

qu'ils étoient Individus de la Generation Celeste ; parce qu'ils étoient Membres de la Societé immortelle ; parce qu'ils étoient Dieux.

Jupiter a eu sa bonne part de cette honteuse diffamation. Sa Foudre ne l'a point garanti des traits de la plus noire Calomnie ; & plus il regnoit despotiquement , absolument sur l'Univers ; moins on ménageoit son honneur , moins on se soucioit de noircir sa réputation.

Entre autres taches , ce Maître des Dieux & des Hommes , ce Seigneur Universel , a eu celle de la débauche amoureuse , se rendant même *non conformiste* par l'enlèvement du beau Ganimede. Sa Majesté Foudroïante étoit souvent en demêlé de jalousie & de couche nuptiale avec Madame son Epouse : Cette Reine des Cieux avoit elle donc si grand tort ? Junon étoit naturellement Deesse de mauvaise humeur : soit. Mais elle n'avoit que trop sujet de suivre son penchant , & de s'abandonner à son temperament chagrin.

Pendant que la Femme incestueuse prétend être irréprochable : je dis , *prétend* ; car la bonne Commere , sous le masque de la *Pruderie* , ne laissoit pas de se dedomager secretement des Larcins de son Infidèle : mais enfin pendant que Junon gardoit exactement les dehors de la Chasteté Conjugale , son Mari fait des absences fréquentes : Laisant là les hautes & importantes occupations de la Monarchie Generale du Monde , il descend sur la Terre ; & tous
jours

jours pour quelque nouvelle amourette. Vous m'avoürez ; que cela devoit être bien sensible à une Moitié qui se piquoit de mérite ; & qui se croïoit digne de posséder seule le cœur de Jupiter. Encore si ce Dieu dans ses expéditions voluptueuses s'adressoit à des Immortelles , Madame Junon pourroit prendre patience : mais lui donner des Femelles Humaines pour Rivaless ; à elle , sur tout qui a disputé le prix contre Venus , la Reine des graces & de la beauté , rien n'est plus mortifiant : toute Déesse regardant infiniment au dessous de Soi , une simple Femme, quelle qu'elle soit, c'est cent fois, mille fois plus que si le premier , le plus puissant , le plus grand Monarque de la Terre , négligoit son Epouse pour une jolie païssanne.

Mais de toutes les *Escapades* du Seigneur *Jupin* en est il une plus criante que celle qui fait le sujet de nôtre Reflexion ? Jupiter , aux yeux invisibles du quel rien ne sauroit echaper , voit Alcmène , à sa toilette , dans son deshabilité ; que fais-je ? peut être , sortant du bain , ou changeant de chemise ; car son Oeil est ouvert sur tout. Quel miracle de beauté ! s'écrie le *Galant* : se peut il que j'aie Concouru avec la Nature à la Production d'un tel Chef d'œuvre ? A la vue de cet objet tout charmant , nôtre Dieu prend feu ; & comme sa Vieillesse , quoique déjà fort grande , est sans neige , sans glace & sans frimats , le voila tout d'un coup embrasé.

D'abord , sa conscience ne fait point la
retive :

retive : Point de scrupule ; & conséquemment , point de combat interieur à soutenir. Jupiter a raison dans tout ce qu'il fait : ses desirs lui tiennent lieu de Loi ; son vouloir regle & rectifie ses pensées & ses actions. Il ne s'agit donc plus que de la jouissance : mais il se presente un obstacle.

Alcmène est d'une sagesse accomplie : sa vertu est à toute épreuve ; & l'Amant , qui , par le Privilege de la Divinité , perce jusque dans les replis les plus cachez du Cœur , lit clairement dans l'Ame de sa Conquerante qu'il n'y a rien à espérer par la voie ordinaire. La Place est trop forte ; les attaques ne feront que blanchir ; les assauts seront inutiles ; & un Dieu même , fût il le premier des Eternels , echouera infailliblement ici à guerre ouverte.

Avec tout cela : il ne tenoit qu'au Seigneur Jupiter d'humaniser la Belle , d'adoucir sa fierté farouche ; d'apriivoiser Alcmène ; & de se la rendre une Maitresse favorable : n'a-t-il pas un pouvoir absolu sur les sentimens aussi bien que sur les corps ? D'ailleurs : Sire *Jupin* , en n'employant pas ce moïen là , se privoit volontairement de la moitié du plaisir. En Amour , le reciproque , la tendresse mutuelle est le point capital ; & , à la brutalité près , la possession du Corps tire son prix de celle du Cœur.

Jupiter , tout Jupiter qu'il est , n'est pas plus delicat sur le Chapitre qu'un Taureau , ou qu'un Etalon , & pourvû qu'il
couche

couche avec sa Nimphe, il n'en demande pas d'avantage. Borné à la Volupté grossière & toute machinale, il est question de remplir le projet. Comment s'y prend-il ? Comme les Dieux ont droit de métamorphose, active & passive ; comme leur toute puissance va jusqu'à changer les formes, & à prendre eux mêmes, quand ils veulent, une autre figure que la leur, Jupiter prend le parti de s'*Amphitrioniser*. La ruse est heureusement imaginée, & ne pouvoit sortir que d'une Cerveille Divine. Un tel expédient ne réussiroit pas toujours au gré des deux Parties. C'est ordinairement un pauvre Personnage ; c'est un rôle bien difficile à soutenir que celui de Mari : Vous conviendrez du moins que l'Époux travesti en Amant, est plus sur de plaire, que l'Amant déguisé en Époux.

Mais nul inconvénient à craindre dans le cas présent. Alcmène, chose rare, sur tout, parmi les Grans ! adore sa Moitié : il y a du tems que son cher & illustre Général est à l'Armée : l'absence ne fait qu'irriter l'amour de cette belle Princesse. Ainsi le rusé Dieu, jouant à coup sur, avoit raison de s'attendre à tous les agremens, à toutes les faveurs, à tous les transports d'un retour de Nôces ; & quand lui même eût été connu & aimé, auroit il pu cueillir un fruit plus doux, auroit il pu manger un mets plus délicieux & plus digne de son appetit divin ? De plus : Le Vieux Amant avoit, à la fois, le plaisir malin de voir son Rival entrer
dans

dans l'Ordre nombreux du *Cocuage* ; & sa Maitresse à couvert de l'infamie dans le plus fort de la Debauche. Car la malignité loge chez les Immortels , comme chez les Humains : Les uns & les autres se divertissent également à procurer de faux biens & des maux réels. Mais revenons à l'exécution de l'exploit Venerien du Grand Punisseur de l'Iniquité.

Jupiter , pour la réussite de son duel amoureux , a besoin d'un Second : de peur d'équivoque , vous trouverez bon que je m'explique. Par le mot *Second*, je n'entens rien moins qu'un combattant , n'allez pas vous y méprendre. Maître *Jupin* est si bien armé que le nombre des Ennemis ne lui fait point de peur : c'est un foudre de Guerre dans une telle lice ; il en sort toujours victorieux. Mais il lui faut ici un Second , pour tromper , pour fourber , pour apuier son deguisement.

Sa Majesté Tonante ne chercha pas loin : elle jette les yeux sur Mercure , son Bâtard ; pouvoit elle mieux choisir ? Ce Courier ailé , paitri de malice ; & patron des menteurs qui plus est , étoit le Dieu le plus propre , le mieux tourné pour entrer dans la Machine. Voilà donc le Dieu Messager , établi par commission , valet ; & valet Esclave.

Ce n'est pas le tout : Le Seigneur Jupiter ne veut escamoter à sa Conquerante qu'une seule nuit : Mais aussi une nuit ordinaire & naturelle seroit trop courte. Jupiter ne vieillissant que par raport à la durée ,

rée, conserve toujours la même Vigueur : Le Cours des Siècles ne diminue en rien la force de son temperament : le travail du lit ne le lasse, ni ne l'épuise; & jamais il n'a fini qu'il ne soit prêt à recommencer. Combien de Mortels cederoient present & Avenir pour cette prerogative de l'Immortalité ! Force Mortelles souhaiteroient que la chose fût faisable : Dieu fait comment elles presseroient leurs Amans à poursuivre & à conclure ce marché là.

Enfin, Jupiter, pour avoir le tems de s'ébatre tout son soûs, ce qui signifie chez lui une grande moderation, ordonne à la Nuit de tripler son Voile & de marcher trois fois plus lentement qu'à son ordinaire. Ainsi : Voila les Hommes, privez de la lumiere du Jour pour les ébats du Souverain Maître, du sage Conducteur de la Nature. Que cette Fable represente bien; à mon sens, ces Dieux terrestres, ces Princes Tiraniques, qui, pour contenter leurs passions dominantes, plongent tout un grand peuple dans les ténèbres d'une dizette affreuse, & lui font souffrir tous les mauvais effets de l'Indigence. Au reste : vous n'oublierez pas, s'il vous plait, de vous souvenir ici, chemin faisant, du Prologue de l'Amphitruon François : rien n'est plus finement tourné que ce Dialogue-là; & si Mercure y raille agréablement la Nuit sur sa complaisance *maquerellique*; sur ce qu'elle est souvent la Confidente & la *Commode* de Jupiter, la Nuit ne l'entend pas moins bien à rendre le change, à ren-

L voier

234 REFLEXIONS SUR L'AMPHITRION.

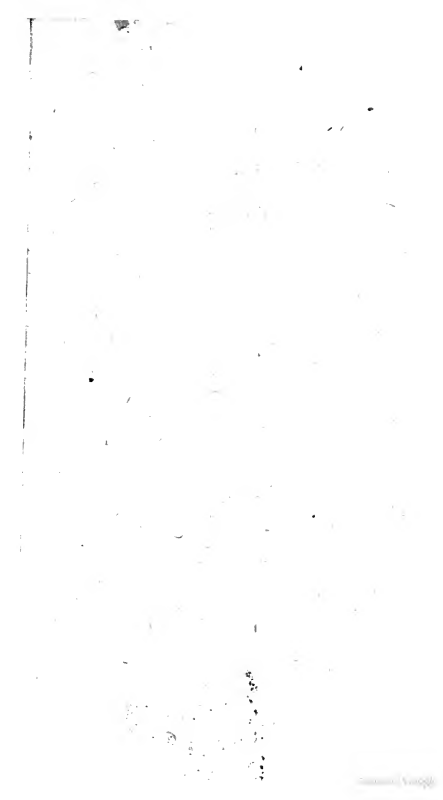
voier la balle au Seigneur Mercure.

Tout étant prêt pour l'expédition, nos Dieux se derobent du Ciel; car aparemment Junon ne s'aperçût point de leur départ; & prenant, sans doute, le plus court, ils arrivent heureusement au Palais d'Amphitryon. Jupiter ne perd point de tems: je le croi bien, vraiment: il avoit un Dieu à fabriquer, & à faire naître dans l'espace d'une nuit & d'un demi-jour: Cela s'appelle engendrer en poste. Cependant: de trois choses l'une: ou Amphitryon étoit aussi bon Acteur que Jupiter; ou Jupiter se bernoit aux forces humaines d'Amphitryon, ou Alcimène devoit être dans une extreme surprise. Quoi qu'il en soit, Jupiter, comme de raison, parvient à ses fins: il brouille le General avec sa femme; il met tout le Domestique en desordre; & après avoir fait accoucher heureusement sa Maitresse, de deux Jumeaux, l'un de la façon du Mari, l'autre du fait de l'Amant, il remonte au Ciel; au bruit d'un horrible tonnerre; & le General *Cocu* le remercie devotement de sa bonne & honorable Visite.

FIN.



772085



005800227

BNC-FIRENZE

60.8.328



